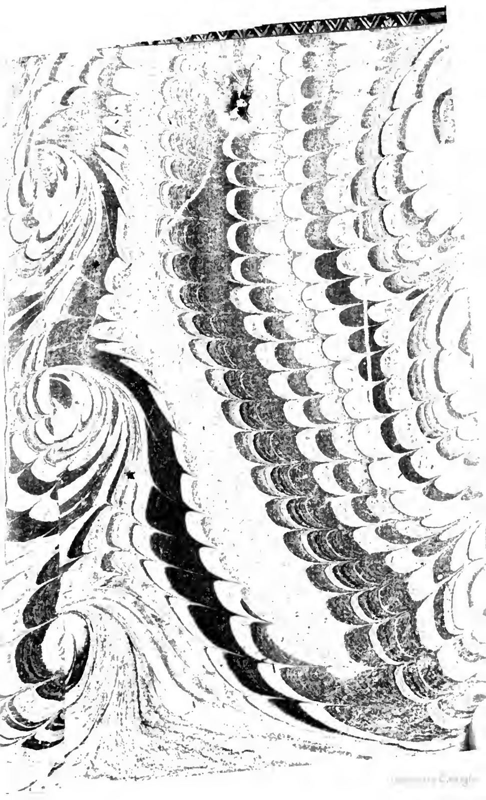






HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
REVOLUTIONS CELEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME TROISIÉME.





A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au bas de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



TABLE

DES

CONJURATIONS

Qui sont contenues dans ce troisiéme Volume.

Fin de la Table.

HISTOIRE



CONJURATION
DU COMTE JULIEN,
CONTRE
RODERIC,
ROY D'ESPAGNE.



ES Romains après avoir été Maîtres de l'Eſpagne pendant plus de ſix cens ans, ſe virent enlever ce beau pays par les Goths qui y établirent leur Domination. Ces derniers furent contraints à leur tour de céder l'Empire aux plus formidables ennemis du nom Chrétien. Je veux parler des Maures à qui les excès d'un Monarque voluptueux procurerent pour quelque tems la poſſeſſion de toute l'Eſpagne. Roderic Souverain de cette puiſſante Mo-

narchie, fit paroître d'abord mille belles qualités qui annonçoient un regne glorieux. Ce Prince étoit bien fait de sa personne ; il avoit le cœur grand, l'ame noble & l'esprit vaste. Rien n'égaloit sa valeur, & il supportoit aisément les plus rudes fatigues de la guerre. Il aimoit les gens de mérite, & prenoit plaisir à les combler de bienfaits. Ne pouvoit-on pas se flatter qu'un Prince de ce caractere rendroit ses Sujets heureux ? mais ces lueurs apparentes de vertus se transformerent en vices réels. Ce fut ainsi que Caligula après avoir été d'abord les délices de Rome, en devint l'horreur. Sensible aux moindres injures, Roderic immoloit sur un simple soupçon les personnes du plus haut rang. Sa Cour étoit le centre de la molesse & de la sensualité. Les plaisirs de la table occupoient la plus grande partie du tems qu'il auroit fallu employer aux affaires de l'Etat. Pour plaire à cet indigne Souverain, il falloit suivre son exemple, & les récompenses n'étoient accordées qu'à ceux qui se signaloient par la débauche & par le crime. Sa passion pour les femmes étoit poussée aux derniers excès. Toutes celles qui avoient le malheur de lui plaire, devenoient

aussi-tôt les victimes de sa brutalité. Ce fut son incontinence qui occasionna la terrible révolution dont je vais écrire l'histoire.

Il étoit d'usage en Espagne que les Grands du Royaume fissent élever leurs enfans à la Cour. Les garçons gardoient la personne du Roi, le servoient dans sa chambre & à sa table, l'accompagnoient à la chasse & le suivoient à la guerre. Les filles étoient attachées au service de la Reine, & on leur donnoit une éducation conforme à leur sexe & à leur naissance. Parmi celles qui étoient auprès d'Egilone, femme de Roderic, il y en avoit une qui surpassoit toutes ses compagnes en sagesse & en beauté. Elle s'appelloit Florinde (*) & étoit fille de Julien, Comte de Consuegra & Gouverneur des côtes d'Andalousie. Un jour que cette jeune & belle Espagnole se divertissoit dans un des jardins du Palais, l'agraphe de sa robe étant venue à se défaire, toute sa gorge parut à découvert. Le Roi qui regardoit par une fenêtre, apperçut Florinde en cet état, & devint passionément

(*) Plusieurs Historiens donnent le nom de *Cava* à la fille du Comte Julien.

amoureux à la vûe d'un si charmant objet. Il soupira d'abord secretement sans oser faire connoître la violence de sa passion; mais à la fin il résolut de tout entreprendre pour se satisfaire. Un des plus grands obstacles qui s'opposoit à ses desirs, étoit la présence du Comte Julien. Celui-ci fut bientôt éloigné de la Cour. On l'envoya en Ambassade vers Muza-Aben-Zair, Vice-Roi d'Afrique.

A peine le Comte fut-il parti, que le voluptueux Monarque déclara sa passion; prieres, larmes, soupirs, promesses, tout fut mis en usage pour séduire Florinde, & tout fut inutile. Irrité d'une résistance à laquelle les Souverains ne sont pas accoutumés, Roderic eut recours à la violence, & satisfit son amour par un crime. La fille de Julien ne tarda pas à instruire son pere du malheur qui venoit de lui arriver; Voici ce qu'elle lui écrivit.

La quantité de larmes dont cette lettre est presque effacée, vous fera connoître la violence que je me suis faite pour vous l'écrire. Votre fille, l'unique objet de votre tendresse, a été violée par le Roi. Si vous n'oubliez pas ce que vous devez à votre naissance, vous vous vengerez d'un si san-

glant outrage. N'attendez pas que le tems rende public ce qui présentement est secret, & que nous soyons couverts d'un opprobre plus insupportable que la mort même. Souvenez-vous que vous êtes le Comte JULIEN, *& que je suis* FLORINDE *votre fille unique.*

Le Comte après avoir lû cette lettre, forma les plus terribles projets de vengeance; mais il dissimula ses sentimens; il termina promptement les affaires pour lesquelles il avoit été envoyé en Afrique, & il revint à la Cour d'Espagne où l'on parut très-content de ses Négociations. Roderic prit plaisir à combler de faveurs le pere de sa Maîtresse, de sorte que Julien devint si puissant, que les plus grandes affaires de l'Etat passoient par ses mains. C'est ainsi qu'on lui facilitoit, sans le sçavoir, les moyens d'exécuter les entreprises qu'il avoit formées contre son Roi & contre sa Patrie. Il entretenoit de secrettes correspondances avec les fils de Witiza qui cherchoient à remonter sur le trône que Roderic avoit (*) usur-

(*) Witiza occupoit le Trône d'Espagne avant Roderic; celui-ci lui avoit enlevé la Couronne, & avoit contraint les fils de son prédécesseur à chercher un asyle en Afrique.

pé. Il cabaloit auſſi en Eſpagne, & il attira dans ſon parti un grand nombre de mécontens. Après avoir pris des meſures pour aſſurer le ſuccès de ſa conjuration, il ne ſongea plus qu'à arracher ſa fille d'entre les bras de ſon Raviſſeur. Pour cet effet, il ſuppoſa que la Comteſſe ſon épouſe qu'il avoit laiſſée à Malaga, étoit extrêmement malade, & qu'elle ſouhaitoit ardemment de voir ſa fille avant que de mourir. Roderic, tout paſſionné qu'il étoit, conſentit à être ſéparé pour quelque tems de l'objet de ſon amour. Dès que Florinde eut obtenu la permiſſion de partir, elle ſe rendit à Malaga. Quelques jours après, ſon pere diſparut. Ce départ myſtérieux fait ſoupçonner au Roi que le Comte eſt inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé, & qu'il médite de funeſtes complots. Roderic fait des perquiſitions, & il apprend que Julien s'eſt embarqué avec ſa femme & ſa fille, & qu'il a ſinglé vers l'Afrique. Cette nouvelle cauſe au Roi le plus vif chagrin. Il ſe voit éloigné pour toujours d'une perſonne qu'il aime éperdûement, & il a tout à craindre qu'on ne ſe porte à des excès de vengeance dont il pourroit être la victime.

Julien n'est pas plûtôt arrivé en Afrique qu'il va trouver Muza-Aben-Zair. Il lui apprend son malheur, & lui fait part de ses projets. « Si vous voulez, » lui dit-il, m'aider à me venger de ce- » lui qui a déshonoré ma fille, je m'en- » gage d'introduire les Maures jusques » dans le cœur de l'Espagne & de faire » la conquête de ce Royaume pour Ulit » votre Maître. » Le Vice-Roi écoute avec plaisir cette proposition; mais comme il n'ose rien entreprendre sans un ordre exprès du Calife, il demande du tems pour lui écrire. Le Comte impatient de ne sçavoir à quoi s'en tenir, se transporte lui-même en toute diligence à Damas, va trouver Ulit, & après lui avoir exposé les motifs de son voyage, il l'exhorte à seconder ses desseins. Pour le déterminer, il lui fait voir que l'exécution de son entreprise n'a rien de difficile. « J'ai, dit-il au Calife, un parti » puissant en Espagne. Roderic est en » horreur parmi tous les Grands du » Royaume à cause de ses désordres, » de ses injustices, de ses violences & » de sa cruauté. Le peuple ne soupire » qu'après une révolte, pour avoir oc- » casion de faire éclater la haine qu'ils » portent au Tyran qui les opprime.

» Vous n'avez qu'à le vouloir & vous
» êtes le Maître de toute l'Espagne.
» Les Gots, ces peuples autrefois si
» vaillans, plongés aujourd'hui dans la
» molesse & la débauche, sont deve-
» nus lâches, efféminés & incapables
» de supporter les fatigues de la guerre.
» La plûpart des Places sont démente-
» lées, sans armes & sans garnisons.
» Vous connoissez, Seigneur, le Pays
» dont je vous propose la conquête,
» je promets de le soumettre en peu
» de tems à votre puissance. Outre les
» secours que j'espere de vous, les fils
» de Witiza se joindront encore à moi,
» & m'aideront à détrôner un usurpa-
» teur.

Ce discours ne pouvoit manquer de plaire au Calife qui étoit extrêmement ambitieux. Il combla Julien de caresses & le renvoya au Vice-Roi, qui eut ordre de fournir d'abord au Comte un petit corps de troupes, & de lui confier toutes les forces de l'Afrique, si on étoit sûr qu'il agissoit de bonne foi. Muza-Aben-Zair donna aussi-tôt à Julien cinq à six cens hommes sous le commandement d'un Officier Africain. Les Maures firent une descente sur les côtes d'Andalousie, & se rendirent Maîtres

de la Ville (*) d'*Algezira*. Dès que cette Place fut prise, le Comte fait avertir ses parens & ses amis de s'y rendre ; & à leur arrivée, il leur représente d'une maniere pathétique les services essentiels qu'il a rendu à Roderic, l'ingratitude de ce Prince envers lui, l'opprobre dont il a couvert sa famille, son usurpation, ses injustices, sa tyrannie, l'état déplorable du Royaume, & l'avilissement de la Nation. Il leur communique ensuite le dessein qu'il a formé de renverser du Trône un Roi barbare. Il les prie, les conjure de lui prêter leurs secours pour venir à bout d'une entreprise qui doit les délivrer d'un Tyran, & rendre à l'Espagne sa premiere splendeur.

Tous ceux à qui s'adressoit ce discours, s'engagent aussi-tôt dans la conjuration. Ils prennent les armes, s'embarquent avec le Comte, l'accompagnent à Cadix, se saisissent de la Place,

(*) Cette Place s'appelloit anciennement *Calpé*. Les Maures lui donnerent le nom de *Geicira-Haladra*, qui veut dire en Arabe, *Isle-Verte*, à cause qu'à une certaine distance, cette Ville paroît être de cette couleur. Depuis ce tems-là les Espagnols ont transformé ce nom en celui d'*Algezira*.

paſſent les habitans au fil de l'épée & abandonnent la Ville au pillage. De là ils vont ravager toutes les côtes de la baſſe Andalouſie, pénétrent dans la Luſitanie, & portent par-tout la déſolation, le ravage & la mort. Le Comte chargé des dépouilles de ſon pays, laiſſe en Eſpagne le Commandant Africain, & ſe rembarque pour aller rendre compte au Vice-Roi de ſon expédition. Muza charmé de ce premier ſuccès, accorda promptement à Julien un ſecours de douze mille hommes; mais comme on a toujours lieu de ſe défier d'un traître, on ne voulut pas laiſſer au Comte le commandement des troupes Africaines. Le Vice-Roi en confia la conduite à *Taric Abencier* qui joignoit un courage intrépide à une grande expérience. Cet Officier partit avec le Comte, & à peine fut il arrivé en Eſpagne, qu'il ſe rendit maître de Tarifa, Ville de la Bétique ultérieure. Alors tous les Partiſans du rebelle vinrent ſe joindre à lui, de ſorte que l'Andalouſie ſe trouva inondée de Maures & d'Eſpagnols révoltés qui mettoient tout à feu & à ſang.

Roderic ſongea alors ſérieuſement à détourner l'orage qui grondoit ſur ſa tête. Il donna ordre à *Ignigo* ſon parent

de marcher tout de fuite contre les ennemis. Le Général Efpagnol entendoit parfaitement le métier de la guerre, mais comme il étoit préfomptueux à l'excès, il regarda les Maures avec mépris, & crut qu'il ne falloit que les attaquer pour les vaincre. Dans cette confiance; il fe preffe d'en venir aux mains avec eux, & il leur livre bataille. Son armée plia d'abord, & la plus grande partie de fes meilleurs foldats fut taillée en piéces. Il vint à bout de les rallier, les ramena au combat, & fut battu de nouveau. Réfolu de vaincre ou de périr, il retourna à la charge pour la troifiéme fois, & il perdit la vie après avoir vû la déroute entiere de fon armée.

Au bruit de trois victoires remportées par les Africains, la confternation s'empare de tous les cœurs. On n'entend que cris, que murmures, que gémiffemens; les peuples conflernés, fuccombent fous le poids de la douleur qui les accable. On attribue les malheurs qui viennent d'arriver aux déréglemens du Roi, & on vômit mille imprécations contre le Comte Julien qui, pour fatisfaire fa vengeance, s'embarraffe fort peu de facrifier fa Patrie. Roderic au lieu de fe laiffer abattre par la difgrace,

s'éleve au-dessus de lui-même dans une conjoncture si cruelle. Il surmonte en grand homme le violent penchant qui jusqu'alors l'avoit entraîné vers les plaisirs, & s'acquitte dignement de tous les devoirs d'un Roi. On le voit bientôt à la tête d'une armée de plus (*) de cent mille hommes marcher fierement contre les ennemis. Il auroit bientôt forcé les Maures à repasser en Afrique, si sa prudence eût égalé son courage. Il se laissa d'abord tromper par les deux fils de Witiza qui, pour se venger pleinement du Roi, abandonnent le camp des Africains, feignent de sacrifier leur ressentiment à l'amour de la Patrie, & viennent se joindre aux Espagnols. Roderic séduit par ces apparences trompeuses, loue la générosité des deux Princes, & leur promet d'en être reconnoissant. Cette excessive confiance lui couta cher. Il commit encore une autre faute en voulant livrer bataille. S'il eût pris le parti de temporiser, il seroit venu à bout de détruire insensiblement l'armée de ses ennemis qui n'auroit pas été long-tems sans manquer de

(*) L'Armée de Roderic étoit de 100000 hommes d'Infanterie & de 20000 Chevaux.

vivres; mais la supériorité de ses forces, & l'ardeur que témoignoient ses soldats, sembloient lui annoncer un triomphe certain.

Les deux armées étoient en présence. Roderic donne le signal, & attaque les Maures. Ceux-ci soutiennent courageusement la premiere impétuosité des Espagnols. Le combat fut sanglant, mais la victoire ne se déclara pour aucun des partis. Pendant une semaine entiere, il ne se passa aucun jour sans qu'on (*) en vînt aux mains, & toujours avec un avantage égal de part & d'autre. Le huitiéme combat décida du sort de Roderic

Les fils de Witiza voyant que l'armée Espagnole étoit considérablement affoiblie, rejoignirent les Maures & emmenerent avec eux Oppas leur oncle, Archevêque de Seville, & plusieurs Officiers que le perfide Prélat avoit attiré dans le parti de ses neveux. Ces déserteurs fondirent sur les Espagnols avec tant de furie qu'ils les firent plier. Le Roi voyant le désordre de ses trou-

---

(*) Toutes ces batailles se donnerent près de Xerès sur le bord de la Riviere de Cuadalete.

pes, descend de son char ; revêtu de ses habits Royaux, & la Couronne en tête, il monte à cheval, se jette dans la mêlée, court de rang en rang, & tâche de faire passer dans le cœur de ses soldats le courage dont il est animé. On combat ; & les Espagnols quoiqu'amolis par une longue oisiveté, font des prodiges de valeur qui balancent pendant quelque tems le succès de la bataille. Mais ils sont enfin vaincus & on en fait un massacre horrible. Roderic fut entraîné par les fuyards qui se retirerent en désordre à (*) Ezija où ils se rallierent, se joignirent à de nouvelles troupes qui venoient de Castille, attaquerent de nouveau les ennemis, les serrerent de fort près, & les auroient peut-être vaincus si le Comte Julien ne fût arrivé promptement au secours des Maures. Ceux-ci furent encore vainqueurs. On n'a jamais pû sçavoir si Roderic se trouva à cette derniere action, ni ce qu'il devint. Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit la vie en combattant. Telles furent les suites funestes d'une criminelle passion.

Dès que les Espagnols eurent perdu la bataille, le premier soin de *Taric* fut

(*) Cette Ville s'appelloit autrefois *Astigia*.

de s'enrichir de leurs dépouilles, après quoi il se transporta en diligence à Ezija qu'il prit d'assaut. Ensuite par l'avis du Comte Julien, il divisa son armée en quatre corps, pour se rendre maître de toutes les Places les plus considérables, avant que les Espagnols pussent rassembler leurs troupes fugitives & en appeller de nouvelles pour s'opposer aux Africains. Les fils de Witiza marcherent vers Malaga qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les autres Villes du voisinage passerent aussi sous la domination des Infidéles. Cordoue eut la même destinée malgré sa situation avantageuse & l'épaisseur de ses murailles. A la vérité les Maures ne se feroient pas emparés aisément de cette derniere Place, si quelques habitans n'avoient pas eux-mêmes ouvert une des portes à l'ennemi. Il se trouva aussi de généreux Citoyens qui préférant la mort à la servitude, se fortifierent dans une Eglise où ils se défendirent pendant trois mois avec une valeur héroïque. Leur Chef ayant été pris, on força leur asyle, & ils furent presque tous massacrés.

La prise de Cordoue procura aux Africains la possession de toute la haute Andalousie, où les Infidéles firent un

butin immense. Ils ne se contentoient pas d'enlever les biens, ils prenoient encore plaisir à répandre le sang. La fureur de ces barbares alla si loin, que sans avoir égard à l'âge, au sexe, ni à la condition, ils égorgeoient impitoyablement jeunes, vieux, enfans, filles, femmes, Nobles, Roturiers, Prêtres & Religieux. La terreur & l'épouvante, le fer & le feu, l'irreligion & l'impiété, les viols & le pillage, les extorsions & les violences, la cruauté & la tyrannie, en un mot, tout ce que l'humanité a de plus horrible, fut employé pour réduire des peuples abattus, consternés, éperdus, sans Roi, sans Chef, sans armée. Malheur à ceux qui faisoient la moindre résistance. La mort & la démolition de leurs Villes étoient inévitables.

Taric enflé de ses succès, tourna ses armes victorieuses contre le Royaume de Murcie dont il assiégea la capitale. Cette place fit une vigoureuse résistance & obtint une capitulation honorable. Toute la côte d'Andalousie depuis Cadix jusqu'au Royaume de Valence ayant été subjuguée, le Général Africain pénétra dans le cœur de l'Espagne, & après s'être rendu maître de cette contrée, qu'on appelle *la Manche*, il vint

aſſiéger Tolede qui ne réſiſta pas long-tems. Taric continua ſes expéditions, & acheva de conquérir le reſte de la (*) Carpétanie. Après avoir accordé quelques jours de repos à ſon armée, il prit la route de la vieille Caſtille, déſola tout le pays, & alla planter l'étendart Mahométan dans la ville de Maya, ſituée aux pieds des Montagnes de Burgos. Tandis qu'il parcouroit l'Eſpagne en Conquérant, les troupes qu'il avoit envoyées dans la Luſitanie, ravageoient cette Province, détruiſoient les Villes, & paſſoient tous les habitans au fil de l'épée.

Le Général Africain voyant que ſon entrepriſe avoit réuſſi au-delà de ſes eſpérances, crut qu'il étoit de ſon devoir d'en inſtruire le Vice-Roi. Pour déterminer celui-ci à venir en Eſpagne, Taric lui repréſenta la richeſſe du pays, & la facilité qu'il trouveroit à le ſubjuguer entiérement. Il lui peignit les Eſpagnols comme des peuples lâches, efféminés, & plus propres à porter des chaînes qu'à manier des armes. Enfin il lui marqua que s'il ne vouloit pas ſe tranſporter

(*) C'eſt cette partie de l'Eſpagne qu'on appella dans la ſuite le Royaume de Tolede.

ſur les lieux pour porter le dernier coup à l'Empire des Goths, il répondoit ſur ſa tête de le ſoumettre tout-à-fait à la domination du Calife, pourvû qu'on lui envoyât des ſecours, parce qu'il avoit été contraint d'occuper une bonne partie de ſes troupes pour garder les Places dont il s'étoit emparé.

Muza-Aben-Zair ne balança pas un inſtant. Il paſſa en Eſpagne avec dix-huit mille hommes. Etant arrivé à Gibraltar, il aſſembla les principaux Officiers pour conférer avec eux ſur les moyens d'aſſujettir entiérement les Eſpagnols. Il fut réſolu qu'on réduiroit les plus fortes Places avant que de s'engager dans le pays, & on commença par aſſiéger Medina Sidonia. Les habitans montrerent d'abord beaucoup de réſolution, mais à la fin ils furent obligés de ſe rendre. Carmone & Séville n'arrêterent pas long-tems les Africains. Il n'en fut pas de même de Mérida Capitale de la Luſitanie. A peine les habitans virent-ils l'ennemi près de leurs murailles, qu'ils allerent fiérement à lui pour le combattre. Mais entraîné par l'impétuoſité de leur courage, ils furent battus & contraints de ſe retirer avec précipitation. Cette diſgrace & quelques autres évé-

temens semblables intimiderent si fort les Affiégés qu'ils résolurent de se défendre de dessus leurs remparts sans faire de sorties, ce qui leur réussit pendant quelque tems. Tous les assauts que donnerent les Africains, furent vigoureusement repoussés, de sorte que les Assiégeans perdirent beaucoup de monde, & leur armée se trouva considérablement affoiblie. Les habitans de Merida ne songerent à se rendre que quand les vivres commencerent à leur manquer. Ils obtinrent une capitulation assez avantageuse. Ce fut ainsi que passa sous la domination des Maures une Ville qui avoit bravé tant de fois la puissance Romaine, dans le tems même que l'Empire étoit dans sa plus grande splendeur. Les Chrétiens qui ne voulurent pas se soumettre aux Infidéles, se retirerent dans les montagnes des Asturies, de Burgos & de Biscaye, préférant la plus affreuse misere à la honte de vivre dans l'opulence sous de si indignes Maîtres.

Abdalaziz fils du Vice-Roi, demanda à son pere la permission d'aller conquérir le Royaume de Valence. Elle lui fut accordée, & il ne tarda pas à partir; mais il fut arrêté dans sa course par Théodomire qui avoit déja donné des

preuves de ſon amour pour la patrie. Ce généreux Eſpagnol réſiſta aux Africains avec une valeur incroyable ; mais ſe voyant enfin accablé par le nombre, & craignant que Taric ne vînt ſe joindre avec le fils de Muza-Aben-Zair, il ne jugea pas à propos de faire périr inutilement tant de braves ſoldats qui combattoient ſous ſes ordres, de ſorte qu'il remit aux Maures à des conditions très-honorables, un pays qu'il avoit défendu ſi courageuſement.

Le fils du Vice-Roi ne trouvant plus d'obſtacles, eut bien-tôt conquis tout le Royaume de Valence. Tandis qu'Abdalaziz ſe ſignaloit par ſes exploits, Muza-Aben Zair ſon pere partit de Toléde avec Taric, & ils allerent tous deux porter les horreurs de la guerre dans la Celtiberie. Après s'être emparé de pluſieurs Places, ils tournerent leurs armes du côté de la Catalogne, & ſe mirent en poſſeſſion de Lerida & de Tortoſe. Tarragone, Ville des plus anciennes de toute l'Eſpagne, comptant ſur la bonté de ſes fortifications, & ſur la valeur de ſes habitans, réſolut de ſe défendre juſquà la derniere extrêmité. Les Maures furent d'abord repouſſés ſi vivement, que Muza craignant d'être

contraint de lever le siége, redoubla ses efforts, & livra de si terribles assauts aux Assiégés, que faute de secours & de vivres, ils furent contraints de se rendre à discrétion, & leur Ville se vit bien-tôt ensevelie (*) sous ses ruines.

Après la destruction de Tarragone, le Vice-Roi d'Afrique subjugua sans peine toute la Catalogne, & ruina toutes les Villes de cette Province, à la réserve de Barcelone qu'il ménagea à cause des avantages qu'il pouvoit tirer de son port. Dès que les Places qui étoient situées sur le bord de la mer & dans les Plaines furent assujetties, il marcha vers les Montagnes, & se rendit maître de tout ce qui étoit au pied des Pyrenées, depuis Salse jusqu'à la vallée d'Arana. Par-tout il exerça des cruautés horribres. S'étant ensuite transporté dans la vieille Castille, il en démantela presque toutes les Places, égorgea les habitans ou les fit esclaves.

Abdalaziz qui n'étoit pas moins inhumain que son pere, eut ordre d'entrer

(*) Bernard Archevêque de Tolede, fit rebâtir Tarragone en 1190. par ordre du Pape Urbain III.

dans la Lusitanie ; Braga, Porto & plusieurs autres Villes éprouverent les effets de sa cruauté. Il resta chargé du Gouvernement de toute l'Espagne après le départ de Muza, qui avoit eu ordre de se rendre auprès du Calife pour rendre compte de sa conduite. Malgré les services essentiels que le Vice-Roi d'Afrique avoit rendu à son Maître, il fut disgracié. Ses concussions & son audace lui attirerent un pareil traitement. Taric qui s'étoit embarqué avec lui, resta à Damas, & on ignore si sa conduite fut approuvée du Calife. Celui-ci ne goûta pas long-tems le plaisir de se voir possesseur d'un des plus beaux Royaumes de l'Europe. Il mourut, & Soliman son frere lui succéda. Le nouveau Monarque laissa le gouvernement de l'Espagne au fils de Muza-Aben-Zair, qui d'abord se montra digne de posséder un si important emploi. Après qu'Abdalaziz eut parcouru tout le pays que les Maures venoient de conquérir, il fit de sages réglemens pour contenir les peuples dans la soumission. Il écrivit ensuite à tous les amis qu'il avoit en Afrique, que s'ils vouloient s'établir en Espagne, il feroit leur fortune. Une quantité prodigieuse de ces barbares

attirées par les richesses du pays & par la beauté du climat, abandonnerent leurs sables brûlans, & passerent la mer avec leurs familles pour venir occuper les biens dont on avoit dépouillé les malheureux Espagnols. Bien-tôt tout le Royaume fut inondé de Maures ou d'Arabes, qui par leur cruauté, contraignirent les anciens habitans de quitter les lieux de leur naissance, & de se réfugier vers le Nord de l'Espagne que les Infidéles n'avoient pas conquis. A mesure que les Villes & la campagne devenoient désertes par la fuite des Espagnols, elles étoient peuplées par les Africains.

Comme Abdalaziz aimoit beaucoup les femmes, on lui présenta plusieurs belles Esclaves, parmi lesquelles se trouvoit Egilone, veuve du Roi Roderic. Cette Princesse étoit jeune, bien faite, & quoique captive, un certain air de noblesse & de Majesté relevoit tellement l'éclat de ses charmes, qu'Abdalaziz ne l'eut pas plutôt vûe qu'il en devint éperdûement amoureux. Il lui offrit sa main, & la Reine l'accepta. Egilone devenue la femme de cet Arabe, prit un si grand empire sur lui qu'il ne faisoit rien sans la consulter & sans avoir

obtenu ſon conſentement. Toute la tendreſſe de ſon nouvel époux ne put lui faire oublier qu'elle avoit été Reine, & ce n'étoit qu'avec un déplaiſir mortel qu'elle ſe voyoit réduite à la condition de ſujette. Ayant trouvé dans le cœur de ſon mari une ambition égale à la ſienne, elle n'eut pas de peine à lui perſuader qu'il devoit ſe ſouſtraire à la domination du Calife & s'emparer de l'autorité ſouveraine. Ce n'eſt pas tout. Elle le couronna de ſes propres mains, & lui fit remarquer dans un miroir qu'une Couronne ornoit mieux la tête qu'un Turban. Deux Seigneurs Africains ayant vû ce qui venoit de ſe paſſer entre le Gouverneur & ſon épouſe, en conçurent tant d'indignation, que dès l'inſtant même ils formerent le deſſein d'arracher la vie à un traître qui vouloit ſe révolter contre ſon Souverain. Pour ne pas manquer leur coup, ils remirent l'exécution de leur projet à la premiere occaſion favorable. Ils n'attendirent pas long-tems. Un jour qu'Abdalaziz faiſoit ſes prieres dans une Moſquée, les Conjurés l'environnent ſous prétexte de faire leur Cour, & voyant qu'il ne ſe défioit de rien, ils le poignardent en criant de toutes leurs forces;

forces; *c'est un traître & un impie qui veut usurper la suprême puissance, & anéantir le Mahométisme.* Tous les assistans applaudissent au zèle des conjurés, & il n'y eut personne qui songeât à venger la mort d'Abdalaziz.

Soliman ayant appris cette nouvelle, nomma pour gouverner l'Espagne, un puissant Seigneur Arabe, nommé Alahor. C'étoit un homme d'un rare mérite, & qui jouissoit d'une grande réputation parmi les troupes. Il signala les premiers jours de son Commandement par des actes d'équité & de justice qui lui attirerent l'estime des Espagnols. Après avoir établi une bonne forme de Gouvernement dans tous les Etats que les Maures possédoient en Espagne, il résolut de faire la Conquête de la Gaule Gothique. Dans le tems qu'il se préparoit pour cette expédition, il apprit la mort de Soliman. Alahor s'attendoit à être rappellé en Afrique, parce qu'il n'étoit pas aimé d'Omar qui venoit d'être élevé sur le Trône.

Cependant le nouveau Calife qui étoit un Prince sage, éclairé & politique, sacrifia son antipathie au bien de l'Etat. Il confirma Alahor dans son emploi, & lui ordonna de porter la

guerre dans les Gaules. Les difficultés de cette entreprise ne rebuterent point le Commandant Africain. Il ſçavoit que les Eſpagnols manquoient d'armes & de munitions, que leurs troupes étoient ſans ordre & ſans diſcipline, que ces peuples autrefois ſi vaillans avoient dégénérés de leur ancienne valeur, en un mot, qu'il ne falloit que les attaquer pour les vaincre. Quand il eut fait tous ſes préparatifs, il ſe mit en marche. Auſſitôt qu'il fut arrivé ſur les frontieres de Catalogne, les Eſpagnols diſperſés ſur les montagnes & dans les vallons, ſe raſſemblerent pour lui diſputer l'entrée du pays, mais ce fut inutilement. Rien ne put l'arrêter. Narbonne, Agde, Beziers, Carcaſſonne, lui ouvrirent leurs portes. En un mot, tout l'Empire des Goths plia ſous le joug des Barbares, à la réſerve de cette chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'Arragon juſqu'à l'entrée de la Galice.

Ce fut ainſi que l'Eſpagne qui avoit bravé ſi long-tems toutes les forces de Carthage & de Rome, devint la proye d'une Nation qui juſqu'alors avoit été l'objet de ſon mépris. Quelle fut la cauſe d'une ſi étonnante révolution ? Un pere outré de rage contre le raviſſeur de

sa fille; veut venger l'affront qu'on a fait à son Sang. Il étouffe en son cœur l'amour de la Patrie, arme contre elle un peuple barbare, excite ses Compatriotes à lever l'étendart de la rébellion, attaque audacieusement son Roi & lui fait perdre la vie, contribue de tout son pouvoir à la ruine totale d'un Royaume florissant, & sacrifie enfin des millions d'hommes à sa vengeance. Après avoir plongé son pays dans un abyme de malheurs, il est réduit à errer de Province en Province, & laisse la postérité incertaine, si la rage dont il devoit être dévoré ne l'a pas rendu homicide de lui-même, ou s'il n'a pas péri par les mains de ce même peuple à qui il avoit rendu de si funestes services.

Le même crime qui avoit occasionné la ruine des Espagnols, contribua au rétablissement de leur Empire. Pelage un des plus grands Seigneurs d'Espagne, & qui comptoit des Rois (*) parmi ses ayeux, s'étoit retiré après (**) la ba-

(*) Pelage étoit petit-fils du Roy Recesuinte.

(**) La bataille de Xerès est celle que le Roi Roderic perdit contre les Maures, & dans laquelle Pelage qui étoit alors Porte-lance du Roi, se distingua par sa valeur.

taille de Xerès dans les montagnes des Afturies où il demeura pendant quatre ans. Il vint enfuite s'établir à Gijon, petite ville de peu d'importance, dont le Gouverneur s'appelloit Munuza. Pelage demeuroit avec Ormezinde fa fœur, qui joignoit beaucoup d'efprit à une beauté raviffante. Cette aimable perfonne infpira bien-tôt le plus violent amour à Munuza, mais comme la préfence de Pelage mettoit obftacle à la paffion du Gouverneur, celui-ci employa les moyens dont s'étoit fervi autrefois le Roi Roderic en pareille occafion. Il chargea le frere d'Ormezinde d'une commiffion importante auprès du Vice-Roi d'Afrique.

Après le départ de Pelage, Munuza déclare fa paffion à la jeune Efpagnole, & tâche de la faire confentir à fes deffeins, en lui promettant de l'époufer. Ormezinde répond qu'elle ne peut difpofer de fa main, & qu'il faut attendre le retour de fon frere. Munuza emporté par la violence de fon amour, employe la force & contente fes defirs. Pelage revient de l'Afrique, & Ormezinde ne lui fait pas un myftere de fon infortune. On fçait combien un homme de cœur eft fenfible à ces fortes d'outrages.

Les Maures ne tarderent pas à en faire la funeste expérience. Pelage sort de Gijon, emmene avec lui sa sœur, & se retire à l'entrée des montagnes des Asturies où il étoit sûr de l'affection des peuples. Munuza informe aussi-tôt le Vice-Roi de l'évasion du Seigneur Espagnol; il l'accuse de rébellion, & assure qu'il est allé se mettre à la tête d'une troupe de Factieux. On envoye des soldats au Gouverneur, & on lui ordonne de poursuivre Pelage. Celui-ci cherche à s'attirer la confiance des Montagnards, & il déclare qu'il est prêt à se sacrifier pour leurs intérêts, s'ils veulent lui obéir & le reconnoître pour leur Chef. Ses offres sont acceptées, & les Asturiens lui donnent le nom de Roi. Pelage rempli d'une noble ambition, ne refuse point ce titre glorieux, quoiqu'il ait peu d'espérance d'en pouvoir soutenir la dignité. Après une pareille démarche, il sent bien qu'il faut vaincre ou périr, & il est prêt à tout entreprendre pour secouer le joug des Infidèles.

Un jeune Chevalier nommé Alphonse, qui descendoit du Roi Reccarede, vint offrir ses services à Pelage, & ces deux braves Espagnols travaillerent à mettre

leur pays en liberté. Cependant Munuza qui apprenoit de toutes parts que les Montagnards des Asturies se préparoient à faire la guerre , & que leurs forces augmentoient de jour en jour, écrivit à Alahor (*) pour l'avertir que s'il n'arrêtoit promptement les rebelles, ils se rendroient bien-tôt maîtres de la vieille Castille. Sur des avis si pressans, le Général Africain donna ordre à Alcheman, un de ses principaux Officiers, de se mettre à la tête de trente mille hommes, d'aller châtier ces mutins, & de lui amener leur Chef chargé de fers. Alcheman se met en campagne, & ne trouvant aucune résistance au pied des montagnes, il pénétre sans peine jusqu'au bout de la vallée de Rio-buena, & occupe divers postes qu'il trouve sans défense; il s'imagine alors que les rebelles ont cherché leur salut dans la fuite, & cette erreur est la cause de sa perte.

Pelage, depuis qu'il avoit été proclamé Roi, s'étoit occupé à discipliner ses soldats, & à prendre une connoissance exacte du pays. Voyant les endroits par où les Maures pourroient

(*) Alahor, Gouverneur d'Espagne pour les Maures, étoit alors occupé à faire la Conquête de la Gaule Gothique.

passer, il se tenoit caché dans une caverne sur le haut du Mont Auseba, d'où il observoit tous les mouvemens des Infidèles ; cependant Alcheman avançoit toujours, & bien-tôt ses troupes furent répandues près de l'endroit où les Espagnols se tenoient en embuscade. Le Commandant Africain qui ne s'attendoit pas à trouver Pelage, fut très-surpris quand il l'apperçut au haut de la montagne à la tête d'un petit corps de troupes. Alcheman voyant son ennemi avec si peu de monde, avance pour se saisir de lui. Pendant ce tems-là, les troupes Espagnoles s'emparent des chemins & des défilés que les Maures laissoient derriere eux, afin d'enlever leurs équipages, leurs vivres, & d'empêcher leur retraite. Alcheman qui aimoit mieux faire Pelage prisonnier, que de le voir périr les armes à la main, lui envoya dire par (*) Oppas de se rendre promptement, s'il ne vouloit pas s'exposer à perdre la vie. Le jeune Prince

(*) Cet Oppas, dont nous avons déja parlé contribua beaucoup aux malheurs de l'Espagne en corrompant plusieurs Officiers du Roi Roderic. Pendant la bataille de Xerès, il se joignit aux Maures avec les deux fils de Witiza qui étoient ses neveux.

répondit à cet indigne Prélat. « J'espere » que la journée ne se passera pas sans » que tu reçoive la récompense de ta » lâche trahison, tu peux dire à celui » qui t'envoye, que si on m'attaque, je » sçaurai bien me défendre. » On devoit croire naturellement qu'un homme qui parloit de la sorte, étoit en état de soutenir la hardiesse de ses discours. Cependant une si fiere réponse ne fit naître aucuns soupçons, & Alcheman ne vit dans Pelage qu'un désespéré qui cherche la mort. Il fait avancer les Maures, mais lorsqu'ils furent au haut de la montagne, les Espagnols sortent de leur embuscade, & tombent sur les Infidèles. Favorisés par l'avantage du poste, & animés par la présence de leur Roi, ils combatent si vaillamment, que les Africains ne pouvant plus résister, abandonnent au vainqueur le champ de bataille, & se retirent sur le bord de la riviere de Deba. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que la partie de la montagne qui dominoit sur la riviere, se détacha alors, & écrasa par sa chûte (*) tous les Maures sans qu'il en restât

(*) La chûte de cette partie de la montagne fut regardée par les Espagnols comme un mi-

un seul. La perte de cette puissante armée procura le rétablissement de l'Empire des Goths.

Pelage établit sa Cour à Tanguas, & signala chaque année de son regne par d'éclatans succès. Ce fut ainsi que la valeur d'un seul homme releva la Monarchie des Espagnols qui sembloit entiérement anéantie. Peu de tems après cette fameuse victoire, Pelage se maria & il eut deux enfans. Lorsque sa fille, qui s'appelloit Ormezinde, eut atteint l'âge de quatorze ans, il la donna en mariage au brave Alphonse qui lui avoit rendu de si importans services. Pelage vêcut avec plus de repos & de tranquillité, que ne le devoit attendre un Prince qui avoit fondé par les armes une nouvelle Domination. Sur la fin de ses jours il institua pour héritier son fils Tafila, & lui substitua sa fille & son gendre. Ce Prince mourut à l'âge de quarante-cinq ans, fort regretté des peuples qu'il avoit délivrés de l'esclavage. Tafila son successeur prenant un jour le divertissement de la chasse, s'égara

racle. On dit aussi que les fleches, les dards & les pierres que les Maures lançoient pendant le combat, respectoient les Chrétiens, & rebroussoient sur ceux qui les décochoient.

dans les Montagnes & fut tué par un ours après un regne très (*a*) court & fort paisible. Après la mort de ce jeune Prince, Ormezinde sa sœur monta sur le Trône avec son mari Alphonse qui fut surnommé le Catholique. Ce nouveau Monarque qui étoit digne du rang où il venoit d'être élevé, profita des divisions qui survinrent entre les Maures pour étendre les limites de ses Etats. Toutes ses entreprises furent suivies des plus heureux succès, & il aggrandit considérablement son Royaume par la conquête de plusieurs Provinces. Il régna vingt-neuf ans, & mourut couvert de gloire. Ses Successeurs firent toujours la guerre aux Africains, jusqu'au tems où ces derniers ne possédant plus que le Royaume de Grenade, furent entiérement subjugués par le Roi
1491. Ferdinand. Ainsi finit l'Empire des Maures, après avoir subsisté avec éclat pendant sept cens soixante & dix-huit ans. Ces peuples eurent permission de rester en Espagne, mais comme ils montroient toujours du penchant à la révolte, Philippe II. Prince défiant & ombrageux, les obligea de sortir de ses Etats & de se retirer en Afrique.

(*a*) Talifa ne régna que deux ans.

CONJURATION DE HENRY, COMTE DE TRASTAMARE,

Contre Dom Pedro, Roi de Castille.

ALPHONSE XI. Roi de Castille, avoit eu de Dona Léonor de Gusman sa Maîtresse, six fils (*) & deux filles. De tous ces enfans, fruits d'un amour criminel, Dom Henry étoit celui qui promettoit davantage, & que son pere aimoit le plus tendrement. Ce jeune Prince étoit un des plus adroits & des plus aimables Cavaliers de l'Espagne. Il étoit petit, mais d'une taille bien proportionnée, & l'exercice lui avoit rendu le corps robuste. Son visage

(*) Voici les noms des enfans bâtards du Roi Alphonse. Dom Pedro l'aîné, Comte d'Aguilard, Dom Sanche, Comte de Ledesma, Dom Henry & Dom Fadrique étoient jumeaux. Fadrique fut Grand - Maître de Saint Jacques, Dom Ferdinand, Comte d'Albuquerque, Dom Tello fut le sixiéme fils d'Alphonse, j'ignore le nom des Princesses.

laissoit voir la bonté de son cœur. avoit l'esprit enjoué, & sa conversation charmoit tout le monde. Brave, généreux, libéral, possédant en un mot toutes sortes de belles qualités, il étoit chéri de son pere & adoré de tous les Courtisans. Le Roi Alphonse se proposoit de le combler de biens & d'honneurs, mais la mort empêcha le Monarque Castillan d'exécuter tout ce qu'il avoit envie de faire en faveur du jeune Prince. Alphonse laissa la Couronne à Dom Pedro, le seul fils qui lui restoit de la Reine Constance. Le nouveau Roi étoit bien fait & d'une constitution robuste. Il avoit beaucoup d'esprit, de feu, de hardiesse & de valeur. Il entendoit assez bien le métier de la guerre, & conduisoit ses entreprises avec une rapidité qui en procuroit le succès; mais il poussoit la violence jusqu'à la férocité. Il se plaisoit à répandre le sang, & il croyoit que tout étoit permis aux Rois. Injuste, défiant, avare, il opprimoit ses Sujets & les traitoit comme des esclaves. Porté naturellement à la cruauté, cet horrible penchant fut encore fortifié par l'éducation. La Reine Constance se voyant privée du cœur & du lit de son époux,

inſpiroit au Prince ſon fils le noir chagrin dont elle étoit dévorée, & elle excitoit continuellement à la vengeance un cœur qui n'en étoit déja que trop ſuſceptible.

Après la mort du Roi Alphonſe, Leonor de Guſman qui craignoit le reſſentiment de la Reine-mere, ſe retira auſſi-tôt avec ſes enfans. On lui conſeilla de revenir à la Cour, & de ne pas laiſſer voir une injurieuſe défiance; elle vint donc à Séville avec ſes fils, mais dès qu'elle y fut arrivée, on l'arrêta priſonniere. Dom Henry & ſes freres craignant auſſi pour leur liberté, ſe jetterent dans Algeſire dont ils connoiſſoient le Gouverneur. Dom Pedro donne ordre qu'on les y aſſiege. La ville fut auſſi-tôt inveſtie. Les jeunes Princes voyant que la Place ne pourroit faire une longue réſiſtance, prirent le parti de ſe ſauver, & ſe diſperſerent en différens endroits. Dom Henry ſe retira chez Dom Jean Manuel, Comte de Molina. Celui-ci charmé de toutes les qualités brillantes du Prince fugitif, lui donna en mariage ſa fille aînée, qui apporta pour dot à ſon époux, la Comté de Traſtamare.

Dom Pedro entra en fureur lorſqu'il

apprit cette nouvelle, il ſongeoit lui-même à ſe marier, & ſon Conſeil lui avoit propoſé, parmi pluſieurs autres Princeſſes, la fille de Dom Manuel. Le Roi, outré que ſon frere bâtard lui eût en quelque ſorte enlevé une femme dont on vantoit par-tout la beauté & le mérite, envoya commander au Comte de Molina de lui remettre Dom Henry & ſon épouſe. Cependant comme il s'attendoit qu'on ne lui obéiroit pas, il ſe mit à la tête de quelques troupes, & ſe jetta ſur les terres de Dom Manuel. Le Comte de Traſtamare qui ne voulut pas expoſer ſon beau-pere, ſe retira ſur les montagnes des Aſturies, & enmena ſa femme qui ſe fit alors, comme en toute autre occaſion, un plaiſir de partager les diſgraces de ſon époux.

Le Roi ne jugea pas à propos de pourſuivre Dom Henry, & il revint à Burgos. Quelque tems après, la Reine-mere ſollicita vivement ſon fils, de lui livrer Leonor de Guſman. Dom Diego par une lâche condeſcendance, remit l'ancienne favorite d'Alphonſe, au pouvoir de ſa rivale. Conſtance la fit maſſacrer, & on prétend qu'elle aſſiſta à cette affreuſe exécution. Tous les enfans de Leonor frémirent d'horreur en appre-

nant cette nouvelle. Le Comte de Trastamare sur-tout fut pénétré de la plus vive douleur. Il sort de sa retraite, assemble des soldats, & s'empare de quelques Places fortes; mais le Roi d'Arragon tâcha de raccommoder Dom Henry avec Pedro. Il y réussit, ou plutôt le Roi de Castille & le Comte de Trastamare dissimulerent leur ressentiment, & n'attendirent l'un & l'autre qu'une occasion favorable pour se venger.

Dom Pedro continuoit de se rendre odieux. Il venoit d'épouser une Princesse du Sang de France, qui étoit fille de Pierre Duc de Bourbon. Jamais femme ne fut plus malheureuse, & ne mérita moins de l'être. Blanche, c'est ainsi que s'appelloit la Reine, étoit belle, sage, d'un caractere doux & modeste, mais elle n'avoit point cette vivacité & cet enjouement qui étoient nécessaires pour s'attacher un Prince tel que Dom Pedro. Ce Prince ressentoit d'ailleurs la plus vive passion pour Dona Marie de Padille. C'étoit une jeune personne de quinze à seize ans, d'une figure charmante, de beaucoup d'esprit, & d'une rare douceur. Née avec des inclinations vertueuses, elle résista long-tems

aux sollicitations du Roi ; mais trop de gens s'intéressoient à la corrompre. On vit les plus grands Seigneurs du Royaume employer toute leur industrie pour séduire cette jeune personne. Les plus indignes maneges ne coutent rien aux Courtisans, lorsqu'ils cherchent à se maintenir dans la faveur. Dona Marie obsédée de toutes parts, se laissa vaincre enfin, & devint bien-tôt mere d'une Princesse à qui on donna le nom de Constance.

Le Roi témoigna d'abord quelques égards pour son épouse, enfin las de se contraindre, il fit conduire la Reine à Arevalo, où elle resta comme prisonniere. Toute la Castille gémissoit secrétement sur la conduite du Roi, mais le moindre murmure étoit puni de mort. Dom Jean Alphonse d'Albuquerque qui avoit été long-tems favori de Pedro, & qui venoit d'être disgracié, voyant le mécontentement des peuples, conspira contre son Souverain, mais il prit si mal ses mesures que le Roi en fut informé. Par bonheur pour lui, il eut le tems de se sauver en Portugal auprès du Roi Alphonse ; le Comte de Trastamare & Dom Fadrique son frere, eurent ordre d'aller à Lisbonne pour

redemander d'Albuquerque, & de déclarer la guerre au Monarque Portuguais, s'il refusoit de leur livrer le rebelle Castillan. Les deux freres partirent bien résolus de ne pas suivre leur instruction. En effet, étant arrivés en Portugal, il furent admis à l'Audience d'Alphonse, devant lequel ils déplorerent amérement le malheur de leur Patrie. On dit même que le Comte de Trastamare, emporté par sa haine & son ressentiment, voulut engager le Roi de Portugal à venir rompre les fers de la Castille, & promit de lui aider à faire la Conquête de ce beau Royaume. Alphonse qui sentoit toutes les difficultés de cette entreprise, refusa de s'y engager. Il conseilla à d'Albuquerque de se réconcilier avec son Maître, mais le Seigneur Castillan persista dans ses premiers desseins, & Dom Henry offrit de le seconder.

Tandis que le Comte de Trastamare & Dom Tello son frere étoient en Portugal, le Roi de Castille devint amoureux de Jeanne de Castro. C'étoit une veuve d'une grande naissance & d'une beauté parfaite. Elle étoit trop fiere pour se conteuter du titre de Maîtresse. Cependant comme Pedro vouloit satisfaire sa passion, il fit assigner la Reine Blan-

che devant les Evêques d'Avila & de Salamanque pour faire casser son mariage. Ces lâches Prélats se conformerent aux intentions du Roi, & ce Prince épousa sur le champ la jeune veuve qui lui avoit inspiré un si violent amour. Il s'en dégoûta bien vîte, & il retourna à Marie Padille qui possédoit seule le secret de fixer son inconstance. Jeanne de Castro quitta la Capitale, & se retira dans une petite Ville où elle finit ses jours avec le nom & les honneurs de Reine. Ses parens irrités contre le Roi, allerent joindre les révoltés sur les frontieres de Portugal. Les Infans Dom Jean & Dom Ferdinand d'Arragon se joignirent à eux. Ils mirent sur pied près de huit mille hommes. La conduite qu'on tenoit envers la Reine Blanche attiroit en foule la noblesse & le peuple sous leurs étendarts.

Dom Pedro arma puissamment de son côté. Comme il redoutoit tous les freres du Comte de Trastamare, il les dépouilla de leurs dignités & de leurs emplois. Il fit enlever la Reine Blanche & on la conduisit à Tolede pour l'enfermer dans le Château. Cette infortunée Princesse croyant qu'on la menoit à la mort, trouva le moyen de se jetter

dans une Eglise d'où elle ne voulut point sortir. Les habitans de Tolede se souleverent en sa faveur, & empêcherent qu'on n'employât contre elle la violence. Pendant ce tems-là, les rebelles entrerent dans la Castille, & se rendirent maîtres de quelque Places. Dom Pedro voyant que tout se disposoit à une révolte générale, écouta les prieres de la Reine d'Arragon sa tante qui s'offroit de tout pacifier. Il y eut un Traité par lequel le Roi s'engageoit à reprendre sa légitime épouse, & à satisfaire ses Sujets sur différens articles.

Lorsque Dom Pedro eut écarté le péril, il n'exécuta aucun de ses engagemens. Il fondit sur les rebelles, les chassa de Castille, surprit la ville de Tolede, & envoya la Reine Blanche sous une sûre garde à Medina-Sidonia. De si heureux succès consternerent les révoltés & ruinerent leur parti. Ils implorerent la clémence du Roi. Ce Prince feignit de ne point conserver de ressentiment au fond de son cœur, afin d'attirer à la Cour tous ses ennemis, & de les immoler à sa vengeance. Plusieurs s'y rendirent, & ils éprouverent qu'on ne doit jamais compter sur la parole d'un Tyran.

Le Comte de Traſtamare qui connoiſſoit l'humeur vindicative de Dom Pedro, & qui avoit conçu contre ce Prince une haine irréconciliable, lui écrivit pour obtenir la permiſſion de voyager en France. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit, mais il apoſta des gens ſur le chemin pour l'aſſaſſiner. Le Comte qui étoit ſur ſes gardes, eut le bonheur d'éviter toutes ces embuches. Il arriva en France où le Roi Jean le reçut avec bonté, & lui aſſigna ſur le Tréſor Royal une penſion de dix mille francs.

Dom Pedro déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup, s'en prit au Roi d'Arragon chez qui pluſieurs Seigneurs s'étoient réfugiés, & il lui déclara la guerre. Le Comte de Traſtamare quitte auſſi-tôt la France, & vient offrir ſes ſervices au Monarque Aragonois. Dom Tello ne tarde pas à joindre ſon frere avec des troupes. Le Roi de Caſtille marche promptement contre les rebelles, & ravage le Royaume d'Arragon. Ses ſuccès ne ſervent qu'à redoubler ſa fureur. Deux de (*) ſes freres, ſa belle

(*) Dom Fadrique & Dom Jean, fils du Roi Alphonſe XI. & de Leonor de Guſman.

(*) sœur, son cousin (**) germain, sa (***) tante, quantité d'autres personnes de distinction sont égorgées par l'ordre du cruel Dom Pedro qui remplit ses Etats d'épouvante & d'horreur.

Le Comte de Trastamare animé par le sang de ses freres, se dispose à les venger. Il marcha contre le Tyran, & remporte sur lui divers avantages. Mais les forces de Dom Pedro étoient trop supérieures pour qu'il eût rien à craindre. Il falloit que quelque Puissance étrangere aidât à renverser du Trône cet exécrable Tyran. C'est ce que l'on vit bien-tôt arriver ; & voici ce qui donna lieu à cette révolution. Pedro aimoit autant sa Maîtresse, qu'il haïssoit son épouse. La Reine étoit toujours prisonniere à Medina-Sidonia. Son cruel mari résolut enfin de consommer un crime que depuis plusieurs années, il brûloit de commettre. Il donna ordre de faire mourir la Reine. Cette infortunée Princesse entendit prononcer l'arrêt de mort avec beaucoup de résigna-

(*) Epouse de Dom Tello.
(**) Dom Jean d'Arragon.
(***) Leonor de Castille, Reine Douairiere d'Arragon.

tion. Elle s'y étoit attendue dès les premiers jours de son mariage. On ignore de quelle maniere (*), elle termina sa triste destinée. La rivale qui avoit occasionné tous ses malheurs, ne lui survêcut pas long-tems. Six mois après la fin tragique de la Reine Blanche, Dona Marie Padille descendit au tombeau. Dom Pedro témoigna une affliction qui alloit jusqu'au désespoir. Il déclara qu'il l'avoit épousée, & produisit pour témoins des Seigneurs de la premiere distinction. En conséquence, il assembla les Etats du Royaume, & fit reconnoître pour Prince de Castille & de Leon, & pour légitime héritier de la Couronne, Dom Alphonse qu'il avoit eu de cette Maîtresse. Les filles de Dona Marie furent déclarées Infantes de Castille. En comblant d'honneurs une personne qui n'y étoit plus sensible, il cherchoit à calmer la douleur que lui causoit la perte du cher objet de sa tendresse. Il falloit que Dom Pedro eût un furieux penchant à la cruauté, puisque l'Amour n'avoit pû adoucir ses mœurs.

(*) Quelques Historiens prétendent qu'elle mourut empoisonnée, d'autres disent qu'elle fut étouffée entre deux matelas.

La mort d'Isabelle Blanche de Bourbon, rendit le Roi de Castille exécrable à toutes les Nations étrangeres. Le Comte de Trastamare ne voyant que les François qui pussent lui fournir des secours, ne cessoit de les exhorter à la vengeance. Par bonheur pour lui, ces peuples n'avoient point alors de guerres à soutenir. La paix laissoit inutile un grand nombre de soldats accoutumés au tumulte des armes & incapables de vivre dans le repos. Charles, Roi de France, résolut d'envoyer ces troupes en Espagne. On mit à leur tête Jean de Bourbon, Comte de la Marche, cousin germain de la Reine Blanche. On lui donna pour le guider dans les opérations militaires, Bertrand du Guesclin, qui étoit regardé avec raison comme le plus grand Capitaine de son siecle. Le Comte de Trastamare alla au-devant des troupes Françoises, & gagna l'affection des principaux Officiers : « Jamais, leur dit-il, situation ne fut si » affreuse que la nôtre. Les Castillans » gémissent sous la plus effroyable Ty» rannie. Vous ne paroîtrez pas plutôt » en Espagne, que les peuples vous re» garderont comme leurs libérateurs ; » J'ai déja dans mon parti plusieurs per-

» sonnes de la plus haute Noblesse ; si
» mon armée n'est pas nombreuse, elle
» est capable de tout entreprendre pour
» se venger d'un Prince aussi cruel que
» perfide.

Le Comte de la Marche & Bertrand du Guesclin assurerent Dom Henry qu'ils étoient près à se sacrifier pour ses intérêts. Ensuite ils publierent un Manifeste, dans lequel ils déclaroient que ce n'étoit point aux Castillans, mais à un Prince indigne de régner, qu'ils vouloient faire la guerre. Comme il s'agissoit de détrôner Pedro, & qu'il falloit le remplacer, tout le monde jetta les yeux sur le Comte de Trastamare, & on lui proposa de se mettre la Couronne sur la tête. Quoique son ambition fût agréablement flattée, & qu'il aspirât peut-être depuis long-tems à la souveraine puissance, il répondit modestement qu'il n'avoit jamais porté ses vûes jusqu'au Trône, & il supplioit qu'on ne le chargeât point d'un fardeau qu'il se sentoit incapable de porter. On lui remontra qu'il falloit un Chef aux Castillans, & leur ôter l'opinion qu'on combattoit contr'eux pour les assujettir à une puissance étrangere, qu'il n'y avoit point de mesures à garder avec un

un Tyran dont on vouloit délivrer la Castille, & qu'il étoit tems de purger la terre d'un monstre qui la désoloit par ses fureurs. Le Comte de Trastamare se rendit à ces raisons, & prit le titre de Roi.

Les Confédérés pénétrerent dans la Castille, & Dom Henry déclara dans un Manifeste, que ce n'étoit ni la haine ni l'ambition qui lui avoient fait entreprendre la guerre, mais l'amour de la Patrie, & le désir de venger les Castillans. Il exhortoit les peuples à se joindre à lui pour contribuer eux-mêmes à leur bonheur, & il les conjuroit de ne pas l'obliger par une injuste résistance, à répandre un sang qui lui étoit précieux. Ce Manifeste fut très-bien reçu, & les peuples vinrent en foule se ranger sous les étendards de leur Libérateur.

Dom Pedro qui avoit toujours montré beaucoup de courage & de résolution, perdit la tête dans ces circonstances, & se comporta comme un lâche. Quoiqu'il pût compter sur les habitans de Burgos, il les quitta brusquement pour se retirer à Tolede, non pas dans le dessein de s'y défendre, mais seulement parce que cette Ville étoit plus

éloignée des ennemis. Il n'avoit point de troupes à oppofer aux François, & il ne fe mit pas même en devoir de lever une armée ; cela lui eût été cependant très-facile, car il ne manquoit pas d'argent. De Tolede, il fe hâta de fuir à Cordoue, & la même terreur le fit aller à Séville. Il fembloit que déchiré par fes remords, il eût perdu l'efprit & le jugement. Il ne paroiffoit occupé que de la confervation de fes Tréfors ; il en chargeoit les vaiffeaux qu'il avoit fur le Gualda-quivir, & fe difpofoit à prendre la fuite.

Les plus zélés partifans de Dom Pedro, voyant que ce Prince cherchoit à les abandonner, prirent alors le parti de fon adverfaire. Dom Henry entra dans Burgos aux acclamations de tous les habitans, & il y fut couronné folemnellement avec la Princeffe fon époufe. Pedro ayant appris cette nouvelle, s'imagina que tout étoit perdu pour lui. Il réfolut de fortir promptement de Séville, & il dit aux habitans qu'il ne partoit que pour raffembler une puiffante armée ; mais il n'avoit point l'air d'un Prince à qui il refte encore quelque efpérance. Quoiqu'il fût toujours fier & farouche, il paroiffoit épou-

vanté, & de tems en tems il lui échappoit des soupirs. Il s'embarqua, & se rendit en Portugal pour demander des secours qu'on ne jugea pas à propos de lui accorder. Il revint en ses Etats, & quand il fut arrivé en Galice, il fit poignarder l'Archevêque de St. Jacques pour s'emparer des richesses de ce Prélat. Après quoi Dom Pedro cingla vers St. Sébastien, d'où il emporta une grosse somme qu'il y tenoit cachée, & ensuite il fit voile vers Bayonne, pour implorer l'assistance d'Edouard Prince de Galles, qui faisoit sa résidence dans la Guyenne, & qui passoit pour être le plus généreux Prince de l'Europe.

La fuite de Dom Pedro, lui fit perdre toute la Castille. Dom Henry se voyant tranquille possesseur du Royaume, congédia son armée, & ne retint que quinze cens chevaux avec un corps de Noblesse. Pendant ce tems-là Pedro travailloit à mettre Edouard dans ses intérêts, & il y réussit. Le Prince de Galles mit sur pied en peu de jours une armée considérable composée de vaillans soldats, & commandée par d'habiles Capitaines. Cette nouvelle causa de vives inquiétudes à Dom Henry. Il ne s'attendoit pas qu'un Prince tel qu'E-

douard se déclareroit le Protecteur d'un Tyran. Le nouveau Roi de Castille se disposa à une vigoureuse défense. Il leva une armée égale à celle des ennemis par le nombre, mais inférieure par la valeur. Quand il eut fait tous ses préparatifs, il s'avança vers les Frontieres de son Royaume pour en défendre l'entrée aux Anglois. Il ne put cependant les empêcher d'entrer en Castille, où ils s'emparerent de plusieurs Places. Ils avoient fort envie d'en venir à une bataille, & il n'étoit pas avantageux à Dom Henry de l'accepter. En temporisant, il fatiguoit les ennemis, évitoit leur premiere ardeur, leur laissoit consumer leurs vivres, tandis qu'il avoit derriere lui plusieurs Provinces qui lui fournissoient abondamment toutes les munitions nécessaires. Charles V. Roi de France, qui passoit pour un des plus grands politiques de l'Europe, lui avoit conseillé de ne pas exposer sa Couronne, & peut-être sa vie aux risques d'un combat. C'étoit aussi le sentiment de du Guesclin qui étoit venu avec quatre mille hommes au secours de Dom Henry, mais le Prince Castillan craignoit en refusant la bataille, de donner des marques de foiblesse, & d'intimider les

peuples. D'ailleurs, la Nobleſſe lui avoit déja demandé fiérement depuis quand on eſtimoit les Eſpagnols inférieurs aux Anglois. Toutes ces raiſons déterminerent Dom Henry à livrer bataille.

Le Prince de Galles charmé de voir que les Caſtillans vouloient hazarder le combat, fit une action qui ſembloit partir d'un principe d'humanité, & qui cachoit un venin fort ſubtil. Il écrivit à Dom Henry une lettre dont on eut ſoin de répandre des copies dans l'armée Eſpagnole, & qui étoit très-capable d'inſpirer des ſcrupules à tous les ſoldats qui avoient pris les armes contre Dom Pedro leur Souverain légitime. Cette lettre étoit adreſſée *à Dom Henry Comte de Traſtamare.*

Edouard lui repréſentoit l'horreur de la rébellion & la fidélité que les Sujets doivent à leur Prince. Il exhortoit enſuite Dom Henry à quitter un Trône uſurpé, & offroit d'être médiateur entre les deux freres. « Au reſte, diſoit-» il, c'eſt le ſeul deſir d'épargner le » ſang humain qui m'engage à vous » écrire. Si je ne m'intéreſſois pas pour » vous, propoſerois-je un accommode-» ment lorſque je ſuis sûr de vaincre. Dom Henry répondit à peu près dans

ces termes ; « Ce n'eſt point l'ambition,
» ni la vaine gloire qui m'ont fait uſur-
» per la Couronne. Après avoir vû ma
» mere & mes freres immolés par le
» cruel Dom Pedro, j'avois tout à crain-
» dre pour mon épouſe, pour mes en-
» fans & pour moi-même ; voilà ce qui
» m'a forcé à prendre les armes, &
» d'ailleurs je me ſuis rendu aux inſtan-
» ces d'un peuple accablé ſous le poids
» de la plus affreuſe Tyrannie. Je ne
» balancerois pas un inſtant à deſcendre
» du Trône ſi le bien de l'Etat l'exi-
» geoit. Mais les Loix divines & hu-
» maines ne m'obligent pas à faire au-
» cun accommodement avec un Prince
» barbare, perfide, injuſte, encore teint
» du ſang de la Reine ſon épouſe & de
» tous les Princes de la Maiſon Royale.
Dom Henry finiſſoit ſa lettre en s'ex-
cuſant de ne pouvoir répondre aux
bonnes intentions d'Edouard, & en lui
témoignant une eſtime toute particu-
liere. Le Prince Caſtillan laiſſoit néan-
moins entrevoir que les Anglois n'é-
toient pas ſi sûrs de la victoire qu'ils
vouloient ſe le perſuader.

1367. Il ne fut plus queſtion que de ſe pré-
parer au combat. On en vint aux mains,
& l'action fut des plus ſanglantes. Les

Castillans perdirent la bataille. Dom Henry désespéré d'un si cruel événement, ne vouloit pas survivre à sa défaite; mais du Guesclin lui représenta qu'un grand Roi ne devoit pas se laisser abattre par la disgrace, & que la fortune ne lui seroit pas toujours contraire. Le Prince se laissa persuader, & ne voyant plus de ressource, il prit le parti de se retirer, & laissa à du Guesclin (*) le soin de la retraite qui se fit en assez mauvais ordre, parce que l'ennemi étoit trop supérieur.

Dom Pedro rendit graces sur le champ de bataille au Prince de Galles son Protecteur. S'abandonnant ensuite à la violence de son caractère, il donna ordre qu'on massacrât tous les prisonniers, pour contenir les peuples dans le devoir par la crainte d'un si terrible châtiment. Edouard s'y opposa, & ce généreux Prince fit ressouvenir Dom Pedro, que la victoire qu'il venoit de remporter; étoit l'ouvrage du Ciel. « Souvenez-vous, ajouta-t-il, de la situation où vous étiez il y a quelque

(*) Bertrand du Guesclin fut fait prisonnier par le Prince de Galles, & il en couta cent mille francs pour sa rançon.

» tems, & songez que le bonheur du
» reste de votre vie, dépend de l'usage
» que vous ferez de la souveraine puis-
» sance. Le Roi feignit de gouter un avis qui n'étoit guéres conforme à ses cruelles intentions.

Dom Pedro se comporta bien indignement envers son bienfaiteur. Au lieu de récompenser les troupes Angloises, il ne paya qu'une partie de leur solde, & lorsque le Prince de Galles voulut se mettre en possession de la Biscaye, selon les termes du Traité, les Etats de la Province y mirent opposition, & Dom Pedro les excitoit sous main à ne pas se soumettre au Prince Anglois. Celui-ci auroit pû employer la force pour se faire rendre justice, mais venant à considérer qu'il terniroit l'éclat de sa gloire, si on venoit à sçavoir que cet Edouard, qui passoit pour un Prince si généreux, n'avoit servi Dom Pedro que par un vil intérêt, il s'en retourna en Guyenne fort mécontent d'avoir rétabli sur le Trône un Prince qui joignoit à la cruauté le plus odieux de tous les vices, je veux dire l'ingratitude.

Dom Pedro ravi d'être délivré d'un Prince qui lui étoit à charge, parce qu'il

lui devoit ſa Couronne, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſa vengeance. Il fit mourir tous ceux qui avoient paru les plus zélés partiſans de ſon frere. Ne ſe contentant pas de répandre du ſang, il taxa toutes les villes du Royaume à des ſommes immenſes, & il fut bien-tôt plus déteſté qu'il ne l'étoit dans le tems qu'on le précipita du Trône. Dom Henry au contraire ſe montroit digne du rang dont on venoit de le priver. Ce Prince faiſoit voir une fermeté au-deſſus de ſes malheurs. Il eut encore recours à la France qui lui fournit de l'argent, & qui le mit en état de paroître à la tête de dix mille hommes. Armée bien foible pour conquérir un puiſſant Royaume, mais ſuffiſante contre un Roi abhorré de ſes Sujets. Quand il fut entré dans la Caſtille, il jura de n'en ſortir que mort ou vainqueur.

Bertrand du Gueſclin vint joindre Dom Henry avec deux mille François, & on ſe trouva bien-tôt dans la néceſſité de combattre. Pedro défendit ſa Couronne avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut vaincu. Quand il vit ſon armée en déroute, il ſe ſauva dans le Château de Montiel qui paſſoit pour imprenable. On inveſtit ſur le champ

cette forteresse qui étoit dépourvue de toutes sortes de provisions. Dom Pedro voyant qu'il seroit obligé de se rendre, fit proposer à du Guesclin cent mille doublons d'or, s'il vouloit faciliter au Roi les moyens de se sauver. Du Guesclin, par ordre de Dom Henri, feignit d'accepter la proposition, & indiqua le lieu où l'on tiendroit la conférence.

Dom Pedro accompagné de trois Seigneurs Castillans, sortit de la Ville pour se rendre à l'endroit marqué ; quelques soldats François, sous prétexte de lui indiquer le chemin, le conduisirent à la tente de leur Général où il trouva Dom Henry, du Guesclin & plusieurs autres personnes qui étoient bien armées. Il s'apperçut alors qu'on l'avoit trahi, & il s'écria tout-à-coup, d'une voix terrible ; *je suis le Roi.* Aussi-tôt Dom Henry tire son poignard, & se jette sur son rival pour lui arracher la vie. Les deux Princes se saisissent au corps, & Pedro renverse son adversaire. Les spectateurs sont quelque tems sans prendre part à ce combat ; mais comme du Guesclin craignoit que Pedro ne profitât de ses avantages, il aida Dom Henry à reprendre le dessus, &

alors ce dernier enfonce ſa dague dans la gorge de ſon ennemi, & le poignarde à diverſes repriſes. Ce tragique événement qui ne fait pas trop d'honneur à du Gueſclin, procura à Dom Henry la tranquille poſſeſſion du Royaume de Caſtille.



CONJURATION DES CASTILLANS,

Contre Henry IV.

Depuis l'année 1457, jusqu'à 1504.

HENRY IV. Roi de Castille sembloit né pour être heureux sur le Trône, & pour y faire le bonheur de ses Sujets, cependant ce Prince éprouva pendant tout le cours de son regne les plus cruelles disgraces. Il avoit épousé Blanche de Navarre, qu'il répudia après treize ans de mariage, parce qu'il n'avoit point eu d'enfans. Les peuples furent extrêmement sensibles à l'affront qu'on venoit de faire à une Reine vertueuse ; & les gens de la Cour dirent assez ouvertement que le Roi ne devoit se prendre qu'à lui-même de la stérilité de son épouse. Henry voulant se remarier, jetta les yeux sur Dona Jeanne Infante de Portugal. C'étoit une Princesse d'une rare beauté & de beaucoup d'esprit. On ne lui cacha pas les bruits désavantageux qui s'étoient répandus sur le compte du Monarque Castillan.

L'envie d'être Reine l'empêcha de faire attention à ce qu'elle devoit desirer en qualité d'épouse, mais quand son ambition fut satisfaite, elle ne s'abandonna que trop aisément aux charmes du plaisir.

Aussi-tôt après la célébration du mariage, on commença à plaindre le sort de la Reine d'une maniere très-offençante pour le Roi. Celui-ci voulant prouver qu'il n'étoit point dans le cas où on le supposoit, ne se borna pas à son épouse, & il voulut avoir des Maîtresses. Il eut beau être assidu auprès d'elles, leur donner des Fêtes galantes, faire même trancher (*) la tête à un de ses Rivaux, tout cela ne fut point capable de rétablir sa réputation.

(*) La premiere Maîtresse du Roi Henry fut Dona Catherine de Sandoval qui aimoit Dom Alphonse de Cordoue. Celui-ci s'étant trouvé dans une émotion populaire, le Roi charmé d'avoir un prétexte pour se délivrer d'un odieux rival, lui fit couper le cou. Henry s'attacha ensuite à Dona Guiomar; tandis que cette derniere étoit en faveur, l'Archevêque de Séville la régala avec toute la Cour. Quelques personnes furent scandalisées de la conduite du Prélat, mais on le justifia, en disant que l'honneur de la belle Guiomar ne couroit aucun risque avec le Roi.

Sur ces entrefaites la Reine devint grosse. Cet événement donna lieu à d'étranges discours. Il paroissoit depuis quelques années à la Cour un jeune Seigneur nommé Dom Bertrand de la Cueva. C'étoit un Cavalier très-bien fait & fort spirituel. Le Roi qui l'aimoit beaucoup, le menoit souvent avec lui chez la Reine. Le jeune Castillan y alloit aussi souvent tout seul. Ces visites qui pouvoient être très-innocentes, furent malignement interprétées. On sçavoit qu'il étoit important pour le Roi d'avoir des enfans, & on ne le croyoit pas en état de devenir pere. Le favori d'ailleurs étoit aimable. La Reine le traitoit avec beaucoup de distinction; il n'en fallut pas davantage pour faire soupçonner que l'enfant qui alloit bientôt naître, lui seroit redevable de son existence. On accusoit même le Roi d'avoir favorisé cette odieuse intrigue, pour écarter du Trône Dom Alphonse son frere & son héritier présomptif. Celui-ci n'étoit âgé que de neuf ans; mais ses belles qualités faisoient concevoir les plus heureuses espérances. Dona Isabelle sa sœur aînée, partageoit avec lui l'affection de la Noblesse. Toutes les fois qu'ils venoient à la Cour, on

avoit pour eux des déférences qui donnoient de l'inquiétude au Roi, & qui lui faisoient desirer ardemment de se voir un successeur dont il n'eût rien à craindre.

La Reine accoucha d'une fille qui fut nommée Dona Jeanne. Henry, au milieu des transports de sa joye, créa son Favori, Comte de Ledesma. Un titre de cette importance accordé à un jeune homme qui n'avoit encore rendu aucun service à l'Etat, ne servit qu'à confirmer les Castillans dans leurs soupçons. Deux mois après la naissance de la jeune Princesse, le Roi la fit reconnoître pour héritiere du Royaume. Il n'y eut pas la moindre opposition. Alphonse & Isabelle furent les premiers qui prêterent le serment de fidélité. Depuis ce jour, Dona Jeanne fut toujours appellée Princesse des Asturies. La Reine devint grosse pour la seconde fois, & elle mit avant terme un Prince qui mourut (*) en naissant.

(*) La Reine qui avoit apparemment les cheveux un peu roux, se les faisoit peindre avec une essence qui étoit facile à s'enflammer. Elle s'avisa de se promener un jour que la chaleur étoit excessive, les rayons du soleil

Henry combloit tous les jours le Comte de Ledesma de nouvelles faveurs. Dom Jean Pacheco, Marquis de Villena, qui avoit été long-tems dans les bonnes graces du Roi, désespéré qu'un autre se fût emparé du cœur de son Maître, se joignit à plusieurs Seigneurs mécontens qui formerent une conspiration contre le Roi & son Favori. Ils commencerent à publier que c'étoit une honte pour la Castille de souffrir plus long-tems les désordres qui régnoient à la Cour. Ils disoient ouvertement que la Princesse des Asturies étoit le fruit d'un Adultere, que les Espagnols avoient trop de cœur pour la reconnoître jamais en qualité de Souveraine, & qu'il seroit injuste d'abandonner Alphonse & Isabelle, restes glorieux de tant de Rois leurs prédécesseurs. Ces insolens discours furent suivies d'assemblées séditieuses & de levées de soldats. Si Henry eût rassemblé en diligence tout ce qu'il avoit de gens de guerre sur pied, il auroit infailliblement forcé les rebelles à rentrer dans le

---

étoient si ardens qu'ils embraserent les cheveux de la Reine. La frayeur la saisit, & occasionna l'accident dont je viens de parler.

devoir; mais il resta tranquille à Tolede, & laissa aux Conjurés le tems de prendre des mesures. Ils eurent l'audace de venir attaquer le Roi jusques dans son Palais. Henry craignant de tomber en leurs mains, sortit par une porte secrette accompagné du Comte de Ledesma, & se retira avec les (*) Infants à Segovie.

Le Roi, pour braver les rebelles, conféra à son Favori la Grande Maîtrise de St. Jacques qui étoit destinée depuis long-tems à Dom Alphonse. Lorsqu'ils virent qu'on donnoit à leur ennemi la premiere dignité du Royaume, leur ressentiment se changea en fureur. Ils perdirent toute sorte de considérations, & résolurent de porter les choses aux dernieres extrêmités. Avant que d'en venir aux armes, ils employerent l'artifice, & tâcherent de surprendre Segovie. La prise de cette Ville auroit mis dans leur pouvoir la personne du Roi, celle des Infants & du Comte de Ledesma. Il étoit donc important pour les rebelles de se rendre Maîtres de cette Place. Leur entreprise étoit

(*) Les Infants étoient Dom Alphonse frere du Roi & Dona Isabelle sa sœur.

fur le point de réussir, lorsqu'un Gentilhomme de leur parti vaincu par ses remords, alla tout découvrir au Roi. Henry fit mettre tout le monde sous les armes. Les Conjurés voyant qu'ils étoient découverts, s'assemblerent à Valladolid, & convinrent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux, que dans une rébellion ouverte.

Ils publierent un sanglant Manifeste, dans lequel ils accusoient le Roi d'avoir fait reconnoître pour légitime héritiere de l'Etat, une Princesse que l'infamie de sa naissance devoit éloigner du Trône pour jamais; d'avoir privé l'Infant Dom Alphonse d'une succession dont on ne pouvoit le frustrer sans violer les Loix divines & humaines; d'avoir conféré la plûpart des Charges du Royaume à des gens indignes de les posséder; d'entretenir une éternelle alliance avec les Maures, & de les attirer à sa Cour par des bienfaits. Les Conjurés ajoutoient que l'honneur ne leur permettoit pas d'obéir à un Roi qui abusoit ainsi de l'autorité souveraine. En conséquence, ils leverent des troupes, & firent proclamer Dom Alphonse Roi de Castille. Les habitans de Valladolid bien loin d'applaudir à cette proclamation, pri-

rent les armes, & obligerent les rebelles de se retirer à Burgos.

Henry assembla son Conseil pour délibérer sur les affaires présentes; on y conclut tout d'une voix qu'il falloit déclarer tous les Seigneurs criminels de lèze-Majesté & les poursuivre les armes à la main. L'Evêque de Calahorra, frere du favori, conseilla au Roi de prendre sur le champ tout ce qu'il avoit de gens de guerre prêts à combattre, & de marcher tout de suite à Burgos. « C'est le vrai moyen, disoit le Prélat, » de surprendre les rebelles, de dissiper » leurs cabales, & de les ramener à » l'obéissance. Dans les circonstances où » vous êtes, il convient de prendre un » parti prompt & vigoureux. » Le Roi écouta cet avis, & le trouva suspect. Il sçavoit que la faveur du Comte de Ledesma avoit occasionnée la Conjuration, & quoiqu'il aimât ce jeune Seigneur avec beaucoup de tendresse, il n'avoit pas envie de lui sacrifier sa Couronne. Henry répondit donc que l'expédient qu'on venoit de lui proposer, étoit sujet à de grands inconvéniens; que s'il manquoit à réussir, on exposoit le Royaume aux fureurs d'une guerre civile dont le succès étoit douteux;

qu'un Roi devoit tout tenter avant que de se résoudre à répandre le sang de ses peuples ; qu'au reste, s'il n'y avoit pas lieu de conclure quelque accommodement, il seroit toujours tems de prendre les armes. Un Roi qui montroit tant de tendresse pour ses Sujets, méritoit-il de les trouver rebelles ?

Le Prélat indigné de cette réponse, oublia une partie du respect qu'il devoit à son Souverain, « tant d'indulgence, » répliqua-t-il, marque moins de générosité que de foiblesse ; c'est quand on » est le maître de punir, qu'il faut montrer de la modération. Ne vous en » prenez qu'à vous-même, si vous devenez le plus malheureux Prince de » l'Europe. Henry ne releva point la hardiesse de cette réplique, & il entra en négociation avec les rebelles. Ceux-ci qui ne se voyoient pas encore en état de soutenir leur démarche, ne cherchoient qu'à amuser le Roi. Ils parlerent de lui avec plus de respect, & offrirent de rentrer dans le devoir s'il vouloit désavouer la Princesse des Asturies pour sa fille, ôter la grande Maîtrise de St. Jacques au Comte de Ledesma, accorder cette dignité à Dom Alphonse, & faire reconnoître l'In-

ſant pour héritier légitime du Royaume.

Henry ne voulut d'abord écouter aucune de ces propoſitions, cependant on ménagea une conférence, & on fit conſentir le Roi aux conditions ſuivantes. Qu'on n'attaqueroit plus la naiſſance de la Princeſſe Jeanne, qu'elle épouſeroit Dom Alphonſe qui ſeroit déclaré conjointement avec elle Prince des Aſturies, que le Roi mettroit l'Infant en liberté dans douze jours, & confieroit ſa perſonne aux Confédérés, qu'il ôteroit la grande Maîtriſe au Comte de Ledeſma, & que l'adminiſtration en ſeroit conférée à Dom Alphonſe, juſqu'à ce qu'il fût en âge de poſſéder cette dignité. A ces conditions les rebelles s'obligerent de poſer les armes & de ſe ſoumettre au Roi. On ſigna le Traité de part & d'autre, & on jura d'en obſerver religieuſement tous les articles.

Quand le Roi eut contracté ces engagemens, on lui fit ſentir combien ils lui étoient déſavantageux, & on l'exhorta à n'y avoir aucun égard, ſous prétexte qu'un Souverain ne pouvoit jamais être contraint de traiter avec des Sujets rebelles. Ce Prince fut inflexible.

& ferma la bouche à tous ses Conseillers, en disant que la parole des Rois étoit sacrée & inviolable, & qu'il ne vouloit point allumer le feu de la guerre civile dans le sein de ses Etats. « Eh » bien, lui dit la Reine, hâtez-vous » donc de céder la Couronne à votre » frere, en le confiant aux traîtres qui » ont eu l'insolence de le proclamer » Roi. » En effet, les Confédérés ne tarderent pas à violer leurs sermens. Dès qu'ils eurent l'Infant à leur pouvoir, ils travaillerent à le placer sur le Trône. Le peuple leur parut dans les dispositions les plus favorables pour un changement de regne. Après avoir pris leurs mesures, & s'être rendu Maîtres d'une grande (*) partie du Royaume, ils proclamerent l'Infant Roi de Castille sous le nom d'Alphonse XII.

Henry fut pénétré de la plus vive douleur en apprenant cette nouvelle. « Grand Dieu, s'écria-t-il, vous qui » êtes le protecteur des têtes couron- » nées, vengez-moi de mes perfides » Sujets, & réprimez leur insolente au-

(*) Les Conjurés s'emparerent de Tolede, de Seville, de Cordoue, de Valladolid, d'Avila, & de Burgos.

dace. Comme ce Prince ſe trouvoit alors ſans troupes, ſans argent, ſans amis, il ſe retira à Salamanque avec ſa femme & la jeune Princeſſe des Aſturies. Les Conjurés au lieu de le pourſuivre, lui donnerent le tems de lever des troupes, de ſorte qu'il ſe vit bientôt à la tête de cent mille hommes. Il eſt vrai que la plûpart de ces ſoldats étoient aſſez mal diſciplinés, & qu'il ne pouvoit s'en ſervir que pour quelques jours. Mais la ſupériorité du nombre le rendit ſi formidable aux rebelles, que ceux-ci réſolurent d'entrer encore une fois en négociation. Ils promirent d'obſerver (*) l'ancien Traité, & obtinrent la paix à ces conditions.

Les Conjurés n'eurent pas plutôt écarté la tempête qu'ils mépriſerent leurs engagemens. Une conduite ſi odieuſe ſouleva contre eux les habitans de Valladolid qui appellerent Henry & le reçurent avec toutes les marques de la plus vive joie. Pendant ce tems-là, Dom Alphonſe éprouvoit bien des déſagrémens de la part des rebelles. Un d'entre eux dit à ce jeune Prince, « nous avons

(*) Ils s'engagerent auſſi à faire quitter à Dom Alphonſe le nom de Roi dans ſix mois.

» facrifié nos biens & notre vie pour
» vous élever fur le Trône. Nous ne
» doutons pas que vous n'ayez affez de
» cœur pour vous y maintenir jufqu'à
» la mort ; au refte, s'il vous arrive de
» laiffer voir un indigne repentir, nous
» ne balancerons pas à vous préfenter
» une coupe remplie de poifon.

La guerre recommença dans tout le Royaume quoiqu'avec affez de lenteur. Le Roi qui aimoit le repos, écouta de nouvelles propofitions que lui fit faire le Marquis de Villena. Cet ambitieux Caftillan portoit fes vûes jufqu'au Trône, & n'y pouvant monter lui-même, (*) il voulut du moins y placer fon frere Dom Pedro Giron Grand-Maître de Calatravra. Ce dernier étoit un homme de cinquante ans, plein de mérite, & dont le crédit n'avoit point de bornes. Villena propofa à Henry de faire quitter à Dom Alphonfe le nom de Roi, & de rétablir la tranquillité dans le Royaume à ces trois conditions. 1°. Qu'on obferveroit l'ancien Traité. 2°.

(*) Le Marquis de Villena étoit marié ; or ce n'étoit qu'en époufant l'Infante Ifabelle qu'on pouvoit efpérer de parvenir à la Couronne.

Qu'on

Qu'on banniroit de la Cour le Duc d'Alburquerque & l'Evêque de Calahorra son frere. 3°. Qu'on accorderoit en mariage Dom Isabelle au Grand-Maître de Calatravra.

Le Roi eut encore la bonté ou plutôt la foiblesse d'accepter ces propositions. On fit un nouveau Traité qu'on signa de part & d'autre. Henry parla à l'Infante pour la résoudre au mariage qu'on venoit d'arrêter. Cette Princesse qui ne croyoit pas au-dessus d'elle les plus grands Rois de l'Europe, ne voulut point consentir à une alliance si indigne; cependant pour ne pas déplaire au Roi dont les malheurs avoient aigri le caractère, elle ne lui découvrit pas ses véritables sentimens. Mais l'Infante jura à Dona Beatrix de Bobadille, l'une de ses Dames d'honneur, qu'elle se tueroit plutôt que d'épouser le Grand-Maître. La confidente ne put desaprouver une pareille résolution, & promit même à sa Maîtresse de lui fournir les moyens d'exécuter son projet; Dona Beatrix conjura en même-tems la Princesse de ne prendre un parti si violent qu'à la derniere extrêmité, l'assurant que le soir des nôces, lorsqu'on auroit

conduit les époux dans leur chambre; elle s'armeroit d'un poignard, & perceroit le cœur du Grand-Maître. Cette scène tragique n'eut pas lieu, car celui qu'on vouloit faire périr par le fer, fut emporté en peu de jours par une fiévre maligne. On soupçonna les Conjurés d'être les auteurs d'une mort si prompte, parce que plusieurs d'entre eux ne vouloient point d'accommodement avec la Cour, & étoient fort éloignés de sacrifier leurs intérêts à l'ambition du Marquis de Villena. Celui-ci n'ayant plus de raison pour ménager le Roi, se jetta encore dans le parti des révoltés, & la guerre civile recommença avec plus de fureur que jamais. Les rebelles étoient maîtres des plus fortes Places du Royaume, & Dom Alphonse voyoit tous les jours augmenter le nombre de ses partisans. Le Prince qui n'étoit pour lors âgé que de quinze ans, s'atiroit l'admiration de tout le monde. Il s'occuppoit à étudier les Loix & les Coutumes du Royaume, les droits & les privileges du peuple. Il assistoit réguliérement au Conseil, entroit dans le détail des affaires, prenoit connoissance de tout, laissoit voir une équité & un

bon sens qu'on admireroit dans les personnes les plus avancées en âge, & soutenoit la grandeur de son rang avec une Majesté qui lui attiroit la vénération & le respect de tous ses Sujets; c'étoit dommage qu'il ne dût qu'à la rébellion un Trône dont il étoit digne par ses vertus.

Henry qui ne vouloit pas abandonner la Couronne à son rival, faisoit tous ses efforts pour la conserver. Il assembla ses troupes, & donna ordre à Dom Jean de Velasco, Connétable de Castille, de livrer bataille aux rebelles. Le Général conjura le Roi de ne point exposer sa personne; Henry eut égard à cette priere, & se retira dans une ville prochaine. Les armées se rencontrerent auprès d'Olinedo, & l'on combattit de part & d'autre avec cette fureur qui caractérise les guerres civiles. Dom Alphonse monté sur un superbe cheval, couroit de rang en rang, animoit ses soldats, leur inspiroit sa valeur, & s'exposoit aux plus grands dangers. La bataille fut longue & sanglante, mais confuse & tumultueuse. Les troupes de Henry étoient supérieures par le nombre, & celles d'Alphonse par le courage. La lassitude & la nuit terminerent le com-

bat dont chacun s'attribua l'avantage. Les deux Princes firent faire des feux de joye dans toutes les Villes de leur Domination.

Il paroissoit néanmoins que le parti du Roi s'affoiblissoit de jour en jour. Dom Alphonse se rendit maître de Segovie où la Reine & l'Infante se trouvoient actuellement. La premiere n'eut que le tems de se sauver en désordre au Château. Dona Isabelle ne chercha point à s'enfuir; au contraire, elle se hâta d'aller embrasser son frere, & de le reconnoître pour Roi. Les Conjurés furent très-contens d'avoir cette Princesse au milieu d'eux. Henry à la tête d'un détachement, vint retirer son épouse du lieu où elle s'étoit enfermée, & il chargea l'Archevêque de Seville de la conduire à un autre (*) Château, & de l'y garder avec un forte garnison.

Le Prélat accepta cette commission avec plaisir. Il mena avec lui Dom Pedro de Fonseca son neveu qui étoit un des plus aimables Cavaliers de toute l'Espagne. La figure de ce jeune Seigneur ne tarda pas à faire une vive impression sur le cœur de la Reine. Fon-

(*) Le Château d'Alarcon.

ſeca de ſon côté ne put voir avec indifférence la plus belle Princeſſe qu'il y eut alors dans l'Europe. En ſuppoſant, comme on le prétendoit toujours, que Henry étoit incapable de s'acquitter des fonctions d'époux, & qu'il avoit lui-même forcé ſa femme à violer la foi conjugale; il n'eſt pas étonnant que la Reine qui ſe voyoit alors réduite à mener une vie ſolitaire dans un triſte Château, ait écouté favorablement les ſoupirs d'un Amant jeune & bien fait, & qu'elle ſe ſoit dédommagée par les plaiſirs de l'amour des diſgraces qu'elle eſſuyoit du côté de l'ambition. Dom Pedro trouva donc le ſecret de lui plaire, & elle en eut un fils qui fut nommé Dom Ferdinand. On prit tellement ſoin de cacher cette aventure que perſonne n'en eut connoiſſance. Un pareil événement forme un furieux préjugé contre la naiſſance de la jeune Princeſſe des Aſturies.

Tandis que la Reine paſſoit ſon tems d'une maniere fort agréable dans le Château d'Alarcon, le Roi continuoit la guerre & travailloit à dompter ſes ſujets rebelles. Il eut le plaiſir de voir la ville de Tolede ſe ſoulever en ſa faveur, & ſe ranger ſous ſon obéiſſance. Dom

Alphonse ayant appris cette nouvelle, marche à la tête de son armée pour faire le siége d'une Place si importante. Il arriva au bourg de Cardegnosa le premier de Juillet 1468, où il se trouva tellement indisposé qu'il ne put pas aller plus loin. Il régnoit alors une espéce de contagion dont on prétend qu'il fut frappé. Son mal augmenta considérablement, & il mourut après cinq jours de maladie. Ce Prince n'étoit âgé que de seize ans: il mériteroit les plus grands éloges, s'il n'eût pas été rebelle.

La mort d'Alphonse eut des suites avantageuses pour le Roi. Plusieurs villes abandonnerent le parti des Conjurés. Ceux-ci ne perdirent cependant pas courage, & ne trouvant de sûreté que dans la continuation de leur révolte, ils résolurent de proclamer Reine de Castille l'Infante Dona Isabelle. Elle étoit pour lors dans la dix-huitiéme année de son âge. Beauté, esprit, sagesse, gravité, goût pour les sciences, amour de la gloire, telles étoient les grandes qualités qu'on admiroit dans cette Princesse. L'Archevêque de Tolede fut chargé d'aller lui offrir la Couronne, & il le fit en des termes très-obligeans. L'Infante commença par témoigner sa

reconnoissance au Prélat, ensuite elle lui représenta que Dom Henry étoit son légitime Souverain, que les Sujets n'avoient pas le droit de déposer leurs Rois, & qu'on auroit jamais à lui reprocher d'être monté sur le Trône par desmoyens injustes. Elle ajouta cependant que si les Seigneurs Confédérés vouloient suivre ses conseils, & continuer à lui donner des marques de leur affection, ils rentreroient dans le devoir, & se contenteroient d'engager le Roi à la reconnoître pour Princesse des Asturies, & pour héritiere du Trône de Castille. « Ce n'est point, disoit-elle, » l'ambition qui m'engage à solliciter » cette faveur, ce n'est que pour ré» pondre aux vœux de tous les Castil» lans, & pour empêcher que la Cou» ronne ne tombe en des mains étran» geres.

L'Archevêque porta cette réponse aux Confédérés, & leur inspira tant d'admiration, qu'ils éleverent jusqu'au ciel le mérite & la vertu de l'Infante. Ils envoyerent des Députés à Henry, & promirent à ce Prince de se soumettre, s'il vouloit reconnoître Dona Isabelle pour Princesse des Asturies. Le Roi tint conseil à Madrid sur ces pro-

positions, & jamais matiere plus importante & plus délicate toute ensemble, n'avoit été agitée. Il s'agissoit d'un côté de rendre le calme & la tranquillité à tout le Royaume qui depuis six ans étoit en proye aux fureurs d'une guerre civile; d'une autre part, il falloit desheriter une Princesse innocente, la couvrir pour jamais d'un opprobre éternel, & faire rejaillir cette infamie sur la Reine & sur le Roi lui-même. Tous les peuples panchoient cependant vers ce dernier parti. Le Roi résista long-tems & soutint avec fermeté que Dona Jeanne étoit sa fille. Un Seigneur (*) de la Cour osa dire que tout le monde étoit prévenu de l'opinion contraire. Il remontra ensuite au Roi que les Confédérés étoient Maîtres de la plus grande partie du Royaume, & que si on rejettoit la démarche qu'ils venoient de faire, Sa Majesté devoit s'attendre à voir bientôt un autre Roi sur le Trône. Henry vaincu par ces raisons, & emporté par l'amour du repos qui le domina pendant toute sa vie, souscrivit en soupirant à l'exhérédation de sa fille. On fit

(*) Dom André de Cabrera Majordome du Roi.

un nouveau Traité par lequel le Roi accordoit aux Conjurés une amnistie générale. Il s'obligeoit à faire reconnoître sa sœur Isabelle pour Princesse des Asturies, & pour légitime héritiere de l'Etat ; mais il fut décidé que cette Princesse ne pourroit se marier sans le consentement du Roi. Celui-ci s'engageoit à renvoyer (*) sa femme & sa fille en Portugal, & à faire casser son mariage. Il conféra en même-tems la Grande-Maîtrise de St. Jacques à Dom Jean Pacheco, Marquis de Villena, qui avoit été le principal auteur de tous les troubles, & qui força son Maître à lui accorder une des plus grandes dignités du Royaume.

La Reine protesta contre tout ce qui s'étoit fait à son préjudice ; & comme elle ne se croyoit pas en sûreté dans le Château d'Alarcon, elle résolut d'en sortir, & y réussit avec le secours de Louis de Mendoza. Ce jeune Seigneur la conduisit à Guadalajura, où elle eut le plaisir de se voir avec sa fille. Un grand nombre de Seigneurs Castillans sensibles au sort de ces deux Princesses,

(*) La Reine ne devoit plus porter que le titre d'Infante de Portugal.

se déclarerent en leur faveur, & leur parti devint assez considérable pour faire craindre aux Confédérés une nouvelle guerre civile.

Le Roi ne goûtoit point tranquillement les douceurs de la paix; il se souvenoit à quel prix il l'avoit acheté, & se reprochoit sans cesse d'avoir manqué aux devoirs de mari & de pere. Ce Prince qui aimoit tendrement son épouse & sa fille, songeoit à les rétablir dans leurs droits sans exposer l'Etat à une révolution. Tandis qu'il étoit occupé de ce projet, il apprit que Dona Isabelle venoit d'épouser Dom Ferdinand, fils de Jean II. Roi d'Arragon. Ce mariage portoit un coup mortel au parti de la Princesse Jeanne. Ferdinand devoit hériter des Couronnes d'Arragon, de Valence, de Mayorque, de Sardaigne, de Sicile, & de la Principauté de Catalogne. On regardoit Isabelle comme l'héritiere présomptive des couronnes de Castille, de Leon, de Galice, de Tolede, de Murcie & d'Andalousie. L'union de ces deux Puissances, devoit composer cette vaste Monarchie, qu'on a appellé depuis, le Royaume d'Espagne.

Henry sentit toutes les conséquences

d'un pareil mariage. Le parti des rebelles étoit déformais affuré de toutes les forces de l'Arragon, & le Monarque Caftillan craignoit de n'être plus Roi qu'autant qu'il plairoit aux nouveaux époux. Il fe plaignoit amérement de fa fœur qui venoit de violer un des articles (*) du dernier Traité, & il déclara que la Princeffe Jeanne étant véritablement fa fille, il n'y avoit point d'autre héritiere des Couronnes de Caftilles & de Leon.

Le Roi (**) & la Reine de Sicile, s'étoient bien attendus que Henry ne verroient leur union qu'avec un extrême déplaifir. Ils ne s'en inquiéterent pas beaucoup, ils fe mirent cependant en état de défenfe en cas qu'on vînt les attaquer. Pendant ce tems-là Henry faifoit fes préparatifs, mais fon indolence naturelle, & la crainte de répandre le fang de fes Sujets, l'empêcherent de fuivre les premiers tranfports de fon reffentiment. D'ailleurs, de nouveaux

---

(*) Selon un des articles du dernier Traité, il étoit défendu à Dona Ifabelle de fe marier fans le confentement du Roi fon frere.

(**) Lorfque Dom Ferdinand fe maria, fon pere lui fit prendre le titre de Roi de Sicile.

chagrins vinrent l'accabler. Il apprit enfin que son épouse le deshonoroit, & qu'elle avoit eu deux enfans de Dom Pedro de Fonseca. Cette nouvelle le mit d'abord en fureur, & il résolut d'immoler à sa vengeance le sujet audacieux qui lui avoit fait le plus sensible des outrages. La Reine pâlit d'effroi en apprenant le danger où étoit Dom Pedro. Cette Princesse, pour sauver la vie de son Amant, fit une démarche dont l'histoire fournit peu d'exemples. Elle alla trouver le Roi, se jetta à ses pieds, les arrosa long-tems de ses larmes, & demanda enfin la grace du coupable. Henry aimoit son épouse, toute indigne qu'elle étoit de sa tendresse. Il se laissa fléchir, & Fonseca en fut quitte pour s'éloigner de la Cour. Je ne sçais ce qu'on doit admirer le plus, ou l'impudence de la Reine, ou la complaisance du Roi.

Henry se reconcilia avec le Roi & la Reine de Sicile, il se contenta d'approuver leur mariage sans rien changer aux arrangemens qu'il avoit pris pour la succession au Trône de Castille. Isabelle & Ferdinand son époux vinrent à Segovie, où ils furent parfaitement bien reçus. Dom André de Cabrera ob-

tint la permission de donner à manger aux deux Rois. Henry se trouva mal en sortant de table. Il vômit, sentit un grand feu dans tout le corps, & fut attaqué d'un flux de sang qui lui fit perdre toutes ses forces. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné. Isabelle voyant le Roi son frere sur le point de mourir, le supplia de révoquer la derniere disposition qu'il avoit faite en faveur de la Princesse Jeanne. La Reine de Sicile fit joindre à ses sollicitations celles des plus grands Seigneurs du Royaume. Henry tint toujours ferme, & refusa de deshériter sa fille unique.

La Princesse des Asturies qu'on cherchoit à exclure de la Couronne, entroit pour lors dans la quatorziéme année de son âge. Rien n'égaloit sa beauté, si ce n'étoit la grandeur d'ame qu'elle faisoit paroître en toutes occasions. Elle possédoit tous les agrémens de son sexe sans en avoir les défauts. Les charmes de sa conversation lui gagnoient tous les cœurs, & ses plus mortels ennemis, en lui disputant sa naissance, convenoient qu'elle étoit digne du rang dont on vouloit la priver. Comme cette Princesse avoit beaucoup d'esprit, elle ne sentoit que plus vivement le malheu

de sa situation. Elevée en fille de Roi; & reconnue deux fois pour l'héritire de l'Etat, elle sçavoit que la plûpart des Castillans lui disputoient l'honneur d'être issue du sang de leurs Souverains. Cette idée étoit accablante pour une Princesse que l'élévation de ses sentimens assuroit de la Noblesse de son origine. Comme le Roi s'affoiblissoit de jour en jour, & que les peuples se voyoient à la veille d'essuyer une furieuse guerre civile, on fit encore des tentatives pour engager Henry à se déclarer contre la jeune Princesse. Quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, vinrent trouver le Roi, & lui dirent que les momens étoient précieux, & qu'il devoit songer au bien & au repos de l'Etat; que selon la plus commune opinion, la Princesse Jeanne n'étoit pas sa fille, qu'ainsi il termineroit tous les différends, & rendroit la paix à l'Espagne, s'il lui plaisoit d'instituer la Reine de Sicile pour son héritiere. Henry répondit en peu de mots, que les Loix avoient pourvû à la sûreté du Royaume, & que la Princesse des Asturies devoit lui succéder. Comme il sentoit que sa fin étoit proche, il fit un testament par lequel il déclara que Dona Jeanne étoit sa fille uni-

que, & par conſéquent ſon héritiere. Quelques jours après il mourut ſans avoir rien changé aux articles du Teſtament.

Après la mort de Henry, quelques Seigneurs ſe rendirent à Eſcalone, où étoit pour lors la Princeſſe Jeanne avec la Reine ſa mere. Ils allerent tous ſaluer leur nouvelle Souveraine qui fut proclamée le même jour Reine de Caſtille & de Leon. Pluſieurs Villes du Royaume ſe déclarerent en ſa faveur. Pendant ce tems-là, les partiſans d'Iſabelle lui juroient une éternelle obéiſſance auſſi-bien qu'à Don Ferdinand ſon époux. On fut extrêmement ſurpris de voir dans le parti du Roi & de la Reine de Sicile, Dom Bertrand de la Cueva Duc d'Albuquerque, qui paſſoit pour être le pere de la Princeſſe Jeanne. Il y a beaucoup d'apparence que ce Seigneur qui avoit beaucoup d'ambition, prévoyoit que ſa fille prétendue ou véritable, étoit intéreſſée par ſa propre gloire à ne pas l'élever, & peut-être même à le perdre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Duc d'Albuquerque agiſſoit en cette occaſion contre les ſentimens de la nature ou violoit les loix de l'équité.

Le parti d'Iſabelle étoit ſans com-

paraison le plus fort. Cette Princesse tâcha de gagner le Marquis (*) de Villena qui avoit embrassé les intérêts de sa rivale, & qui paroissoit disposé à reconnoître pour sa Souveraine celle qui lui feroit les plus grands avantages. Villena offrit de changer de parti, si on vouloit lui donner la Grande-Maîtrise de St. Jacques. Le Roi & la Reine de Sicile accepterent la proposition, mais ils vouloient qu'on leur livrât auparavant la Princesse Jeanne, le Marquis n'y voulut pas consentir, & la négociation fut rompue.

La guerre commença de part & d'autre avec assez de vigueur. Villena qui voyoit que Ferdinand & Isabelle avoient à leur disposition presque toutes les forces de la Monarchie, & qu'ils étoient encore soutenus par le Roi d'Arragon, sentit bien qu'il ne pouvoit pas se soutenir contre un parti si puissant. Il s'adressa donc au Roi de Portugal, Dom Alphose V. & lui offrit (**) en

(*) Il étoit fils de ce Marquis de Villena que le Roi Henry avoit fait Grand-Maitre de l'Ordre de St. Jacques. Le pere de ce jeune Marquis étoit mort dans le tems dont nous parlons.

(**) La Princesse Jeanne fut d'abord pro-

mariage la Princeſſe Jeanne avec les couronnes de Caſtille & de Leon pour ſa dot. Le Monarque Portugais accepta ces offres avec plaiſir, & promit d'appuyer par ſes armes les droits de la jeune Reine. Comme celle-ci étoit ſa niece, il fit demander au Pape les diſpenſes néceſſaires pour l'épouſer.

Une ſi puiſſante protection affermit un peu les Seigneurs qui s'étoient déclarés pour la Princeſſe Jeanne. Le Roi de Portugal envoya déclarer la guerre à Ferdinand & à Iſabelle ; il leva enſuite une puiſſante armée pour conquérir le Royaume d'une Princeſſe qui alloit devenir ſon épouſe. Villena conduiſit la jeune Reine à Plaiſance, où Dom Alphonſe ſe rendit avec une armée de cinq mille chevaux & de quinze mille hommes d'Infanterie. Il prit dès-lors le titre de Roi de Caſtille & de Leon, & ſe mit en poſſeſſion de quelques Places (*) que le Marquis de Villena lui remit entre les mains. La jeune Reine fit ſon entrée avec lui dans Toro,

miſe en mariage au Duc de Guyenne, frere de Louis XI. Roi de France, enſuite à l'Infant d'Arragon, & après cela au Roi de Portugal.

(*) Les Places de Toro & de Zamora.

revêtue de tous les ornemens de la dignité Royale.

Les affaires de la Princesse Jeanne sembloient prendre un tour heureux. Dom Ferdinand ne s'endormoit pas en de pareilles circonstances. Il rassembla toutes ses forces, & se trouva à la tête de quarante mille hommes. Il crut finir la guerre tout d'un coup en allant assiéger Toro où étoient Dona Jeanne & Dom Alphonse. Il se trompa dans sa conjecture. La Place ne manquoit d'aucune sorte de munitions, & elle étoit défendue par la plus grande partie des troupes Portugaises. Les Assiégés firent de fréquentes & vigoureuses sorties sur les Castillans, & les obligerent de renoncer à leur entreprise. Le Roi de Portugal se mit en campagne à son tour, défit un grand parti des ennemis, & se rendit maître de Pegnafiel.

Le Pape Pie II. qui étoit dans les intérêts de Ferdinand & d'Isabelle, refusoit à Dom Alphonse la dispense qu'il demandoit pour épouser la Princesse Jeanne. La proximité qui se trouve entre oncle & niece servoit de prétexte aux refus du Pontife Romain, quoique rien ne fût plus commun que de pareilles alliances. On ne sçait si ces difficultés rebuterent

un peu le Prince Portugais ; il eſt toujours certain qu'il commença d'entendre à quelque négociation. Il offroit de renoncer à toutes ſes prétentions, pourvû qu'on lui cédât la Galice, Toro & Zamora. Iſabelle rejetta cette propoſition avec fierté ; & dit qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir conſenti au démembrement d'une ſeule Ville de la Monarchie, & qu'elle eſpéroit laiſſer la Caſtille à ſes enfans tels que les Rois ſes Prédéceſſeurs en avoient joui ; elle offrit ſeulement de payer au Roi de Portugal, une ſomme d'argent qui ſeroit réglée par des Arbitres.

La négociation où Dom Alphonſe venoit d'entrer, fut regardée par ſes partiſans même comme un ſigne de foibleſſe qui lui fit perdre leur confiance. Il ſentit bien-tôt les effets d'une pareille démarche. Pluſieurs villes d'Eſpagne ouvrirent leurs portes à Ferdinand & à Iſabelle. Le Roi de Portugal réſolut d'en venir à une bataille pour arrêter les progrès de ſes ennemis. Les deux armées ſe trouverent en préſence, & on ne tarda pas à en venir aux mains. Le combat fut long & ſanglant ; & quoique les Caſtillans euſſent l'avantage du nombre, la victoire pancha pluſieurs

fois du côté des Portugais. Il y eut bien du ſang répandu. La fortune de Ferdinand l'emporta. Les troupes Portugaiſes furent enfoncées, & il s'en fit dans la déroute un maſſacre effroyable. Alphonſe ſe ſauva en Portugal & emmena la Princeſſe Jeanne qui ſupportoit ſes malheurs avec beaucoup de courage.

Madrid & toutes les Places qui étoient un peu avant dans le Royaume, ſe rangerent ſous l'obéiſſance du Vainqueur ; de ſorte que le Roi de Portugal fut contraint de ſe prêter à un accommodement par lequel le Roi & la Reine de Sicile demeuroient en poſſeſſion du Royaume de Caſtille. On convint auſſi que la Princeſſe Jeanne épouſeroit Dom Jean, fils unique de Ferdinand & d'Iſabelle, lorſque le jeune Prince ſeroit en âge (*) de ſe marier. Il fut auſſi décidé que ſi la Princeſſe Jeanne ne vouloit pas conſentir à cet arrangement, elle ſeroit obligée de ſe faire Religieuſe. La Paix fut enſuite ſolemnellement jurée pour cent un an, & ces deux nations attacherent leurs regards ſur la fille de Henry IV. pour

(*) Ce Prince n'avoit pour lors qu'un an.

voir le parti qu'elle prendroit. Cette Princesse qui avoit été tant de fois le jouet de la fortune, ne voulut pas s'exposer à de nouveaux malheurs. Elle déclara donc qu'elle renonçoit à l'espérance de monter un jour sur le Trône, & qu'elle étoit enfin déterminée à passer sa vie au fond d'un Monastere. Cette résolution parut bien surprenante de la part d'une Princesse que son rang, sa jeunesse & sa beauté rendoient propres à jouer un rôle brillant sur le Theatre du monde.

Le jour fixé pour ce généreux sacrifice, étant arrivé, la Princesse parut dans l'Eglise de Ste. Claire (*) de Coimbre, revêtue des ornemens Royaux, dont elle alloit se dépouiller pour toujours. Ce spectacle attendrit tous les spectateurs. On ne pouvoit songer, sans répandre des larmes, que tant d'attraits alloient être ensevelis dans la solitude. La Princesse étoit la seule qui montroit de la fermeté dans cette occasion. Elle commença par ôter la couronne de dessus sa tête & la posa au pied d'un crucifix. Après qu'elle eut quitté le reste de sa parure, elle prit un

(*) En Portugal.

habillement de Religieuſe, prononça ſes vœux avec les formalités ordinaires, & changea ſon nom de Reine en celui de Sœur Jeanne. On ne peut aſſez exprimer quelle fut la douleur du Roi Dom Alphonſe, quand il ſe vit privé pour toujours d'une perſonne qui lui étoit extrêmement chere. Ce Prince réſolut auſſi d'abandonner le Trône, & de s'enfermer dans une ſolitude. La mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Dom Ferdinand & Dona Iſabelle délivrés d'une concurrente formidable, ne ſongerent plus qu'à rendre leur regne floriſſant. Ils porterent la ſplendeur de la Monarchie Eſpagnole bien plus loin qu'aucun de leurs prédéceſſeurs; ils réunirent ſous leur domination les Royaumes de Caſtille, de Leon, de Tolede, de Murcie, de Seville, de Galice, d'Andalouſie, d'Arragon, de Valence, de Mayorque, de Sicile & la Principauté de Catalogne. Ils acheverent de chaſſer les Maures d'Eſpagne par la conquête du Royaume de Grenade, & ils s'emparerent du Royaume de Naples ſur le Roi Dom Fabrique & ſur les François. Enfin ils enleverent la Navarre à Dom Jean d'Albret, & mirent le comble à leur gloire, par la découverte qui

ſe fit ſous leur regne des Indes Occidentales. Les malheurs mêmes de leur Maiſon contribuerent à l'aggrandiſſement de la Monarchie Eſpagnole.

Dom Jean Prince des Aſturies, fils unique de Ferdinand & d'Iſabelle, mourut à Salamanque à l'âge de vingt ans, & ſa veuve Marguerite d'Autriche accoucha d'une fille qui mourut avant que de naître. Dona Iſabelle fille aînée de leurs Majeſtés Catholiques, épouſa Dom Manuel I. Roi de Portugal, & mourut en couche après avoir donné le jour à un Prince qui fut appellé Dom Michel. Celui-ci, qui ſelon les loix fondamentales de l'Etat, devoit réunir en ſa perſonne toutes les couronnes d'Eſpagne, ne ſurvêcut que de deux ans à ſa mere. De ſorte que le Ciel qui ſembloit s'intéreſſer pour la gloire & l'accroiſſement de la Maiſon d'Autriche, prit ſoin de conduire ſur le Trône d'Eſpagne l'Archiduc Philippe, Prince des Pays-bas, qui avoit épouſé l'Infante Dona Jeanne, derniere fille des Rois Catholiques; l'Archiduc étant à la veille de ſe voir Maître d'un vaſte Empire, par la mort de tous les Princes qui devoient le précéder, ſe rendit en Eſpagne avec ſon épouſe pour y recevoir le

ferment de la Nobleffe, du Clergé & du peuple. Après cette cérémonie, il retourna en Flandres où il apprit bien-tôt la mort de la Reine Ifabelle fa bellemere. Il partit fur le champ pour aller prendre poffeffion de la couronne de Caftiile. Dom Ferdinand voulut la lui difputer, mais il fe vit Contraint d'abandonner fes prétentions à fon gendre, & de fe contenter du Royaume d'Arragon. Philippe ne jouit pas long-tems du plaifir de régner. Il fut empoifonné à Burgos dans un feftin que lui donna Dom Jean Manuel fon favori. Jeanne époufe du Prince qui venoit de mourir. étoit incapable de régir fes vaftes Etats, Cette jeune Reine avoit de fréquens accès de folie, de forte qu'on fut obligé de lui donner une efpece de curateur. On choifit Dom Ferdinand fon pere, à qui on confia le Gouvernement jufqu'à ce que fon petit-fils fût en état de régner. Le jeune Prince qui devoit bientôt monter fur le Trône de Caftille, étoit le fameux Charles-Quint qui joua un fi grand rôle dans l'Europe. Il réunit fur fa tête toutes les Couronnes qui forment à préfent la Monarchie Efpagnole. Il fut auffi élû Empereur d'Allemagne, de forte qu'il devint le plus puiffant

Prince

Prince de toute l'Europe. Quelques années avant que de mourir, il abdiqua la puiſſance ſouveraine; il laiſſa l'Empire à Ferdinand ſon frere, & l'Eſpagne à ſon fils Philippe. La poſtérité de celui-ci fut éteinte à la mort de Charles II. qui nomma pour ſon ſucceſſeur (*) un Prince de l'auguſte Maiſon de Bourbon. L'autre branche de la Maiſon d'Autriche qui a occupé long-tems le Trône Impérial, ne ſubſiſte plus auſſi. Il ne reſte de cette illuſtre Maiſon que Marie-Thereſe d'Autriche, Reine de Boheme & de Hongrie, & femme de François de Lorraine, qui eſt actuellement Empereur d'Allemagne.

(*) Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Roi de France, & qui a régné ſous le nom de Philippe V.



CONJURATION DE PORTUGAL.

LEs Efpagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, & ce Royaume commençoit à être regardé comme une Province d'Efpagne. Le Comte, Duc d'Olivarès, premier Miniftre à la Cour de Madrid, croyant qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes, s'appliqua à mettre les Portugais hors d'état de fe foulever contre la Domination Efpagnole. Il laiffoit les Grands fans emploi, tenoit la Nobleffe éloignée des affaires, & accabloit le refte de la nation par des impôts exceffifs. Lorfqu'il vouloit avoir de l'argent, il ne daignoit pas même employer ces fpécieux prétextes dont les Souverains fçavent fi bien fe fervir pour ruiner le peuple. Cette barbare politique ne réuffit pas au Comte d'Olivarès. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, & ne pouvant efpérer de fin ni d'adouciffement à leurs miferes que dans le changement de l'Etat, fongerent à fecouer

un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus insupportable.

Marguerite de Savoye, Duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal en qualité de Vice-Reine; mais son pouvoir n'égaloit pas le titre éclatant dont elle étoit revêtue. Toute l'autorité se trouvoit entre les mains de Miguel Vasconcellos, qui faisoit la fonction de Secretaire d'Etat auprès de la Vice-Reine. Cet odieux Ministre étoit Portugais, & traitoit ses compatriotes avec autant de dureté que s'il eût été Espagnol. Personne ne possédoit mieux que lui le funeste talent d'enrichir son Maître aux dépens des peuples, & de faire naître des haines & des inimitiés, entre ceux qu'il étoit intéressé à désunir; ce fut par de si détestables qualités qu'il se rendit agréable au Duc d'Olivarès. Celui-ci se préposoit entiérement sur Vasconcellos, du soin de tirer tout l'argent du Portugal. Il n'y avoit dans tout ce Royaume que le Duc de Bragance, qui pût donner de sérieuses inquiétudes aux Espagnols. La Couronne appartenoit à ce Prince par le droit de la naissance. Il étoit d'une humeur douce & agréable, d'un naturel tranquille & modéré, d'un esprit plus droit que vif, allant toujours

dans les affaires au point principal, pénétrant aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais n'aimant pas l'application. Ambitieux sans cependant être prêt à tout hazarder pour changer la situation de sa fortune. Sensible aux injustices de ses ennemis, mais incapable de se donner beaucoup de peine pour en tirer vengeance. Il ne paroît pas d'abord qu'un homme de ce caractère fût bien propre à jouer le premier rôle parmi des Conspirateurs.

Les qualités du Duc de Bragance étoient proportionnées aux conjonctures présentes. Il falloit que ce Prince, pour être moins suspect aux Espagnols, ne se mêlât d'aucune affaire, & qu'il ne fût & ne parût occupé que de divertissemens & de plaisirs. Il s'acquittoit parfaitement bien d'un personnage qui étoit si conforme à ses inclinations. Si le Duc de Bragance eût eu ces talens supérieurs, qui sont presque toujours nécessaires quand on veut former de grands projets, il ne seroit jamais parvenu à monter sur le Trône. Ses qualités n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire Roi, mais elles étoient assez solides pour donner

aux Portugais l'ſpérance d'un Gouvernement doux, ſage & plein de modération.

Quoique ce Prince ſe comportât avec beaucoup de ſageſſe, en ne ſuivant même que ſon penchant naturel, il ſurvint une affaire qui le rendit enfin ſuſpect à la Cour de Madrid. Le peuple d'Evora réduit au déſeſpoir par quelques nouvelles impoſitions, s'étoit ſoulevé contre ſes oppreſſeurs, & dans la chaleur de la révolte, il échappa aux plus échauffés des plaintes contre la tyrannie des Eſpagnols, & des vœux publics pour la Maiſon de Bragance. Cet événement auquel le Duc n'avoit aucune part, détermina le Conſeil d'Eſpagne à s'aſſurer de ce Prince ou du moins à l'éloigner de Portugal. On ſe ſervit de différens moyens pour l'attirer à la Cour; & comme il étoit dangereux d'employer contre lui la force ouverte, à cauſe de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eu pour la Maiſon de Bragance, le premier Miniſtre réſolut de l'éblouir à force de careſſes, & par tous les dehors d'une amitié ſincère.

Le Duc ne donna point dans le piége, & ſe tint ſur ſes gardes plus que jamais.

Olivarès pour le mieux tromper, lui écrivit en des termes pleins de la confiance la plus intime, & lui manda que Sa Majesté Catholique souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les Places & les Ports du Portugal. On lui envoya en même-tems une Ordonnance de quarante mille Ducats pour lever des troupes, s'il en étoit besoin, & pour faire le voyage de Madrid. Cependant les Gouverneurs des Citadelles avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne, & de le conduire promptement en Espagne.

Ce Prince se servit du pouvoir que lui donnoit sa nouvelle Charge, pour placer ses amis dans les emplois & dans les postes où ils pouvoient un jour lui être plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire des créatures, & lorsqu'il visita les Places, il se fit si bien accompagner, que les Gouverneurs Espagnols ne purent exécuter les ordres qu'ils avoient reçus de la Cour. Les artifices qu'on employa pour le perdre, contribuerent à son élévation. Il commença à envisager le Trône de plus près, & il ne lui parut pas impossible d'y monter. A la faveur de son nouvel emploi, il parcouroit librement tout le Portugal avec un équipage magnifique

qui attiroit sur lui les yeux de tous les peuples. Il réprimoit l'insolence du soldat, combloit les Officiers de louanges, écoutoit le peuple avec bonté, recevoit la Noblesse avec des distinctions obligeantes, & dans tous les lieux de son passage, annonçoit sa présence par des bienfaits.

Les Partisans du Duc de Bragance n'oublioient rien de leur côté pour établir sa réputation. Mais Pinto Ribeiro, Intendant de la Maison de ce Prince, montroit plus de zèle que tous les autres Portugais. C'étoit un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, & qui avoit une passion violente pour l'élévation de son Maître. Le Duc lui avoit avoué plusieurs fois qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le placer sur le Trône, mais qu'il ne vouloit pas tenter cette entreprise comme un simple avanturier qui n'auroit rien à perdre. Il consentoit seulement que son Domestique travaillât à ménager les esprits, & à préparer sourdement les voyes qui pourroient occasionner une heureuse révolution.

Pinto se conforma aux intentions du Prince, & après s'être assuré de plusieurs Portugais en particulier, il assem-

bla enfin un grand nombre de Seigneurs, à la tête desquels se trouvoit l'Archevêque de Lisbonne. D'Acugna, c'est ainsi que s'appelloit le Prélat, étoit d'une des meilleures Maisons du Royaume, sçavant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient Norognia Archevêque de Brague, créature de la Vice-Reine, & partisan zélé de la Domination Espagnole.

Parmi les Seigneurs Portugais qui conspirerent en faveur du Duc de Bragance, Dom Miguel d'Almeida se fit principalement distinguer. C'étoit un vénérable vieillard qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite. Il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune. Il étoit indigné de voir son pays presque réduit en servitude par des usurpateurs. Ce généreux Portugais s'étoit toujours distingué dans des sentimens si nobles; sans que les prieres de sa famille, & les conseils de ses amis l'eussent pû obliger de faire sa cour aux Ministres d'Espagne. Une si rare fermeté l'avoit rendu suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jetta les yeux, sçachant bien

qu'un homme de ce caractère étoit d'un grand poids pour attirer la Noblesse dans le parti du Duc de Bragance.

Les plus grands Seigneurs du Royaume s'étant assemblés, comme je viens de le dire, l'Archevêque de Lisbonne qui étoit fort éloquent, leur adressa la parole en ces termes. « Vous n'ignorez » pas les maux que nous avons eu à » souffrir depuis que les Espagnols se » sont rendus maîtres de ce Royaume. » Combien de sang n'ont-ils pas répan- » du pour assurer leur usurpation? C'est » un crime à leurs yeux d'être attaché » à sa patrie, & ce crime est toujours » puni de mort. Est-il quelqu'un parmi » nous dont les biens & la vie soient en » sûreté? la Noblesse est sans emploi, » sans considération, & l'Eglise n'a que » d'indignes Ministres depuis que les » Bénéfices sont devenus la récompen- » se des créatures de Vasconcellos. Le » peuple est accablé d'impôts, les cam- » pagnes restent sans culture, & les » Villes n'ont presque plus d'habitans. » Les Portugais se sont arrachés de leur » Patrie pour aller servir dans un pays » étranger (*), & on a convoqué l'ar-

(*) En Catalogne, cette Province s'étoit

» riere-ban pour se défaire de tous les
» Gentils-hommes dont la Cour de
» Madrid redoute le courage. On les
» retiendra dans le fond de la Castille ;
» & on envoyera ici des Colonies Es-
» pagnoles qui regardant le Portugal
» comme un pays de Conquête, nous
» traiterons avec la derniere inhuma-
» nité. L'idée funeste de tant de mal-
» heurs, me feroit souhaiter la mort
» plutôt que de voir la ruîne & l'en-
» tiere destruction de mon pays. Ce-
» pendant il nous reste encore des res-
» sources, & le Portugal n'est pas sans
» défenseur. C'est à nous de voir les
» moyens qu'on peut employer pour se
» soustraire à la tyrannie. J'espere qu'un
» si grand nombre de gens du premier
» mérite, ne se feront pas assemblés
» inutilement.

Ce discours renouvella le fâcheux souvenir de tous les maux qu'on souffroit depuis long-tems. On se détermina enfin à prendre des mesures pour secouer un joug odieux & pour mettre la Couronne sur la tête du Duc de Bragance. Avant que de se séparer, on demeura d'accord du jour & de l'heure

que l'on se rassembleroit pour délibérer sur les moyens qui pourroient faciliter un prompt & heureux succès. Pinto voyant les esprits disposés en faveur de son Maître, lui écrivit secrétement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les Conspirateurs par sa présence. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette grande affaire, sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier qui auroit été animé seulement par le zèle du bien public.

Sur l'avis de Pinto, le Duc partit de Villaviciosa (*) & arriva dans un Château qui étoit proche de Lisbonne. Il avoit un équipage si magnifique, & il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité & d'Officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un Roi qui prend possession de son Royaume, qu'à un simple Gouverneur de Province qui visite les Places de son Gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne, qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la Vice-Reine. Il entra dans cette Capitale aux acclamations de tout le peuple, & on témoigna

(*) Maison de Plaisance des Ducs de Bragance.

tant de joye de le voir, qu'on eût dit qu'il ne manquoit ce jour-là qu'un Héraut aux Portugais pour le proclamer Roi, ou à lui-même, assez de résolution pour oser mettre la Couronne sur sa tête. Mais ce Prince étoit trop sage pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger & inconstant. Il se retira au Château d'Almada où il eut une conférence avec trois des principaux (*) Conjurés. Ils lui représenterent vivement le malheureux état du Royaume, les périls auxquels sa personne se trouvoit continuellement exposée, le desir qu'avoit toute la Nation de le voir sur le Trône, & la facilité de réussir dans une pareille entreprise. Le Duc se contenta de laisser entrevoir qu'il ne désapprouvoit pas tout ce qu on vouloit faire en sa faveur. Il attendoit que les choses fussent plus avancées pour manifester ses sentimens.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna à sa maison de Villaviciosa avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées. Il communiqua à son épouse les

(*) Ces trois Conjurés étoient Miguel d'Almeida, Antoine d'Almada, & Mendoze.

propositions que venoient de lui faire les principaux Seigneurs du Portugal. La Duchesse étoit Epagnole de naissance, sœur du Duc de Medina Sidonia, Grand d'Espagne & Gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, & cette inclination devint peu à peu une passion démesurée pour la gloire. Le Duc son pere qui s'apperçut d'abord de toutes ces brillantes qualités, mit de bonne heure auprès d'elle des personnes habiles qui lui inspirerent des sentimens pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, & comme la premiere vertu des Princes. Aussi-tôt après son mariage, elle prit toutes les manieres de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Bien différente de la plûpart des personnes de son sexe, elle fuyoit tous les vains amusemens, & ne s'occupoit dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit & rendre son jugement plus juste. Le Duc de Bragance qui avoit pour elle une estime infinie & une confiance parfaite, ne voulut rien entreprendre sans l'avoir consultée. Il lui découvrit

donc le plan de la Conjuration & le nom des Conjurés, mais il ne lui dissimula pas les périls qui accompagnent ordinairement ces sortes d'entreprises.

La vûe d'un si hardi projet ne fit qu'exciter le courage de la Duchesse, & réveiller ses desirs d'élévation. Elle représenta avec beaucoup de force à son mari qu'il avoit des droits incontestables à la Couronne ; que dans la déplorable situation où se trouvoit le Portugal, il ne convenoit pas à un homme de son rang de demeurer dans l'indifférence ; que ses enfans & toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite elle lui fit envisager le Trône par des côtés si brillans, & lui exagera tellement la facilité d'y parvenir, qu'elle le détermina enfin à tout hazarder pour goûter les douceurs de la Puissance souveraine.

Cependant la Cour de Madrid n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques de joye que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vûe du Duc de Bragance, firent impression sur le premier Ministre. Il commençoit à soupçonner qu'il se tenoit à Lisbonne des Assemblées secrettes, & certains bruits

qui ont coutume de précéder les événemens extraordinaires, lui causoient les plus vives allarmes. Pour ôter aux Portugais l'espérance de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, on envoya au Duc de Bragance des ordres positifs de se rendre à la Cour, sous prétexte de conférer avec lui de l'état où étoient les troupes & les Places du Portugal. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Prince. Il se persuada qu'on en vouloit à sa personne & que sa perte étoit résolue. La crainte d'avoir été trahi, s'empara de son esprit; & comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête, croyent que le monde appliqué à leurs démarches, devine toujours leur secret, ce Prince timide & défiant se crut précipité dans les plus grands malheurs. Il apprit aux Conjurés les ordres qu'il venoit de recevoir. Mendoze vint le trouver secrétement, & lui déclara qu'il falloit prendre un parti & choisir ou la mort ou la Couronne. Le Duc répondit qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour délivrer le Portugal de la Tyrannie des Espagnols. Il examina ensuite avec Pinto comment on exécuteroit cette importante entreprise. Voici ce qui fut réglé.

On commencera par s'assurer de Lisbonne qui étant la Capitale, donnera le branle à tout le Royaume. Le même jour on fera déclarer cette grande Ville en faveur du Duc, & il sera proclamé Roi de Portugal dans les lieux de sa dépendance. Ceux de ses amis qui sont Gouverneurs de Places, en feront autant dans tous les endroits où ils commandent. La même chose doit être exécutée jusques dans les Bourgs & Villages dont les Conjurés sont Seigneurs, afin que la nouvelle de cette grande révolution se répande comme un embrasement général dans tout le Royaume, & entraîne tous les peuples sans que le peu d'Espagnols qui restent en Portugal, sçachent où porter leurs armes. Il y avoit quelques détails sur la maniere dont on devoit s'y prendre pour s'emparer de Lisbonne.

Ce fut Pinto qui notifia aux Conjurés les intentions de son Maître. D'Almeida & Mendoze envoyerent aussi-tôt chercher le Mos & Corée. C'étoient deux riches Bourgeois qui ayant passé par toutes les Charges de la Ville, avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, & disposoient d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à

leurs gages. Ces deux zélés Citoyens avoient pris soin depuis long-tems de fomenter & d'entretenir l'aversion des Bourgeois contre l'Espagne par les bruits qu'ils répandoient sourdement. Ils ne parloient que de nouvelles impositions qu'on alloit bientôt établir. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais c'étoit afin que la misere les portât plus aisément à se soulever. Cependant le Mos & Corée les assistoient de tems en tems afin de les avoir toujours à leur disposition. Ils entretenoient outre cela des intelligences secretes avec les principaux de chaque quartier, ensorte qu'ils assurerent les Conjurés, que pourvû qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto trouva tous les autres Conjurés fermes, intrépides & pleins d'impatience de se venger des Espagnols. Les principaux Chefs de cette glorieuse entreprise s'assemblerent à l'Hôtel de Bragance la nuit du 25 Novembre. Ils 1640.

eurent la satisfaction de voir qu'ils pou- voient compter à peu près sur cent cinquante Gentilshommes, la plûpart chefs de Maison, & sur environ deux cens Bourgeois & Artisans, tous gens de main dont on étoit assuré, & qui par leur crédit dans la Ville, entraîneroient aisément le reste du peuple. Comme le Roi d'Espagne étoit alors occupé à réduire les Catalans, & à se défendre contre la France & la Hollande, il n'avoit pu laisser beaucoup de troupes en Portugal; c'est ce qui devoit faciliter le succès de la Conjuration.

On délibéra dans l'Assemblée sur les mesures qu'il falloit prendre pour réussir plus sûrement. La mort de Vasconcellos fut résolue. Cette victime étoit dûe au ressentiment des Portugais. Il y en eut qui proposerent de traiter de même l'Archevêque de Brague; mais Dom Miguel d'Almeida représenta qu'en faisant périr un homme de ce caractère, & revêtu d'une aussi grande dignité, on attireroit sur le Duc de Bragance la haine de tous les Ecclésiastiques & des Inquisiteurs, gens redoutables aux Princes les plus puissans. Enfin il parla si fortement en faveur du Prélat, qu'il fit changer de sentiment

aux Conjurés. Ceux-ci réglerent la marche & l'ordre de l'attaque, & fixerent l'exécution à un Samedi premier Décembre 1640.

Enfin le jour parut où le succès alloit décider, si le Duc de Bragance méritoit le titre de Roi & de libérateur de la Patrie, ou le nom de rebelle & d'ennemi de l'Etat. Les Conjurés se rendirent de grand matin chez d'Almeida, & chez les autres Seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution & de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre composé de Prêtres, de Bourgeois & de Gentilshommes qui étoient la plûpart animés par des intérêts différens, il n'y en eut pas un seul qui manquât à sa parole, & à la fidélité qu'il avoit promise. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. On rapporte que Dona Philippe de Villenes arma ses deux fils, & après leur avoir donné leurs cuirasses; « allez mes » enfans, leur dit-elle, éteindre la Ty» rannie, & nous venger des Espagnols. » Si le succès ne répond pas à nos es» pérances, votre mere ne survivra pas

» un moment au malheur de tant de
» gens de bien.

Les Conjurés ayant pris les armes, ſe rendirent au Palais par différens chemins. Ils ſe partagerent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures ſonnaſſent, c'étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le tems ne leur avoit paru ſi long. La crainte qu'on ne s'apperçut de leur grand nombre, & que l'heure extraordinaire où ils paroiſſoient au Palais, ne fît ſoupçonner à Vaſcencellos quelque choſe de leur deſſein, leur cauſa de cruelles inquiétudes. Enfin l'horloge ſonna, & Pinto ayant tiré un coup de piſtolet pour ſignal, chacun ſe vit en liberté d'agir. Dom Miguel d'Almeïda attaque auſſi-tôt la garde Allemande qui fut défaite ſans preſque avoir rendu de combats. Le grand Veneur, Mello ſon frere, & Dom Eſtervan d'Acugna, chargent la Compagnie Eſpagnole qui fait une aſſez vive réſiſtance. Un Prêtre marchant à la tête des Conjurés, tenant un Crucifix d'une main & une épée de l'autre, anime le peuple avec une voix terrible, décharge des coups furieux ſur les Eſpagnols qui prennent

la fuite, & se voyent contraints de crier comme les autres, *Vive le Duc de Bragance, Roi de Portugal.* Pinto s'étant ouvert le chemin du Palais, marche avec tant de confiance & de résolution, que rencontrant un de ses amis qui lui demande en tremblant où il va avec ce grand nombre de gens armés, & ce qu'il « veut faire ; Rien autre chose répond » Pinto en souriant, que de changer de » Maître, & de vous défaire d'un Tyran » pour vous donner un Roi légitime.

Antoine Correa, premier Secretaire de Vasconcellos, accourt au bruit qu'il entend dans le Palais. Comme il étoit le Ministre ordinaire des cruautés de son Maître, & qu'il traitoit la Noblesse avec le dernier mépris, on se donne bien de garde de l'épargner. Dom Menezès lui enfonce son poignard dans le sein. Correa ne pouvant comprendre qu'on ose s'attaquer à lui, se tourne fierement vers le Portugais qui l'avoit blessé, & le regardant avec des yeux qui respiroient la fureur & la vengeance. *Quoi, tu as l'audace de me frapper, lui dit-il.* A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui jetterent ce malheureux sur le carreau. Cependant ses blessures ne se trouverent

pas mortelles, & il en réchappa pour perdre la vie quelque tems après par la main du Bourreau.

Les Conjurés entrerent en foule dans l'appartement de Vasconcellos. On le cherche par-tout, on renverse les meubles, on enfonce les coffres pour le trouver. Chacun veut avoir l'honneur de lui donner le premier coup. Cependant il ne paroît point, & les Conjurés sont au désespoir qu'il échappe à leur ressentiment. Une vieille servante menacée de la mort, montre l'endroit où il s'est caché. On le trouve, & Dom Rodrigo de Saa, Grand Chambellan, lui lâche un coup de pistolet. Les autres Conjurés fondent sur lui l'épée à la main, on le jette ensuite par les fenêtres, en criant *le Tyran est mort, vive la liberté* & *Dom Juan Roi de Portugal.* Le peuple qui étoit accouru au Palais, pousse mille cris de joye en voyant précipiter Vasconcellos : on se jette avec fureur sur son cadavre. Chacun en le frappant, croit venger l'injure publique, & donner les derniers coups à la Tyrannie.

Telle fut la fin de cet odieux Ministre. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires ; mais il ne se servit de son habileté que pour faire le

malheur de sa Patrie. Jamais il n'y eut de cœur plus impitoyable. Il ne connoissoit ni parens ni amis, & ne songeoit qu'à sa propre fortune. Il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de son emploi. La meilleure partie de ses trésors fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, & se paya par ses propres mains, en s'appropriant les biens qu'on lui avoit enlevés Le sort de Vasconcellos devroit servir de leçon à tous les indignes Ministres qui s'embarrassent peu de la misere publique lorsqu'ils en peuvent tirer avantage.

Les Conjurés se rendirent maîtres du Palais où logeoit la Vice-Reine. Cette Princesse étoit accompagnée de ses filles d'honneur & de l'Archevêque de Brague. Elle se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence appaiseroit la Noblesse & feroit retirer le peuple. « J'avoue, Messieurs, leur dit-» elle, en s'avançant vers les principaux » Conjurés, que Vasconcellos s'est jus-» tement attiré votre haine & votre in-» dignation. Sa mort vient de vous dé-» livrer d'un Ministre odieux. Votre » ressentiment ne doit-il pas être satis-» fait? Si vous persistez plus long-tems

» dans ce tumulte , vous ne pourrez
» vous disculper du crime de rébellion,
» & vous me mettrez moi-même hors
» d'état de pouvoir vous excuser au-
» près du Roi. Dom Antoine de Menezès répondit à la Vice-Reine. « Ne
» croyez pas, Madame, que tant de gens
» de qualité n'ayent pris les armes que
» pour ôter la vie à un misérable qui la
» devoit perdre par la main du bourreau.
» Nous ne nous sommes assemblés que
» pour rendre au Duc de Bragance une
» Couronne qui lui appartient légitime-
» ment, & qu'on a usurpé sur sa Mai-
» son. Il n'y en a pas un de nous qui
» ne soit prêt à se sacrifier pour remet-
» tre ce Prince sur le Trône de ses
» ayeux. La Princesse voulut répliquer, & interposer l'autorité du Roi ; mais d'Almeida craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des Conjurés, l'interrompit brusquement , & lui dit. « Le Portugal ne reconnoît
» plus d'autre Roi que le Duc de Bra-
» gance ; & en même-tems tous les Conjurés crierent à l'envi, *Vive Dom Juan Roi de Portugal.* On supplia ensuite la Princesse de ne pas s'exposer aux insultes d'un peuple furieux, & de se retirer dans sa chambre. On l'assura qu'elle

y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore. Elle comprit aisément par ces paroles qu'elle étoit prisonniere. Outrée de dépit, elle demanda : *Que me peut donc faire le peuple ? rien autre chose*, répondit Norogona avec beaucoup d'emportement, *que de jetter votre Altesse par les fenêtres.* L'Archevêque de Brague ne put entendre cette réponse sans frémir ; il arrache l'épée d'un soldat pour percer celui qui venoit de tenir un pareil discours. D'Almeida se jette sur lui, l'embrasse, le conjure de songer au péril où il s'expose, puis le tirant par force à l'écart ; « Sçavez-vous, lui dit-il, que votre vie » ne tient à rien, & que j'ai eu bien de » la peine à l'obtenir des Conjurés. Ne » cherchez pas à les aigrir davantage » par une bravoure inutile & peu con» venable à un homme de votre carac» tère. Le Prélat profita de ce conseil ; il se retira dans l'espérance que le tems lui fourniroit une occasion favorable de se venger.

On s'assura de tous les Espagnols qui étoient dans le Palais ou dans la Ville. Cela se passa aussi tranquillement (*)

(*) La plûpart furent arrêtés dans leur lit.

que s'ils avoient été arrêtés par un ordre de Sa Majesté Catholique. Personne ne branla pour les secourir. On tira ensuite des prisons tous ceux que la dureté des Ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens passant tout-à-coup d'un affreux cachot & de la crainte continuelle d'une mort prochaine au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur patrie, touchés de sentimens de reconnoissance, & agités par la crainte de retomber dans leurs chaînes, composerent une nouvelle compagnie de Conjurés, qui montra beaucoup d'ardeur pour affermir le Duc de Bragance sur le Trône.

Cependant les Espagnols étoient encore dans la Citadelle d'où ils pouvoient foudroyer la Ville, & faire repentir les Portugais de la démarche qu'ils venoient de faire. C'est pourquoi les Conjurés croyant n'avoir rien fait tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette Place, allerent trouver la Vice-Reine, & lui demanderent un ordre pour le Gouverneur, afin qu'il remît la Citadelle entre leurs mains. La Princesse refusa d'y consentir. *Prétendez-vous*, leur dit-elle, *me rendre complice de votre rébellion. Si vous ne signez promptement cet ordre*, répondit

(*) un des Conjurés, *on va ſur le champ poignarder tous les Eſpagnols qui ſont à Liſbonne.* La Vice-Reine effrayée de cette menace, ſigna ce qu'on voulut, croyant que le Gouverneur ſçavoit trop bien ſon devoir pour déférer à un ordre qu'il devineroit aiſément avoir été extorqué par violence. Elle ſe trompa, le (**) Gouverneur Eſpagnol, homme de peu de réſolution, voyant à la porte de la Citadelle tous les Conjurés qui le menaçoient de le mettre en piéces avec ſa garniſon s'il ne ſe rendoit à l'inſtant, ſe trouva fort heureux d'avoir un prétexte pour couvrir ſa lâcheté. Il rendit la Citadelle. Mendoze & Mello partirent ſur le champ pour apprendre au Duc de Bragance le ſuccès de la Conjuration, & pour l'aſſurer de la part de toute la Ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la préſence de ſon Roi.

Tandis que ces deux Seigneurs étoient en route, le Duc de Bragance qui ignoroit ſa deſtinée, ſe trouvoit dans une terrible ſituation. Tout ce que l'eſpérance la plus flatteuſe a d'agréable,

(*) D'Almado.
(**) Dom Louis Delcampo.

& tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, venoient successivement agiter son ame. L'éloignement de Villaviciosa qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit de recevoir des nouvelles aussi promptement qu'il l'auroit souhaité. Tout ce qu'il sçavoit, c'est que dans ce moment on décidoit de sa vie & de sa fortune. Il avoit déja passé la journée & une partie de la nuit dans ces agitations, lorsqu'enfin Mendoze & Mello vinrent mettre fin à ses inquiétudes. Ils se jetterent d'abord aux pieds du Prince. Par cette action respectueuse & par la joye qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles, qu'il étoit Roi de Portugal. Tout le Château retentit alors de cris de joye; la nouvelle se répandit dans un moment aux environs. Chacun accourut en foule pour rendre ses devoirs au nouveau Roi; & peut-être que ces premiers hommages quoique rendus confusément, ne toucherent pas moins l'ame de ce Prince que ceux qu'il reçut quelque tems après dans un jour de cérémonie.

Dom Juan de Bragance partit aussitôt pour Lisbonne. Il étoit accompa-

gné de plusieurs Seigneurs qui s'étoient rendus auprès de lui. Il trouva les chemins bordés d'un nombre infini de gens de toute conditions qui accouroient pour le voir. Ce Prince eut la satisfaction dans tous les lieux de son passage, d'entendre le peuple qui faisoit des vœux pour sa conservation, & qui donnoit mille malédictions aux Espagnols. Toute la Noblesse, les Officiers de la Couronne & les premiers Magistrats le furent recevoir bien loin de Lisbonne, & il entra dans cette Ville aux acclamations de tous les habitans.

Tout le reste du Royaume suivit l'exemple de la Capitale, & jamais révolution ne fut si prompte ni plus générale. On apprenoit tous les jours que les Villes & les Provinces entieres avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous l'obéissance du nouveau Roi. Les Gouverneurs de Places ne furent pas plus fermes que celui de la Citadelle de Lisbonne. Soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils ne firent aucune résistance ; chacun d'eux craignoit pour soi le sort de Vasconcellos. Rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur ; de

forte qu'on les voyoit s'enfuir avec la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le Portugal un seul Espagnol qui ne fût arrêté, & tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que Dom Fernand de la Cueva, Gouverneur de la Citadelle de Saint Joam à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale & conserver la Place au Roi son Maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols qui se défendirent courageusement. Dom Fernand après avoir long-tems résisté aux attaques des Portugais, laissa corrompre sa fidélité, & rendit la Citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes. Les Officiers refuserent de signer la Capitulation, & il y eut un jeune Gentilhomme Espagnol qui promit de tenir encore trois semaines, & d'attendre le secours qu'on feroit venir d'Espagne.

Tel fut le succès de la Conjuration de Portugal. Cette entreprise doit être regardée comme le miracle du secret, soit que l'on considere le grand nombre ou les diverses qualités des personnes qui entrerent dans ce complot; mais on

peut dire auſſi que ce fut une ſuite naturelle des ſentimens de haine & de vengeance que chacun d'eux avoit conçus depuis long-tems contre le Gouvernement Eſpagnol; les guerres fréquentes que ces peuples, comme voiſins, ont toujours eues l'un contre l'autre, firent naître l'animoſité entre les deux nations. La concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés n'ont pas peu contribué à augmenter ces ſentimens réciproques de haine & d'averſion.

La nouvelle de la Révolte des Portugais parvint bientôt à la Cour de Madrid. Le premier Miniſtre fut au déſeſpoir de s'être laiſſé prévenir. Philippe IV. n'avoit pas beſoin de nouvelles affaires. Il étoit aſſez embarraſſé à ſe défendre contre les armes de la France, de la Hollande & de la Catalogne. Toute la Cour ſçavoit ce qui venoit d'arriver en Portugal, le Roi étoit le ſeul qui l'ignoroit. Perſonne n'oſoit l'en inſtruire par la crainte du Comte d'Olivarès qui n'auroit pas pardonné aiſément à ceux qui ſe feroient chargés de ce ſoin. Enfin cette affaire faiſant trop de bruit pour être cachée d'avantage, & le premier Miniſtre craignant que quelques-

uns de ses ennemis ne la racontassent d'une maniere qui lui fût désavantageuse, il se détermina à l'annoncer lui-même au Roi. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce Prince, il sçut tourner la chose si adroitement, que Philippe IV. ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. « Sire, dit le » Comte, en abordant son Maître avec » un visage ouvert & plein de confian- » ce, je vous apporte une bonne nou- » velle. V. M. vient de gagner un grand » Duché & plusieurs belles Terres. Et » comment, repartit le Roi? c'est, re- » pliqua le Ministre, que la tête a tour- » né au Duc de Bragance. Il s'est laissé » séduire par une vile populace qui l'a » proclamé Roi de Portugal. Voilà par » conséquent tous ses biens confisqués; » il n'y a qu'à les réunir à votre Do- » maine, & par l'extinction de la Mai- » son de Bragance, Votre Majesté ré- » gnera désormais sans inquiétude en » Portugal.

Quelque foible que fut Philippe IV. il ne se laissa pas tellement éblouir par ce beau discours qu'il ne sçut bien à quoi s'en tenir; mais comme il ne voyoit que par les yeux de son Ministre, il se contenta de lui dire qu'il falloit travail-

ler à éteindre une rébellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses. Le Roi de Portugal de son côté travailloit à s'affermir sur le Trône. Il nomma des Gouverneurs qui allerent promptement se jetter chacun dans leurs Places avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre : ce Prince délivra en même tems quantité de Commissions pour lever de nouvelles troupes. Il fit ensuite examiner ses droits à la Couronne (*)

(*) Après la mort du Cardinal Dom Henry, Roi de Portugal, il y eut plusieurs Prétendans à la Couronne. Philippe II. Roi d'Espagne, & Catherine de Portugal, femme de Dom Jacques, Duc de Bragance, étoient les mieux fondés dans leurs prétentions. Le Monarque Espagnol étoit fils de l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi Emmanuel. La Duchesse de Bragance sortoit du Prince Dom Edouard, fils du même Roi Emmanuel. Cette Princesse prétendoit que la Couronne de Portugal lui appartenoit préférablement à Philippe II. qui ne sortoit du Roi Emmanuel que par une fille qui, selon les Loix fondamentales du Royaume, étoit exclue du Trône, parce qu'elle avoit épousé un Prince étranger. Comme le Roi d'Espagne avoit la force en main, il s'empara de la Couronne au préjudice de la légitime héritiere. Les Espagnols furent maîtres du Portugal depuis l'an 1580, jusqu'en 1640.

afin qu'il ne reſtât aucun ſcrupule dans l'eſprit des Portugais, & par un Acte ſolemnel, il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal. Après cela, voulant faire ſentir à ces Sujets combien il leur étoit avantageux d'avoir changé de Maître, il abolit tous les Impôts dont les Eſpagnols avoient accablé le Royaume. Il donna les principales Charges de l'Etat à ceux des Conjurés qui en étoient les plus dignes & qui avoient marqué le plus d'ardeur pour ſon élévation. Pinto devoit plus que perſonne prétendre aux faveurs. Comme il étoit d'une naiſſance médiocre, Dom Juan n'oſa pas l'élever aux premiers emplois. Mais le fidéle Domeſtique fut toujours honoré de la confiance de ſon Maître. Le crédit dont il jouiſſoit, ne valoit-il pas mieux que certains titres éclatans qui ne donnent quelquefois aucune autorité ?

Philippe IV. fit contre le Portugal quelques tentatives qui ne ſervirent qu'à montrer ſa foibleſſe. Ses troupes n'eurent que du déſavantage. Pour comble de bonheur, Dom Juan de Bragance apprit que Goa & tout ce qui reconnoît la Domination Portugaiſe dans l'Afrique, aux Indes & au Pérou,

avoient ſuivi la Révolution générale ; de ſorte que tout ſembloit promettre au Roi de Portugal une ſuite d'heureux ſuccès, lorſque ce Prince ſe vit ſur le point de perdre le ſceptre & la vie par une déteſtable conſpiration qui s'étoit formée dans Liſbonne & au milieu même de la Cour.

L'Archevêque de Brague, comme nous l'avons dit, étoit entiérement dévoué à l'Eſpagne. Il ne voyoit auſſi qu'avec un véritable déſeſpoir, la Vice-Reine priſonniere en des lieux où elle devoit commander. Le ſouvenir des bontés dont il étoit redevable à cette Princeſſe, allumoit la colere du Prélat, & le fit réſoudre à tout employer pour la venger de ſes ennemis. Il n'entreprit rien moins que de faire périr le Roi. S'étant affermi dans ce deſſein, il s'appliqua à trouver les moyens qui pouvoient faire réuſſir le plus promptement ſon projet. Il ſçavoit que la plûpart des Grands du Royaume ne voyoient qu'avec une ſecrette jalouſie l'élévation d'un Prince qui avoit été leur égal. L'Archevêque eſpéra donc trouver des Partiſans parmi la haute Nobleſſe. Il jetta d'abord les yeux ſur le Marquis de Villareal qui étoit de la Maiſon de Bragance, & il

lui repréſenta que le nouveau Roi étant un eſprit défiant & timide, il chercheroit toutes les occaſions d'abaiſſer les Princes de ſon ſang. « Ne voyez-vous » pas, lui dit-il, qu'on vous éloigne » des emplois, pendant que toutes les » Charges de l'État deviennent la ré- » compenſe d'une troupe de ſéditieux. » Tous les gens de bien ne voyent qu'a- » vec douleur le mépris qu'on fait de vo- » tre perſonne. On va vous faire languir » dans une indigne oiſiveté au fond » d'une Province. Songez que vous êtes » trop grand par votre naiſſance pour » être le ſujet du plus petit Roi de l'Eu- » rope, & qu'il vaut mieux obéir à un » Maître qui, par le nombre conſidé- » rable d'Emplois & de Gouvernemens » dont il peut diſpoſer, eſt en état » de récompenſer un homme de votre » rang. Le Prélat voyant que ces diſcours faiſoient impreſſion ſur l'eſprit du Prince, acheva de le déterminer en lui promettant de la part du Roi d'Eſpagne, la Vice-Royauté de Portugal. L'Archevêque s'étant aſſuré du Marquis de Villareal, (*) du Duc de Ca-

(*) Le Duc de Camine étoit fils du Marquis de Villareal.

mine, & du Grand Inquisiteur, travailla à augmenter le nombre des Conjurés, & il y réussit. Le desir de la vengeance étoit si violent, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des Juifs pour chasser du Trône son Roi légitime; & ce fut peut-être la premiere fois que l'on vit l'Inquisition agir de concert avec la Synagogue.

Les Conjurés après plusieurs projets différens, déciderent enfin que les Juifs mettroient le feu la nuit du 5 Août aux quatre coins du Palais, & en même-tems à plusieurs maisons de la Ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier; qu'on se jetteroit ensuite dans le Palais, sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, & qu'au milieu du trouble & de la confusion, on s'approcheroit du Roi, & on le poignarderoit; que le Duc de Camine s'assureroit de la Reine & des jeunes Princes, afin de s'en servir pour faire rendre la Citadelle; qu'il y auroit des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice pour mettre le feu à la Flotte; que l'Archevêque & le Grand Inquisiteur avec tous ses Officiers, marcheroient par la Ville pour appaiser le peuple & l'empêcher de remuer par la crain-

te qu'il a de l'Inquifition ; enfin que le Marquis de Villareal prendroit le Gouvernement de l'Etat, en attendant les ordres d'Efpagne.

Comme les Conjurés n'étoient pas fûrs que le peuple voulût fe déclarer en leur faveur, ils avoient befoin de troupes pour foutenir leur entreprife. Ils convinrent donc qu'il falloit obliger le Comte d'Olivarès à envoyer une flotte confidérable fur les côtes, prête à entrer dans le port au moment que la Conjuration éclateroit, & que fur l'avis du fuccès, il fît avancer auffi-tôt vers Lifbonne des troupes qui feroient fur la frontiere, pour achever de foumettre ce qui feroit encore quelque réfiftance. Il étoit difficile aux Conjurés d'entretenir des correfpondances avec la Cour de Madrid, parce que perfonne ne pouvoit fortir de Portugal fans une permiffion expreffe du Roi. Cependant il falloit qu'ils écriviffent au Comte d'Olivarès fans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. Ne fçachant de quelle voye fe fervir, ils jetterent les yeux fur un riche Marchand de Lifbonne qui étoit Tréforier de la Douane, & qui, à caufe de fon grand commerce dans toute l'Europe, avoit permiffion par-

ticuliere d'écrire en Espagne. Cet homme appellé Baeze faisoit profession publique de la Religion Chrétienne, & étoit Juif dans le cœur. On lui offrit une somme considérable d'argent pour l'engager dans l'entreprise, il se laissa séduire, & promit de faire tenir les lettres au premier Ministre.

Baeze adressa son paquet au Marquis d'Aiamonte, Gouverneur de la premiere Place, Frontiere d'Espagne, croyant ses Lettres en sûreté sitôt qu'elles seroient hors de Portugal. Ce Gouverneur qui s'intéressoit fort à tout ce qui regardoit le Monarque Portugais, étant proche parent de la Reine, fut surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'Inquisition de Lisbonne, & adressées au premier Ministre d'Espagne. Il les ouvrit aussi-tôt dans la crainte que ce ne fût quelques avis qu'on donnoit au Comte d'Olivarès, au sujet de la liaison que le Marquis d'Aiamonte avoit toujours entretenu avec le Roi & la Reine de Portugal, malgré les dernieres révolutions. Le Gouverneur demeura fort étonné quand il vit le projet & le plan d'une conjuration prête à éclater contre Sa Majesté Portugaise & toute la Maison Royale.

D'Aiamonte renvoya auſſi-tôt le paquet au Roi de Portugal.

On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe de Dom Juan de Bragance, lorſqu'il vit que des Princes ſes parens, un Archevêque & pluſieurs Grands de ſa Cour qui ſembloient avoir marqué plus de joye de ſon élévation, conſpiroient non-ſeulement contre ſa Couronne, mais en vouloient encore à ſa vie. Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret, & quelques jours après on exécuta ce qui y fut réſolu. Le jour que la conſpiration devoit éclater, le Roi fit entrer dès le matin dans Liſbonne toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voiſins, ſous prétexte d'une revûe générale qu'il vouloit faire dans la grande cour du Palais. Il donna de ſa propre main & en ſecret, pluſieurs billets cachetés à ceux des Officiers dont il étoit le plus ſûr, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir ſon billet qu'à midi, & pour lors d'exécuter ponctuellement ce qui leur étoit ordonné. Le Roi ayant enſuite fait appeller dans ſon cabinet l'Archevêque & le Marquis de Villareal, ſous prétexte de quelque affaire qu'il vouloit leur communiquer, on les arrêta ſans bruit,

On en fit autant au Duc de Cammine. Ceux qui avoient reçu du Roi les billets cachetés, les ayant ouverts, y trouverent un ordre pour chacun d'eux d'arrêter un des Conjurés, de le conduire en telle prison, & de le garder à vûe. Ces mesures étoient prises si justes, & furent si bien exécutées, qu'en moins d'une heure quarante-sept personnes qui avoient eu part à la Conjuration, se trouverent emprisonnées.

Le bruit de cet affreux complot s'étant répandu dans la Ville, tous les habitans accoururent en foule au Palais, demandant avec de grands cris que l'on leur livrât les traîtres. De peur de laisser rallentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colere la plus violente contre des criminels, aux sentimens de pitié & de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux, le Roi fit publier que les Conspirateurs avoient eu dessein de l'assassiner & toute la Maison Royale, de mettre le feu à la Ville & de la livrer au pillage; mais ce qui acheva d'irriter les Portugais, c'est qu'on leur déclara que les Espagnols, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, & pour assouvir

pleinement leur vengeance ; avoient résolu de peupler la Capitale du Portugal d'une colonie de Castillans, & d'envoyer tous les Bourgeois de Lisbonne aux Mines de l'Amérique, & là de les ensevelir tous vivans dans ces abymes où ils font périr tant de monde.

On fit le procès aux coupables, & Baeze ayant été appliqué à la torture, déclara tout le plan de la conjuration, avoua qu'on avoit eu dessein d'assassiner le Roi ; que l'office de l'Inquisition étoit rempli d'armes, & qu'on n'attendoit que la réponse du Comte Duc d'Olivarès pour exécuter le complot. Le Marquis de Villareal, le Duc de Camine, l'Archevêque de Brague & le Grand Inquisiteur, confesserent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les Juges condamnerent les deux premiers à perdre la tête, & les autres Conjurés à être pendus & mis par quartiers. A l'égard des Ecclésiastiques, le Roi s'en réserva le jugement.

Dom Juan assembla aussi-tôt son Conseil, & témoigna qu'il avoit de la répugnance à faire mourir tant de gens de qualité. Mais le Marquis de Ferreira lui dit, « Sire, un Roi ne doit écouter » que la justice. Il est des occasions où

» la douceur peut avoir des ſuites fu-
» neſtes. C'eſt ſouvent moins à la bonté
» du Prince qu'à ſa foibleſſe, qu'on at-
» tribue le pardon des criminels. A vo-
» tre avénement au Trône, vous devez
» un exemple de ſévérité pour intimider
» tous ceux qui voudroient dans la ſuite
» former de criminelles entrepriſes. Les
» Conjurés ne ſont pas ſeulement cou-
» pables envers vous, ils le ſont encore
» envers l'Etat qu'ils vouloient boule-
» verſer. Vous ne pouvez donc uſer d'in-
» dulgence ſans manquer à la juſtice que
» vous devez à votre peuple.

Tout le Conſeil ayant été du même avis, le Roi s'y rendit, & l'Arrêt fut exécuté le lendemain. L'Archevêque de Liſbonne voulut ſauver un de ſes amis, & ſollicita ſa grace auprès de la Reine, avec toute la confiance d'un homme qui croit qu'on ne peut rien refuſer à ſes ſervices; mais cette Princeſſe répondit au Prélat. « La plus grande » grace que vous pouvez attendre de » moi, c'eſt d'oublier entiérement que » vous m'en ayez demandé une ſem- » blable. Le Roi pour ne pas ſe brouiller avec le Pape, changea en priſon perpétuelle, la peine de mort prononcée contre l'Archevêque de Brague &

contre le Grand Inquisiteur. Cet indigne Prélat mourut bien-tôt après de douleur & de désespoir du mauvais succès de son entreprise.

La Vice-Reine qu'on retenoit prisonniere à Lisbonne, fut remise entre les mains des Espagnols, & le Comte Duc d'Olivarès, résolut enfin d'attaquer le Portugal à force ouverte; mais ce fut toujours avec peu de succès. Dom Juan tenoit sur sa frontiere un corps considérable de troupes commandées par de braves Capitaines, & composé d'un nombre considérable d'étrangers que ce Prince avoit sçu attirer à son service. Il eut d'ailleurs l'habileté de se faire des Pensionnaires jusques dans le Conseil du Roi d'Espagne, qui le servirent si bien, que les Généraux qui devoient attaquer le Portugal, ne furent jamais en état de rien entreprendre de considérable, ensorte qu'il régna dix-sept ans, autant aimé de ses Sujets que redouté des Espagnols. Ceux-ci après la mort de Dom Juan, firent la guerre à son Successeur. Ils perdirent plusieurs batailles, ensorte que quelque tems après l'abdication de Dom (*)

(*) Dom Alphonse étoit fils aîné de Dom

Alphonse, la Cour de Madrid rebutée d'une guerre ruineuse & inutile, fut obligée de demander la paix au Roi Dom Pedro, & de le reconnoître par un Traité solemnel, Souverain légitime de Portugal, & sa Couronne indépendante de celle d'Espagne. Depuis ce tems, la Maison de Bragance est restée en possession d'un Royaume qui avoit été usurpé par Philippe II. & que Philippe IV. ne sçut pas conserver.

Juan de Bragance. Ce Dom Alphonse étoit un fou & un imbécile, qu'on obligea de résigner la Couronne à Dom Pedre son frere.



CONJURATION DE RIENZI.

ASPIRER au rang ſuprême, & y parvenir par des moyens qui devoient en écarter pour toujours; gouverner en ſage Légiſlateur, & ſe comporter en Tyran, dépouiller un Souverain de ſon autorité légitime, & lui faire agréer une pareille uſurpation; échouer contre des difficultés légeres, & triompher des plus grands obſtacles; trouver des reſſources dans les occaſions imprévues, & manquer de cette ſolidité qui eſt néceſſaire pour ſuivre long tems un grand projet; agir en inſenſé, & réuſſir mieux que les plus profonds politiques, être l'idole du peuple & en devenir l'exécration : voilà l'étonnant tableau que je vais préſenter aux Lecteurs; mais avant d'entrer dans le détail de cette fameuſe Conjuration, il faut tracer le portrait de celui qui va jouer le principal perſonnage.

Nicolas de Rienzi (*) étoit un de

(*) Rienzi étoit fils d'un Cabaretier, & d'une porteuſe d'eau.

ces hommes singuliers, dont le caractère n'est pas facile à définir. On trouvoit en lui un mêlange bizarre de vices & de vertus. Il étoit simple & fourbe ; timide & hardi, souple & fier, téméraire & prudent, fou jusqu'à l'extravagance, sensé jusqu'au rafinement de la sagesse, plein de zèle pour le bien public, & sacrifiant tout à son ambition ; né, ce semble, pour commander aux autres hommes, & incapable de les gouverner long-tems. Il possédoit l'histoire ancienne, avoit l'esprit fort cultivé, une éloquence naturelle, la voix forte, un air imposant, en un mot, il réunissoit toutes les qualités qui sont nécessaires à un Conspirateur, & tous les défauts qui peuvent empêcher le succès d'une grande entreprise.

Ce fut sous le Pontificat de (*) Clement VI. que Rienzi forma ses projets d'élévation & de grandeur. Les Papes faisoient alors leur résidence à (**)

(*) Il étoit Limousin & s'appelloit Pierre Roger.

(**) Le Siége Pontifical fut transféré à Avignon par Bertrand d'Agoust, Archevêque de Bourdeaux, & ensuite Pape sous le nom de Clement V. Cette transmigration des Souverains Pontifes à Avignon dura près de 70 ans.

Avignon, & Rome depuis l'absence de ses Souverains, étoit réduite à la situation la plus déplorable. On n'y entendoit parler que de brigandages, d'enlevemens, de viols & d'assassinats. Les Grands divisés entr'eux, ne s'accordoient qu'à fouler le peuple qui devient toujours la victime de leurs dissensions. Le Commerce & les Arts ne fleurissoient plus, & les Etrangers n'osoient venir dans cette Capitale du monde, parce que les chemins étoient infestés de brigands, & la Ville même servoit de retraite à une prodigieuse quantité de voleurs. Etienne Colonne qui étoit alors Gouverneur de Rome, voyoit tous ces désordres, & les dissimuloit faute peut-être de pouvoir les prévenir ou les arrêter. Raymond Evêque d'Orviette, Vicaire du Pape pour le spirituel, ne montroit pas plus de fermeté & de vigueur. C'étoit un Prélat vertueux, grand Canoniste, mais très-peu habile dans la science du Gouvernement, & fort propre à se laisser éblouir par les artifices de tout séducteur qui lui auroit présenté des projets pour le bien public.

On sollicitoit de tems en tems les Papes à revenir dans la Capitale de leurs

Etats,

Etats, & il fut question d'engager Clement VI. à faire cette démarche. Quand il fallut choisir un Député, Rienzi vint à bout par ses intrigues, de réunir tous les suffrages en sa faveur. Il partit pour Avignon, obtint une Audience du Souverain Pontife, & le charma par son éloquence. Le Député profita des bonnes dispositions où il voyoit son maître, pour lui représenter que les Grands de Rome étoient d'insignes scélérats qui autorisoient par leur exemple les crimes les plus affreux. Il fit une si vive peinture des malheurs de sa Patrie que le Pontife en fut sensiblement touché, & conçut une extrême indignation contre la Noblesse Romaine; mais le Cardinal Jean Colonne s'appercevant que de si violentes invectives retomboient sur les Seigneurs de sa Maison, fut très-piqué contre Rienzi, & trouva le moyen de le perdre dans l'esprit du Pape.

Le Député après sa disgrace, tomba dans une extrême misere. La maladie se joignant à l'indigence, il fut contraint de se retirer dans un Hôpital où on eut bien de la peine à le recevoir. Le même Cardinal qui avoit juré la perte de Rienzi, en eut compassion lorsqu'il le vit malheureux. Il le fit rentrer en grace

auprès de Clement VI. ce Pape voulant donner au Député des preuves de son estime & de sa confiance, le fit Notaire Apostolique, & le renvoya comblé de faveurs. Rienzi fut moins sensible aux bienfaits du Pontife, qu'aux mauvais traitemens qu'il avoit reçus d'abord du Cardinal. Le ressentiment l'emporta sur la reconnoissance, & il sortit d'Avignon dans le dessein de se venger.

Dès que Rienzi fut de retour à Rome, il commença à exercer sa charge de Notaire Apostolique, avec une affectation d'honneur, de justice & de probité, qui jointe à ses discours éternels sur les vices contraires des Seigneurs & des Magistrats, faisoit un contraste très-propre à les rendre odieux, & à lui attirer l'affection du peuple. Quand il se crut bien établi dans l'esprit de ses Concitoyens, il résolut de faire un coup d'éclat. Tandis que le Conseil étoit assemblé, Rienzi se leve tout-à-coup, fait des reproches sanglans à la Noblesse, & exhorte les Officiers & les Gouverneurs à remplir plus exactement leurs devoirs. La récompense de ce zèle imprudent fut un vigoureux soufflet que donna au Harangueur André le Normand Camer-

lingue qui étoit de la Maiſon des Colonnes. Fortifiocca Secretaire d'Etat, (*) fit auſſi un ſigne de mépris qui lui couta cher dans la ſuite. Une ſi déſagréable avanture ne rebuta pas Rienzi, & il continua de déclamer contre les déſordres publics. Il fit peindre un tableau ſymbolique, où il prétendoit repréſenter toute la ſituation des affaires d'Italie, & il l'attacha au Capitole devant la Cour du Sénat.

Ce ne fut pas la ſeule fois qu'il eut recours à des figures hyeroglyfiques, pour faire ſentir les défauts du Gouvernement, & pour exciter les peuples à la révolte. Les plus grands Seigneurs aſſiſtoient à l'explication qu'il donnoit de ſes emblêmes, & ne ſongeoient qu'à s'en amuſer. Ces ſortes de Farces étoient toujours ſuivies de quelques harangues ſéditieuſes. Rienzi parloit en homme inſpiré, & dans ſon enthouſiaſme il annonçoit ſa future grandeur. Si je deviens jamais Roi ou Empereur, diſoit-il, je ferai le procès à tous ces Grands

(*) Rienzi le fit mettre dans la ſuite au Carcan avec un bonnet de papier, & le condamna à une amende conſidérable, comme fauſſaire.

qui m'écoutent. Les uns seront pendus, les autres auront la tête tranchée. Il n'en épargnoit aucun, & les désignoit tous en leur présence. Tous les Seigneurs Romains le regardoient comme un bouffon, ils rioient de tous ses propos, sans en prévoir les suites funestes. C'est ainsi que cet extravagant personnage dupoit tout ce qu'il y avoit de gens sensés à Rome.

Le Sénat ne se défioit nullement d'un homme qu'on traitoit d'imbécile, & ce fut par le moyen de cette réputation que Rienzi exécuta ses projets, sans trouver d'obstacles de la part du Gouvernement. A l'abri de cette liberté, il sonda les dispositions du peuple, & il trouva beaucoup de gens & même des Gentilshommes qui se jetterent dans son parti. Il leur indiqua un lieu secret sur le mont Aventin où ils se rendirent en grand nombre. Rienzi parut au milieu de l'Assemblée, & peignit avec énergie la misere & la servitude où étoit réduite cette Ville autrefois si florissante & qui donnoit des loix à tout l'univers. Les divisions de la Noblesse, l'abaissement du peuple, les cabales intestines, les femmes arrachées des bras de leurs époux, les Laboureurs privés

du fruit de leurs travaux, les Pelerins pillés & égorgés jusqu'aux portes de Rome, les Citoyens continuellement exposés à perdre la vie ou leurs biens, les Ecclésiastiques adonnés à toutes sortes de débauches, telle fut l'affreuse peinture qu'il fit des malheurs de Rome. Il animoit de tems en tems son discours par des soupirs, des larmes, des gémissemens, & quelquefois par des cris d'indignation. C'est à vous, disoit-il, braves Romains qu'il convient de rétablir la justice & la paix.

Rienzi ne se contenta pas de faire sentir la grandeur du mal, il détailla les moyens qu'on pouvoit employer pour sortir d'un si triste état. Comme l'argent est sur-tout nécessaire pour l'exécution des grands projets, il fit entrevoir aux Conjurés que les revenus immenses de la Chambre Apostolique, fourniroient des fonds suffisans, & que le Pape ne trouveroit pas mauvais qu'on portât la main sur ses trésors. Quand Rienzi se fut apperçu, que son discours avoit fait une vive impression sur les Conjurés, il les obligea de signer l'engagement qu'ils vouloient contracter avec lui, & ensuite il congédia l'assemblée. Quelques jours après il fit crier à son de

trompe que chacun eût à ſe trouver ſans armes la nuit ſuivante dans l'Egliſe du Château de Saint-Ange, afin de pourvoir au bien de l'Etat. Jamais on n'avoit vû Conſpirateur publier hautement ſes deſſeins, avant d'être prêt à les exécuter. Il n'y a ordinairement que le ſecret qui peut faire réuſſir ces ſortes d'entrepriſes. Rienzi voulut ſuivre une route extraordinaire, & ſon extravagance fut ſuivie des plus heureux ſuccès.

Les Romains ſe rendirent dans l'Egliſe qu'on leur avoit indiqué, & celui aux ordres duquel ils venoient d'obéir, fit dire trente Meſſes du St. Eſprit, auxquelles il aſſiſta depuis minuit juſqu'à neuf heures du matin. C'étoit le jour de la Pentecôte qu'il avoit choiſi exprès pour ſanctifier en quelque ſorte ſa Conjuration, & pour faire entendre qu'il n'agiſſoit que par une inſpiration particuliere du St. Eſprit. Rienzi ſortit de l'Egliſe, accompagné (*) de Raymont, Evêque d'Orviette, qu'il avoit attiré dans ſon parti par force ou par adreſſe. Cent hommes bien armés envi-

(*) C'eſt ce Vicaire du Pape dont j'ai déja parlé.

ronnoient le chef des séditieux. Une foule innombrable le suivoit avec de grands cris de joye, sans trop sçavoir à quoi cette scène devoit aboutir. Rienzi arrangea sa marche avec le plus d'ordre qu'il lui fut possible. On portoit devant lui trois étendards, sur lesquels on avoit peint des figures symboliques. Au milieu de cette pompe singuliere & des acclamations redoublées, il marche au Capitole, entre dans le Palais, monte sur la Tribune, harangue le peuple, déclare aux Romains que le tems de leur délivrance est arrivé, & qu'il veut être leur libérateur. Quand il eut achevé son discours, il fit lire les réglemens qu'il avoit dressés, & qui ne pouvoient manquer d'être agréables au peuple à qui on promettoit l'abondance, la liberté & l'abbaissement de la Noblesse. Outre ces avantages, on n'imposoit aux Romains nulle condition onéreuse. Tout se tiroit des revenus de la Chambre Apostolique. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'en (*) ruinant le Pape, on croyoit encore lui rendre service;

(*) Rienzi avoit persuadé aux Romains que toutes ses démarches étoient approuvées par Clement VI.

de ſorte que l'intérêt & la conſcience ſe trouvoient d'accord. On approuva donc tout ce que Rienzi venoit de propoſer, & il fut déclaré Souverain de Rome. Dès ce jour même il commença à dicter ſes loix du haut du Capitole.

Cependant Etienne Colonne qui étoit à Corneto, fut extrêmement ſurpris d'apprendre ce qui venoit de ſe paſſer. La choſe lui parut d'abord incroyable, mais ne pouvant plus douter d'un événement ſi extraordinaire, il monte à cheval, & arrive à Rome dans la perſuaſion que ſa préſence ſeule va faire rentrer les Factieux dans le devoir. On ne le laiſſa pas long tems dans cette erreur. Rienzi lui envoya un ordre de ſortir promptement de la Ville. Le Gouverneur étonné d'une pareille audace, fit une réponſe qui témoignoit beaucoup de mépris. Auſſi-tôt on ſonne l'allarme au Capitole. Le peuple accourt en armes de toutes parts, & la ſédition fut ſi prompte & ſi univerſelle, que Colonne eut à peine le tems de ſe ſauver. Tous les Nobles eurent ordre de ſe retirer dans leurs Terres, & aucun n'oſa déſobeir. Après ce coup de vigueur, Rienzi ſe rend maître de toutes les avenues de la Ville,

s'assure de tous les quartiers, met des corps de garde à la tête des Ponts, établit des Officiers pour rendre la justice, & fait punir tous les scélérats qui tombent sous sa main. Le peuple étoit au comble de la joye, d'avoir confié la suprême puissance à un homme qui en sçavoit faire un si bon usage.

Rienzi craignant d'être regardé comme un usurpateur, tâcha de faire approuver sa démarche par le Souverain Pontife, & il eut encore le bonheur d'y réussir. Clement VI. qui ne se voyoit pas en état de punir un sujet rebelle, crut qu'il falloit dissimuler, & ne pas aigrir un homme qui pouvoit encore porter plus loin son audace. La Cour d'Avignon prit donc le parti de confirmer Rienzi & Raymond (*) dans tous les droits que le peuple leur avoit donnés. On loua même le zèle de l'usurpateur, & on l'exhorta à continuer de se rendre digne de la protection du St. Siége. Voilà jusqu'où les Italiens poussent quelquefois la politique.

(*) Rienzi feignit de ne vouloir accepter la souveraine Puissance qu'à condition qu'on lui donneroit pour Collegue, Raymond Evêque d'Orviette; mais ce dernier ne jouissoit d'aucun pouvoir.

L'ambitieux Rienzi avoit toujours témoigné qu'il vouloit être le reſtaurateur de la liberté Romaine. Il ſe donna donc bien de garde de prendre des titres faſtueux qui, loin d'augmenter ſa puiſſance, n'auroit ſervi qu'à la décréditer. Il repréſenta aux Romains que comme l'inſolence de la Nobleſſe avoit donné lieu autrefois à la création des Tribuns du peuple, les circonſtances preſentes exigeoient qu'on établît de pareils défenſeurs. Il fit ſentir qu'en renouvellant cette ancienne dignité, il en réſulteroit des avantages conſidérables. Les Romains ne balancerent pas un inſtant à lui accorder ce qu'il deſiroit avec tant d'ardeur, (*) & on joignit au titre de Tribun, celui de libérateur de la Patrie.

Les principaux Nobles qui avoient été contraints de ſe retirer dans leurs Châteaux, frémirent en apprenant que la puiſſance de l'uſurpateur augmentoit de jour en jour. Ils s'aſſemblerent ſécrétement pour délibérer ſur les moyens de perdre leur ennemi ; mais on ſe ſépara ſans rien conclure. Rienzi ayant

(*) Raymond fut auſſi nommé Tribun du Peuple.

été informé de leur démarche ; les cita tous à son Tribunal pour y prêter entre ses mains serment de fidélité à la République, sous peine d'être traités comme criminels d'Etat. Cette sommation fut un coup de foudre pour la Noblesse, mais il fallut obéir. Le premier qui se présenta, fut le jeune Etienne Colonne, fils du Gouverneur, & les autres Nobles suivirent son exemple.

Quand l'usurpateur vit que son autorité étoit bien affermie, il tourna tous ses soins du côté de l'administration de la justice ; & il faut convenir que jamais Souverain légitime ne montra plus d'équité. Rienzi fut principalement le fleau des scélérats, & il étoit inflexible à l'égard des crimes qui intéressoient la sûreté & la tranquillité publiques. Rome en peu de tems fut purgée des malfaiteurs. Les bois & les grands chemins devinrent libres. Le commerce commença à fleurir, & tout reprit une face nouvelle.

La facilité qu'avoit trouvé le Tribun à se rendre Maître absolu de Rome, lui fit étendre ses vûes sur le reste de l'Italie qu'il ne désespéra pas de réduire sous son obéissance. Quand il en eut formé le projet, il assembla les Romains,

& leur repréſenta que c'étoit peu d'avoir délivré leur Patrie de la ſervitude, s'ils ne s'efforçoient de lui rendre une partie de ſa gloire paſſée ; qu'il falloit par conſéquent travailler à réunir tous les petits États qui partageoient l'Italie, & en former un corps dont Rome régleroit tous les mouvemens ; qu'il étoit d'avis d'inviter toutes les Villes à favoriſer une entrepriſe qui rétabliroit les Romains dans l'heureuſe ſituation où ils étoient du tems de la République. On applaudit à ce diſcours, & on preſſa le Tribun d'exécuter un projet ſi glorieux. Rienzi dépêcha alors des Couriers à tous les Princes d'Italie, pour les exhorter à rétablir Rome dans ſon ancienne ſplendeur. Il eut même l'audace d'écrire à toutes les têtes couronnées de l'Europe pour demander leur amitié, en leur offrant la ſienne. C'eſt ainſi qu'un homme de la plus baſſe naiſſance traitoit d'égal avec les plus puiſſans Souverains. Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'eſt que preſque tous les Potentats lui envoyerent des Ambaſſades, de ſorte que le peuple Romain crut voir revenir ces tems heureux où tous les Rois ſoumettoient leurs ſceptres aux Faiſceaux, & venoient reconnoître

la Souveraineté de la Capitale du monde.

La conduite du Tribun avoit été jusqu'alors irréprochable, & on ne pouvoit lui imputer d'autre crime que celui de son usurpation. Il étoit sévere à la vérité, & n'épargnoit pas les gens de la plus haute naissance, mais ses châtimens ne tomboient que sur des scélérats indignes de vivre. Rienzi n'eut pas assez de force d'esprit pour ne pas s'oublier dans le haut rang où la fortune venoit de le placer. Sa puissance l'aveugla, les richesses l'amollirent, il donna dans la profusion, & se livra à la débauche. Avant ce changement de mœurs, il ne vouloit point d'autre rempart que l'affection des peuples, mais depuis il songea à prendre des précautions pour sa sûreté, & fit trop sentir qu'il étoit Souverain; il n'y eut que sur l'article de la justice, qu'il ne se relâcha jamais. Dès qu'il se vit en état d'inspirer la crainte par le grand nombre de troupes qu'il avoit sur pied, il publia un Edit par lequel il citoit devant lui les Magistrats ou Gouverneurs des Villes, qui étoient du district de Rome, pour venir rendre hommage en sa personne à tout le peuple Romain. Il ré-

tablit aussi une imposition qu'on ne levoit plus depuis long-tems. Tout le monde se soumit à la citation & à la taxe, excepté Jean de Vic, Commandant de Viterbe & Gaetan de Ceccano, Comte de Fonde. Le Tribun indigné contre ces deux Seigneurs qui osoient lui tenir tête, résolut de leur faire connoître qu'on ne lui résistoit pas impunément. En effet, il vint à bout de les réduire, & leur défaite le rendit plus formidable que jamais à tous les Grands d'Italie.

La Noblesse qui quelque mois auparavant étoit si fiére & si arrogante, rampoit avec la derniere bassesse devant l'usurpateur. Quand celui ci étoit à l'Eglise, on le voyoit assis sur un Trône élevé, ayant devant lui les Seigneurs Romains qui se tenoient debout dans une contenance modeste. La femme de Rienzi poussoit encore plus loin le faste & l'orgueil. Toutes les fois qu'elle se montroit en public (ce qui arrivoit rarement) elle étoit accompagnée d'une Cour brillante, & traînoit à sa suite les Dames de la plus haute naissance. Une troupe de jeunes gens armés lui faisoient escorte, & quantité de Demoiselles la précédoient l'éventail à la main, pour

empêcher que la chaleur & les mouches ne l'incommodassent. Toute la famille du Tribun se ressentit de son élévation, il avança tout ce qu'il avoit de parens, & il imita en ce point la conduite des Souverains Pontifes.

Malgré le changement qui s'étoit fait dans les mœurs du Tribun, la réputation de son intégrité se trouvoit si bien établie, qu'on venoit de toutes parts, & même des lieux les plus éloignés, pour lui demander justice. Il y eut même des têtes couronnées (*) qui rechercherent sa protection & qui se soumirent à son arbitrage. Le Pape, les Cardinaux, & tous les Prélats de la Cour d'Avignon, écrivirent à Rienzi des lettres très-obligeantes, dans lesquelles on lui insinuoit adroitement qu'il étoit de sa piété de ne pas dissiper les biens de l'Eglise. *Il faut*, lui disoit-on, *en agir avec elle comme avec une bonne mere, dont on ne doit succer le lait*

(*) Jeanne Reine de Naples étoit accusée d'avoir eu part à la mort du Roi André son époux. Louis d'Anjou, Roi de Hongrie, & frere d'André, ne vouloit pas laisser ce crime impuni. L'affaire fut portee au Tribunal de Rienzi, qui demanda du tems pour se mettre en état de juger une cause si importante.

qu'avec modération. Philippe de Valois qui régnoit alors en France, ne crut pas qu'il fût de sa dignité de répondre sérieusement aux lettres fastueuses & insolentes que lui avoit envoyées Rienzi. Le Monarque François affecta d'employer le style le plus commun & le plus trivial, & fit porter sa réponse par un simple (*) Archer de sa garde.

Il sembloit que le Tribun n'eût plus rien à desirer du côté de l'ambition. Cependant il eut la manie de vouloir être Chevalier Romain, sans faire attention qu'en voulant entrer dans le Corps de la Noblesse qu'il avoit pris plaisir à humilier, il se décréditeroit dans l'esprit du peuple, dont il avoit paru jusqu'alors soutenir les droits. Rienzi se fit donc recevoir Chevalier, & après la cérémonie qui fut aussi indécente (**)

(*) La lettre de Philippe de Valois n'arriva à Rome, qu'après que Rienzi en eut été chassé.

(**) Rienzi s'avisa de prendre le bain dans une fameuse cuve de marbre où Constantin s'étoit baigné après avoir été guéri de la lepre, dit-on, par le Pape St. Sylvestre. Ce monument étoit regardé comme quelque chose de sacré. Le Tribun se coucha ensuite dans un endroit de l'Eglise qu'on appelloit les fonts de St. Jean.

que magnifique, il cita les Empereurs, les Rois, les Ducs, les Princes, les Comtes, les Marquis, les Universités, les peuples qui prétendoient avoir quelque Jurisdiction, puissance & autorité dans l'Empire, de comparoître à un jour marqué avec leurs titres & leurs prétentions, faute de quoi on procéderoit contr'eux selon les formes du droit & les inspirations du St. Esprit. Lorsqu'il eut fait cette insolente sommation, on lui présenta successivement sept (*) Couronnes, qu'on lui arrachoit à mesure qu'on les mettoit sur sa tête. Il est difficile de deviner quelles vûes pouvoit avoir Rienzi dans ces sortes d'entreprises, où il paroît plus d'extravagance que de politique.

Depuis que le Tribun se fut fait couronner, son crédit commença à décheoir. La pompe passagere des cérémonies qui avoit occupé un tems toute l'attention des Romains, fit place à des réflexions sérieuses. Le luxe de ses habillemens, la somptuosité de sa table, la pompe de son cortege; en un mot, ce faste Monarchique qu'il affectoit dans toutes ses actions, occasionna bien-tôt des

(*) Par allusion aux sept dons du S. Esprit.

murmures secrets, & altéra le principe de la vénération qu'on avoit toujours eu pour l'usurpateur. Cependant Rienzi qui ne s'étoit pas encore apperçu de la mauvaise disposition des peuples à son égard, crut qu'il pouvoit tout oser, & qu'il étoit tems de porter le dernier coup à la haute Noblesse. Il attira dans son Palais plusieurs Seigneurs Romains sous différens prétextes, & s'assura de leurs personnes. Le Tribun craignant que ce coup d'éclat ne causât quelque sédition, fit courir le bruit que ses prisonniers étoient des traîtres qui avoient conspiré contre le Gouvernement. Il assembla ensuite le peuple au Capitole où il fit conduire les prétendus coupables. Etienne Colonne qui étoit une des illustres victimes que l'usurpateur avoit résolu d'immoler, leva un pan de la robe de Rienzi, & lui dit, *un habit simple ne conviendroit-il pas mieux que ce riche ornement que vous portés.* La hardiesse de Colonne, son regard majestueux & une rumeur sourde que ces paroles exciterent dans l'assemblée, firent pâlir Rienzi qui étoit naturellement timide & facile à déconcerter. Le Tribun n'osa poursuivre sa démarche, & il remit l'affaire au lendemain.

Comme il étoit résolu à l'exécution de son barbare projet, il fit tendre des tapisseries mi-parties de rouge & de blanc dans le lieu où se tenoit le Conseil, & qui devoit être le théatre de la sanglante tragédie qu'on préparoit. Rienzi envoya un Confesseur à chacun des prisonniers pour les exhorter à la mort, & fit ensuite sonner la cloche du Capitole. A ce son fatal, les Seigneurs jugerent que leur Arrêt étoit prononcé, & tous se disposerent à mourir.

Cependant le peuple qui s'attendrit aisément à la vûe des plus insignes criminels qu'on conduit au supplice, ne put voir sans une extrême douleur, le sort qu'on préparoit à des hommes de la plus haute naissance, & qui n'étoient coupables que parce qu'ils faisoient ombrage au Tyran. On n'entendit point alors ce murmure d'approbation, avec lequel le peuple avoit coutume d'applaudir à la sévérité du Tribun dans les exécutions ordinaires. Un sombre & lugubre silence régnoit dans toute l'Assemblée, & la compassion avoit gagné tous les cœurs. Ceux qui étoient les plus près de Rienzi, lui firent remarquer ce changement. Ils en prirent occasion d'implorer sa clémence en faveur

des prisonniers, & ils employerent pour le fléchir les paroles les plus tendres, & les motifs les plus pressans.

Le Tribun comprit alors qu'il avoit été trop vîte dans une affaire si délicate, Il prit sur le champ son parti, & fit conduire les Seigneurs à son Tribunal. Au lieu de prononcer le funeste Arrêt, il supplia le peuple d'avoir quelque indulgence pour d'illustres prisonniers, dont les services & la naissance méritoient bien qu'on n'examinât pas leur conduite à la rigueur. Quoiqu'il frémît de rage intérieurement de se voir arracher ses victimes, il demanda leur grace, & l'accorda lui-même au nom du peuple. « N'êtes-vous pas résolus, » leur dit-il, de vous sacrifier pour » les intérêts de ce peuple qui vous » rend & les biens & la vie ? Tous ces Seigneurs frappés d'un changement si imprévu, répondirent par une profonde inclination.

Le Tribun voulant regagner entiérement ses prisonniers, les combla de politesse & de présens, mais dès qu'ils furent sortis de Rome, ils songerent à se venger. Ils commencerent par fortifier leurs Places & les munir de toutes sortes de provisions. Rienzi ne mit au-

cun obstacle à tous ces préparatifs, mais il ne tarda pas à éprouver les effets de son imprudence. A peine les Seigneurs révoltés se trouverent en état d'agir, qu'ils firent des courses aux environs de Rome, pillant & ruinant la campagne, enlevant hommes & bestiaux, & portant par-tout la désolation & le ravage. Le Tribun réveillé par les murmures publics, se détermina enfin à attaquer les auteurs de tous ces désordres; il forma à la hâte une armée de plus de vingt mille hommes, qui fit un dégât effroyable dans le Territoire de (*) Marino.

Ce fut alors que Clement VI. envoya un Légat à Rome pour procéder contre Rienzi, en cas que ce dernier ne voulût pas se démettre de la souveraine puissance. Le Pape n'avoit que des excommunications à lancer, mais ces armes spirituelles n'étoient pas suffisantes pour dompter l'usurpateur. Dès que le Légat fut arrivé à Rome, il écrivit au Tribun qui étoit en campagne à la tête de ses troupes, pour le presser de venir recevoir les ordres du Souve-

(*) Marino étoit la plus forte Place des Conjurés.

rain Pontife. Le Tribun ne se pressa pas d'obéir. A la fin il entra dans la Ville accompagné de ses troupes, & commença par détruire quelques Palais appartenans aux Seigneurs révoltés. S'étant ensuite rendu à l'Eglise de Saint-Pierre, il se fit donner la Dalmatique que les Empereurs avoient coutume de porter à leur couronnement, la mit par-dessus ses armes, & partit au son des trompettes avec toute sa Cavalerie, la Couronne en tête, & le sceptre à la main. Il se rendit au Vatican dans cet équipage pompeux & burlesque. Après un assez court entretien, le Légat & lui se séparerent sans aucun éclaircissement, & fort peu satisfaits l'un de l'autre.

Cependant Rienzi continuoit toujours ses opérations militaires, mais soit que la présence du Légat eût inspiré un nouveau courage à la Noblesse Romaine, soit que la crainte eût rallenti la premiere ardeur du Tribun, il commençoit à perdre cette supériorité qui l'avoit rendu jusqu'alors si formidable. D'ailleurs l'argent lui manquoit, les troupes étoient mal payées, on s'ennuyoit de la guerre civile, & malgré un reste de vénération que le peuple conservoit encore pour le Tribun, tout

paroissoit se disposer à un murmure général. Quelques Gentishommes bien assurés de la disposition des esprits, promirent au vieux Colonne de lui ouvrir les portes de la Ville, lorsqu'il se présenteroit avec son armée.

Sur cet avis, les Seigneurs Romains réunirent leurs troupes à Palestrine, & formerent un corps de quatre mille Fantassins, & de seize cens chevaux. Quand le Tribun vit cet orage prêt à fondre sur lui, il tomba dans un abattement si étrange, qu'il en perdit le sommeil & abandonna le soin des affaires. Il se tenoit caché dans le Capitole sans prendre aucunes mesures. L'approche du danger le fit enfin sortir de son assoupissement. Il assembla les Romains, & leur persuada qu'il avoit eu une révélation qui lui annonçoit les plus éclatans succès. Excellent moyen pour déterminer un peuple superstitieux à tout entreprendre.

Rienzi se disposa à attaquer ses ennemis, & l'armée des Nobles se mit aussi en marche. Le vieux Colonne qui la commandoit, & qui s'étoit ménagé des intelligences dans Rome, avance vers cette Ville, suivi seulement de deux Domestiques ; mais on ne lui ouvrit point les portes comme il s'en étoit flatté, & il s'en retourna fort mécontent,

Il partagea ses troupes en trois corps ; & ordonna que pour braver le Tribun, on les feroit défiler au son des trompettes le long des murs de Rome. Les deux premiers corps exécuterent sans aucun inconvénient les ordres du Général. Il ne restoit plus que le troisiéme composée de la meilleure Cavalerie, & de la fleur de la Noblesse. Le jeune Colonne qui en étoit un des principaux Chefs, avoit pris les devans avec quelques jeunes Seigneurs ; s'étant apperçu qu'une des portes de la Ville étoit à demi ouverte, & entendant un bruit sourd & confus, il s'imagina que c'étoit là un effet des intelligences que son pere avoit ménagées. Aussi-tôt il met sa lance en arrêt, donne des éperons à son cheval, & avance dans la Ville à toute bride sans être suivi de personne.

La Cavalerie Romaine sur laquelle il fondit d'abord, prit tellement l'épouvante, qu'elle se mit à fuir en désordre, comme si elle eût eu toute l'armée ennemie sur les bras. L'Infanterie ne tint pas plus ferme, & si le jeune Colonne avoit eu seulement avec lui une centaine de soldats, il étoit Maître de Rome ; mais enfin les habitans étant venus à se reconnoître, & n'appercevant qu'un

seul

ſeul homme, firent face & l'envelopperent. Colonne qui avoit compté ſur ſes amis du dedans & du dehors, fut étrangement étonné de ſe voir inveſti de toutes parts. Il voulut regagner la porte, mais les Cavaliers qui le pourſuivoient, l'atteignirent, le renverſerent de cheval, le déſarmerent, & ſans avoir aucun égard pour ſa naiſſance, ſa jeuneſſe, & ſes ſupplications, on le frappe de trois coups d'épée dont il mourut ſur le champ. Il étoit alors dans la vingtiéme année de ſon âge, & il avoit déja donné des preuves de valeur qui préſageoient de plus grandes actions & un deſtin plus heureux. Dans le moment qu'il expira, le ciel qui étoit couvert de nuages, s'éclaircit tout-à-coup. Rienzi ne manqua pas d'en tirer avantage, pour s'attirer l'admiration d'un peuple crédule & ſuperſtitieux.

Cependant le vieux Colonne qui ſuivoit à la tête de l'arriere-garde, étant arrivé à la porte de la Ville où la populace étoit aſſemblée, pouſſe ſon cheval de ce côté-là, & voit ſon fils étendu à terre & nageant dans ſon ſang. Quel ſpectacle pour un pere! la frayeur le ſaiſit; & il ſort promptement de ce lieu funeſte; mais la tendreſſe paternelle

le rappelle bien-tôt dans la Ville ; il y rentre pour délivrer ſon fils qu'il croit encore vivant. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il s'apperçoit que ſa démarche eſt inutile. Comme il ne ſongeoit qu'à ſe ſauver lui-même, tout abîmé de douleur, & frémiſſant de rage ; une énorme machine qu'on laiſſa gliſſer d'une Tour de la porte, tomba ſur ſes épaules & ſur la croupe de ſon cheval. Au même inſtant il eſt enveloppé par une troupe de ſoldats qui ſe jettent ſur lui, & le percent de coups juſqu'à ce qu'il ait rendu le dernier ſoupir.

Le peuple animé par la mort des deux Colonnes, ſort de la Ville ſans attendre les ordres du Tribun, & maſſacre pluſieurs autres Seigneurs Romains. La terreur ſe mit tellement dans le parti de la Nobleſſe, que chacun ne ſongea qu'à chercher ſon ſalut dans la fuite. La déroute fut générale, & Rienzi ne perdit pas un ſeul de ſes ſoldats à la pourſuite des ennemis. Le Tribun fit ſonner les trompettes pour annoncer ſa victoire. Il prit en main ſon ſceptre, mit deux (*) Couronnes ſur ſa tête, & rentra ainſi triomphant dans Rome,

(*) Une d'argent & l'autre d'olivier.

Pour en impoſer à la multitude qui le regardoit comme une eſpece de Prophête, il donna des marques extérieures de piété, & fit des proceſſions tryomphales. Si Rienzi, au lieu d'amuſer le peuple par de vains ſpectacles, eût profité de la conſternation où étoient ſes ennemis, il les auroit peut-être mis pour toujours hors d'état de lui donner de l'inquiétude; mais il aimoit mieux commander à Rome qu'à la tête d'une armée.

La victoire que venoit de remporter l'uſurpateur, bien loin de rendre ſa Domination inébranlable comme on devoit naturellement le préſumer, fut la principale cauſe de ſa ruine, par l'orgueil & l'inſolence que lui inſpirerent ſes ſuccès. Il lui échappa un trait qui lui aliéna le cœur de ſes meilleures troupes. Ayant fait monter à cheval tous les volontaires qu'il honoroit du nom de milice ſacrée; ſuivez-moi, leur dit-il, je veux vous procurer doublement la paix. Il les conduiſit auprès d'une flaque d'eau qui étoit teinte du ſang de l'infortuné Colonne; Rienzi prit dans le creux de ſa main un peu de cette eau enſanglantée, & en aſpergea ſon fils, en lui diſant ces paroles, *tu ſeras déſor-*

mais le Chevalier de la victoire. Chaque Capitaine eut ordre de frapper le fils du Tribun sur les reins avec le plat de l'épée. Rienzi prit ensuite le chemin du Capitole, d'où il congédia sa Cavalerie en ces termes. « Retirez-vous Romains, » ce que je viens de faire vous est commun avec moi. Aussi n'appartient-» il qu'à vous & à nous de combattre » pour la Patrie. Cette cérémonie barbare & burlesque déplut tellement à tous les Cavaliers qui en furent les témoins, qu'ils ne voulurent plus porter les armes pour lui.

Le Tribun après avoir perdu l'affection de la meilleure partie de ses troupes, fit aussi tout ce qu'il falloit pour se rendre odieux au peuple Romain. Il s'abadonna à toutes sortes d'injustices, & devint d'un orgueil & d'une arrogance insupportables; toutes les personnes opulentes furent rançonnées pour subvenir à la somptuosité de sa table & au luxe de ses habillemens. Renfermé dans son Palais, il ne faisoit sentir sa présence que par les concussions les plus criantes. On blâmoit généralement sa conduite; la jeunesse ne s'empressoit plus à lui faire sa cour; & Rome qui l'avoit regardé si long-tems comme

son libérateur, ne le considéroit plus que comme un Tyran. Le Cardinal Légat n'omettoit rien pour lui susciter des ennemis, & après avoir cité trois fois inutilement cet usurpateur à comparoître devant son Tribunal, il lança sur lui les foudres du Vatican.

Tandis que les Romains se trouvoient exposés dans l'enceinte de leurs murailles à la tyrannie du Tribun, ils n'avoient pas moins à souffrir au dehors de la Ville. La Noblesse recommençoit ses courses & désoloit les campagnes avec plus de fureur que jamais. Rome étoit comme bloquée, & l'interruption du commerce, rendoit les vivres d'une cherté excessive. La disette contribua plus à perdre Rienzi dans l'esprit du peuple que tous les anathêmes du Légat. Celui-ci ne se contentoit pas de lancer des excommunications. Il engagea un Seigneur nommé Jean Pepin du Royaume de Naples, à former une conspiration contre le Tribun. Ce complot réussit par le peu de fermeté & de courage que montra l'usurpateur. Pepin entra dans Rome avec cent cinquante soldats, & s'empara sans aucun obstacle d'un des quartiers de la Ville. Rienzi s'imaginant que tout étoit perdu, se

tourna du côté des Romains qui s'étoient assemblés sous sa Tribune, & leur dit, en pleurant comme un lâche. « J'ai gouverné avec assez de bonheur, & j'ai » procuré le bien public autant qu'il » m'a été possible, puisque le bon ordre que j'ai commencé d'établir, ne » plaît pas à tout le monde, je me vois » contraint de renoncer à mon ouvrage. » Je me retire donc, & je quitte les » rênes du Gouvernement. Après avoir ainsi parlé, il monte à cheval, & suivi de quelques Cavaliers, il se met en marche, trompettes sonnantes, drapeaux déployés, & fait une retraite triomphante, au lieu de faire une attaque vigoureuse. Il se rendit au Château Saint-Ange, où il se cantonna quelque tems jusqu'à ce qu'il eût l'occasion de s'évader.

Le bruit de sa fuite se répandit bientôt dans toute la Ville, & dès que le Comte Pepin en fut informé, il sortit de ses retranchemens, & alla au Capitole qu'il trouva abandonné. On pilla les meubles, les trésors du Tribun, & on le pendit en effigie contre les murs du Palais. Le Légat qui attendoit à Montefiascone le succès de l'entreprise, ayant appris ce qui venoit d'arriver, se

rendit à Rome, & fit de nouveau le procès à l'usurpateur & l'excommunia. On laissoit cependant Rienzi dans le Château Saint-Ange, où il resta plus d'un mois sans être inquiété, soit qu'on appréhendât de soulever le peuple en sa faveur, soit qu'on aimât mieux lui donner lieu de s'enfuir, que de faire un éclat inutile ou même dangereux. On ne songeà donc alors qu'à rétablir l'ancienne forme du Gouvernement.

Rienzi dans le sein de sa retraite, avoit repris courage, & il ne désespéroit pas de se revoir encore Maître de Rome. Il comptoit beaucoup sur la protection & sur les secours du Roi de Hongrie, avec qui une ligue particuliere l'avoit mis en étroite liaison. Le Prince Hongrois étoit sur le point d'entrer dans le Royaume de Naples à la tête d'une armée nombreuse, & Rienzi soupiroit après ce moment pour se rendre auprès de son protecteur. Le Tribun reçut enfin les heureuses nouvelles qu'il attendoit avec tant d'impatience. Le Royaume de Naples venoit de se soumettre au Roi de Hongrie, & cette révolution fut extrêmement prompte. Rienzi partit de Rome sur le champ, & alla trouver le Monarque

vainqueur, qui le reçut parfaitement bien, & qui parut plus sensible à l'infortune d'un odieux usurpateur, qu'on ne l'est quelquefois aux disgraces d'un Prince légitime.

Le Pape fut très-scandalisé du bon accueil qu'on venoit de faire à un Factieux, & il en témoigna son mécontentement. La lettre que Clement VI. écrivit à cette occasion, eut son effet selon toutes les apparences, car Rienzi sortit de Naples, & il parcourut divers endroits de l'Italie, où il erra pendant deux ans déguisé & inconnu. Quoiqu'il se vît alors abandonné de tout le monde, il ne perdoit point de vûe le projet de son rétablissement. Il profita du Jubilé pour venir secrétement à Rome. Pendant tout le tems qu'il fut dans cette Ville, il s'éleva quelques séditions, dont on le soupçonna d'être l'auteur.

Quoique les Romains fussent très-bien disposés en faveur de Rienzi, il comprit cependant qu'il ne lui seroit pas facile de réussir. Outré d'avoir fait des tentatives inutiles, il prit un parti fort extraordinaire ; ce fut d'aller trouver à Prague Charles IV. Roi des Romains, qu'il avoit eu autrefois l'audace de citer à son Tribunal. Rienzi étoit persuadé

que ce Prince touché de la franchise avec laquelle il se jetteroit entre ses bras, se piqueroit de générosité, & lui accorderoit sa protection. Dans cette espérance, il prend la route de Boheme, arrive à Prague, va se présenter devant Charles, se jette à ses pieds, & lui dit ; » Vous voyez, Seigneur, ce Nicolas » de Rienzi qui avoit eu le bonheur de » procurer la liberté aux Romains, & » qui les gouvernoit selon les loix de » la justice. J'ai vû sous mon obéissance » la Toscane, la Campagne de Rome & » les côtes maritimes. J'ai humilié les » Grands, j'ai réformé une infinité d'a» bus, & j'ai sçu me servir avec suc» cès de la verge de fer dont Dieu lui» même avoit armé mon bras ; mais en» fin l'injustice de mes ennemis a pré» valu, & on m'a chassé de Rome. Je » n'impute qu'à moi seul tous mes » malheurs ; si je m'étois toujours fait » un devoir de punir sévérement le cri» me, le Ciel ne m'auroit pas abandon» né. Contraint de fuir une Patrie in» grate, j'ai cru ne devoir point cher» cher d'autre azyle qu'auprès d'un » Monarque puissant à qui j'ai l'hon» neur d'appartenir, étant fils naturel » de l'Empereur Henri. J'ai tout lieu

» d'espérer qu'un Prince destiné du
» Ciel à punir les Tyrans & la Tyran-
» nie, voudra bien être le protecteur
» d'un homme dont Dieu s'est servi
» pour châtier les oppresseurs du peu-
» ple Romain.

Charles admira la hardiesse & l'insolence de Rienzi qui avoit le front de se dire son parent ; mais touché de la franchise avec laquelle il en agissoit envers un Prince qu'il devoit regarder comme son ennemi, il lui tendit une main secourable, & le traita avec toutes les distinctions qui sont dûes au mérite malheureux.

Quand Rienzi prit le parti d'aller à Prague, il prévit bien que Charles IV. qui devoit son élévation au Pape, ne manqueroit pas de faire sa cour au Pontife Romain, en s'assurant d'un homme que Clement VI. faisoit chercher de toutes parts, dans la crainte qu'il ne bouleversât encore l'Italie. Rienzi s'attendoit donc qu'on le livreroit au Pape, & qu'on l'envoyeroit à Avignon ; mais il s'y étoit déterminé de lui même, & il crut que c'étoit le plus sûr moyen de se remettre en possession de son ancienne dignité. Cette présomption étoit extravagante, mais Rienzi avoit coutume

de réussir par des voyes extraordinaires & diamétralement opposées aux régles de la politique. Nous verrons par la suite s'il se flattoit mal-à-propos. Il voulut encore par un rafinement de délicatesse épargner à Charles la honte de livrer à un maître irrité un malheureux qui avoit compté trouver un azyle dans ses Etats.

Rienzi déclara donc à l'Empereur qu'il ne craignoit point d'aller à Avignon, & que même il le souhaitoit. Charles ravi de pouvoir accorder ses intérêts avec sa gloire, approuva fort le dessein de son (*) prisonnier. Rienzi étoit cependant toujours gardé de fort près. L'envie de voir un personnage si fameux, & dont on avoit raconté tant de merveilles, attiroit sans cesse chez lui ce qu'il y avoit à la Cour & dans la ville de plus distingué. Il y venoit aussi des Sçavans & des Docteurs qui étoient bien aises de l'entendre & de disputer avec lui. L'étendue de ses connoissances & la facilité avec laquelle il s'exprimoit en latin, causoient autant de sur-

(*) On avoit donné des Gardes à Rienzi. D'ailleurs on le traitoit avec beaucoup de distinction & presque en Souverain.

prise que d'admiration. Sa mémoire qui lui fournissoit continuellement les plus beaux traits des Anciens qu'il sçavoit appliquer à propos, les pensées vives & naturelles qu'il tiroit de son propre fond, & ces saillies heureuses d'une imagination féconde & brillante le faisoient regarder comme un prodige d'esprit.

Tandis qu'il se faisoit ainsi admirer à Prague où il étoit caressé des Grands, & recherché de tout le monde, on lui réservoit un autre traitement à Avignon. Il seroit difficile d'exprimer la joye que ressentit le Pape, quand il apprit qu'on alloit lui livrer un homme qui lui avoit causé tant d'inquiétudes & d'allarmes. Rienzi fût enfin conduit à la Cour du Souverain Pontife. Dans toutes les Villes & dans tous les endroits par où il passa, les peuples allerent en foule à sa rencontre, en criant qu'ils venoient pour le délivrer, & le sauver des mains de son plus mortel ennemi; mais il les remercioit de leur bonne volonté, & leur protestoit qu'il alloit volontairement & de son plein gré à Avignon. On le combloit d'honneur sur la route, & on l'auroit plutôt pris pour un Prince qui marchoit en

triomphe, que pour un coupable qui alloit se présenter devant son Juge.

Dès que Rienzi fut arrivé à Avignon, Clement VI. le fit amener en sa présence, pour examiner de quel air ce sujet rebelle soutiendroit les regards d'un Maître irrité, & ce qu'il oseroit dire pour sa justification. Rienzi parut aux pieds du Pape dans une contenance modeste & convenable à sa situation présente, mais avec une liberté respectueuse que la Majesté du Souverain Pontife & de toute la Cour ne put jamais déconcerter. « Je n'ignore pas, » dit-il au Pape, à quel point on m'a » noirci dans votre esprit, & quels fâ» cheux préjugés ont dû faire naître » contre moi & contre ma conduite les » Légats qui m'ont condamnés avec » plus de précipitation que de justice. » Votre Sainteté est trop équitable » pour me condamner sans m'entendre. » Bien loin d'avoir voulu me soustraire » à votre Tribunal, je serois venu m'y » présenter il y a long tems, si j'avois » cru pouvoir faire en sûreté une pa» reille démarche. Je n'ai passé par la » Boheme que pour supplier l'Empe» reur de me procurer auprès de vous » la facilité d'entrer en justification sans

» courir aucun danger. Aujourd'hui
» que j'ai le bonheur d'embrasser les
» genoux du pere commun des Fidèles,
» j'ose le conjurer de m'accorder des
» Juges devant qui je puisse rendre un
» compte exact de ma conduite. Je me
» flatte qu'après un mûr examen, on
» reconnoîtra que personne n'a jamais
» montré plus d'attachement que moi
» pour l'Eglise, pour le Saint Siége,
» & pour le Souverain Pontife. Au
» reste s'il m'est échappé quelques fau-
» tes dans le Gouvernement d'un peu-
» ple aussi indocile, & aussi tumul-
» tueux que l'est le peuple Romain,
» j'ose dire qu'elles sont de nature à me
» rendre plus digne de compassion que
» de châtiment.

Clement VI. qui s'attendoit que Rienzi ne se jetteroit à ses pieds que pour implorer sa miséricorde, fut étrangement surpris de l'entendre parler comme un homme qui n'a rien à se reprocher. On le conduisit par ordre du Pape dans une Tour assez vaste, où il fut renfermé seul & attaché avec une chaîne qui tenoit à la voute. On nomma ensuite trois Cardinaux pour faire son procès; mais quoiqu'il fût coupable de rébellion, crime que les Souverains ne

pardonnent guéres, on ne le traita point avec la derniere rigueur. On se contenta de le retenir en prison comme un esprit dangereux & capable d'exciter de nouveaux troubles si on le mettoit en liberté. Comme on lui fournissoit tous les livres dont il avoit besoin, il passoit son tems à la lecture des historiens Romains, mais sur-tout de Tite-Live son Auteur favori. Il se mit à le relire avec avidité, s'attachant particuliérement aux Révolutions, aux guerres civiles & aux discordes arrivées entre le Sénat & le peuple Romain. Il étudioit avec soin les différentes démarches des Tribuns, leurs entreprises, leurs succès, leurs disgraces, recherchant par de profondes méditations les principes qui avoient occasionné le succès des uns, & causé la perte des autres. Il s'appliquoit quelquefois à lui-même ce qu'il venoit de lire. Repassant sur la conduite qu'il avoit tenue avant son élévation, & dans le cours de son Tribunat, il examinoit en quoi il s'étoit trompé & ce qu'il auroit à faire s'il se trouvoit encore un jour en possession de l'autorité souveraine. Animé par je ne sçai quel pressentiment, il ne désespéroit pas de mettre bientôt en pratique les maximes

qu'il puisoit dans la lecture de Tite-Live.

Rome gouvernée par quatre Sénateurs, étoit en proye à mille divisions, & le peuple regrettoit l'administration du Tribun. François (*) Baroncelli s'appercevant qu'il seroit facile d'usurper la souveraine puissance pendant ces tems de troubles & de désordres, résolut de marcher sur les traces de Rienzi, & de parvenir à la même autorité. Il ne manquoit ni d'ambition ni de génie, & avoit plus de résolution que l'ancien Tribun à qui il cédoit pour l'éloquence & le sçavoir. Quand il eut formé son projet, il l'exécuta assez heureusement. Baroncelli se rendit maître du Capitole, & y arbora le drapeau du peuple Romain. Ses émissaires crians par toute la Ville, *liberté, liberté*, attirerent la multitude que le nouvel usurpateur harangua de la sorte. « Ce n'est ni l'ambition, ni l'in-» térêt, mais le seul amour de la Patrie » qui m'engage en ce jour à prendre

(*) Il étoit selon les uns, de fort basse extraction, & selon d'autres, d'une assez bonne Bourgeoisie. Il étoit Greffier ou Notaire du Capitole, Charge que possédoit Rienzi avant son élévation.

» les armes. Je n'ai pû voir ſans une ex-
» trême douleur l'état déplorable où la
» licence effrénée des Nobles a replongé
» cette Capitale. Leurs violences ſem-
» blent n'avoir été quelque tems ſuſ-
» pendues, que pour ſe répandre avec
» plus de fureur. Rome par leur tyran-
» nie & leurs diviſions, ſe trouve ex-
» poſée à toutes ſortes de brigandages.
» Les biens, la vie & l'honneur n'y
» ſont plus en ſûreté. On viole le ſacré
» comme le prophane, & tout eſt en
» confuſion. Mais quelques grands que
« ſoient les maux qui nous affligent, je
» ne déſeſpere pas d'y remédier. Je me
» ſens même aſſez de force & de cou-
» rage pour rendre au peuple Romain
» le repos, le bonneur, la gloire & la
» liberté.

Le peuple à qui ce diſcours rappelloit l'idée de ſon ancien Tribun, crut le voir reparoître dans Baroncelli, & on applaudit unanimement à ſa propoſition. Il convoqua une aſſemblée pour le lendemain, & il déclama de nouveau contre l'orgueil & l'avarice des Grands. Il s'étendit beaucoup ſur la félicité, la grandeur, & le pouvoir univerſel dont jouiſſoit autrefois le peuple Romain, & ſur la tyrannie qu'exerçoit la No-

bleſſe depuis tant d'années. Enſuite remontant au principe de tous ces déſordres, il invectiva d'une maniere ſanglante contre les Pontifes Romains & ſur-tout contre Innocent VI. (*) aſſurant que l'abſence du Pape, & le ſéjour de ſes prédéceſſeurs à Avignon, étoit l'unique cauſe de la ſervitude où étoient tombés les Romains; puis rappellant le ſouvenir de Rienzi, il fit ſentir la néceſſité du Tribunat, & conclut que ce plan de Gouvernement étoit ſi beau, que Rome auroit été rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, ſi Rienzi enyvré de ſa fortune, n'eût quitté ſa premiere route pour ſe frayer le chemin du deſpotiſme & de la tyrannie. « Pour moi, » continua-t-il, inſtruit par les vices & » les diſgraces de ce grand homme, & » réſolu d'imiter ce qu'il y eut de louable dans ſa conduite, je promets, » ſi on veut m'élever à la dignité de Tribun, de remédier efficacement à tous » les déſordres qui ſe ſont introduits » dans cette Capitale, de réprimer l'orgueil des Nobles, l'audace des brigands, la licence des mauvais Citoyens, de rétablir l'abondance dans

(*) Il venoit de ſuccéder à Clement VI.

» Rome, la sûreté dans les chemins pu-
» blics, la justice dans les Tribunaux,
» le respect dans les Temples, la ma-
» jesté ancienne dans la République, &
» cette liberté précieuse pour laquelle
» est né le peuple Romain.

Baroncelli fit ensuite la lecture de quelques réglemens qui furent reçus avec de grandes acclamations. On le proclama Tribun, & il commença l'exercice de sa nouvelle dignité par la cassation de quelques Magistrats, & substitua à leurs places quelques-uns de ses amis. Il fit des exemples de sévérité sur plusieurs Citoyens qu'il punit plus ou moins rigoureusement selon la qualité de leurs crimes. Enfin il s'attacha d'abord à imprimer de la terreur, & il y réussit parfaitement.

Innocent VI. ayant appris ce qui venoit d'arriver à Rome, & craignant les suites d'une pareille révolution, ne trouva point de meilleure ressource pour sortir d'embarras, que d'opposer au nouveau Tyran, un Tyran plus accrédité. Le Pontife Romain crut que Rienzi corrigé par une prison de trois ans, se comporteroit avec plus de modération, & que la reconnoissance l'engageroit à conserver toute sa vie un atta-

chement inviolable pour le Saint Siége, à qui il feroit redevable de son rétablissement.

On tira donc Rienzi de sa prison, & on le conduisit devant le Pape qui lui dit, « J'ai tout lieu de croire qu'après » avoir été instruit à l'école de l'adver» sité, vous pourrez faire un bon usage » de vos heureux talens. C'est ce qui » me détermine aujourd'hui à vous con» fier le Gouvernement de Rome en » qualité de Sénateur. Elevé à un si » haut rang non plus par une multitude » séditieuse, mais par l'autorité de » votre Souverain, j'espere que vous » justifierez le choix que j'ai fait de » vous, & que vous prendrez des sen» timens convenables à un Magistrat » revêtu d'une puissance légitime. Rienzi transporté de joye, se jette aux pieds du Pontife, & lui fait mille protestations d'une reconnoissance éternelle.

Le Cardinal d'Albornos Légat du Pape, emmena en Italie le nouveau Sénateur à qui on assigna des revenus assez considérables sur la République de Perouze. Rienzi paya de sa personne dans toutes les petites guerres qu'ont eut à soutenir contre divers Tyrans de l'Italie ; mais toutes ces expéditions mili-

taires étoient peu de son goût & il ne soupiroit qu'après son rétablissement. Il pressoit souvent le Cardinal de le conduire à Rome, ou du moins de lui fournir de l'argent pour se mettre en état d'y paroître, avec la décence qu'exigeoit sa dignité. Le Prélat ne se pressoit pas de favoriser l'ambition d'un homme dont il avoit eu le tems d'étudier le caractère, & qu'il regardoit comme un Avanturier moins utile que dangereux.

Pendant ce tems-là, Baroncelli se signaloit à Rome par ses cruautés. A force de verser du sang, il excita les peuples à répandre le sien. Cet odieux Tribun fut massacré quatre mois après son élévation. Sa mort ne servit qu'à éloigner Rienzi de la place à laquelle il aspiroit, parce que les Romains envoyerent des Députés à d'Albornos pour se mettre sous sa protection, & pour obtenir le pardon du Saint Siége; comme il n'y avoit plus de Tyrans à chasser de Rome, & que le peuple étoit rentré dans le devoir, Rienzi devenoit absolument inutile. Cependant il cherchoit toujours à se rétablir sans le secours du Légat sur lequel il ne comptoit plus. Les Romains dont il étoit toujours l'idole, alloient le voir avec em-

preſſement ; il leur faiſoit entendre que ſes profondes réflexions & la lecture des meilleurs hiſtoriens lui avoient donné de nouvelles lumieres, que ſon unique ambition étoit de rendre à ſa Patrie cette ſupériorité & cet empire qu'elle avoit autrefois ſur une grande partie de l'univers, & de ne rien épargner pour réuſſir dans ce glorieux deſſein, quand il devroit ſacrifier ſon repos & ſa vie.

Les Romains écoutoient avidement de pareils diſcours, & ſollicitoient Rienzi d'exécuter promptement ſes nobles projets. « Revenez, lui diſoient-ils, » revenez à votre chere Rome, hâtez-» vous de la tirer de l'état déplorable » où elle eſt aujourd'hui. Faites-vous » notre Souverain ; nous vous donne-» rons toutes ſortes de ſecours, & ſoyez » ſûr que vous n'avez jamais été ſi deſi-» ré, ni ſi aimé que vous l'êtes. Voilà de quelle maniere on exhortoit continuellement Rienzi à ſe rendre maître de Rome, mais on ne lui en fourniſſoit pas les moyens. La pauvreté des Romains ne leur permettoit pas de faire des avances conſidérables. D'ailleurs, la crainte du Légat les retenoit dans le devoir. On ſe bornoit donc à faire des vœux inutiles pour le rétabliſſement de

l'ancien Tribun. Celui-ci commençoit à perdre toute espérance, lorsqu'une heureuse rencontre lui ménagea dans le tems qu'il y comptoit le moins, la ressource après laquelle il soupiroit depuis si long-tems.

L'Italie étoit alors infectée de soldats congédiés ou déserteurs qui ne vivoient que de pillage. Un Chevalier de Rhodès appellé (*) Montreal, rassembla toutes ces petites bandes de voleurs publics, & en forma une troupe réglée (**) de brigands. Le butin prodigieux qu'il faisoit tous les jours, attiroit auprès de lui, non-seulement des soldats, mais encore des personnes de la plus haute Noblesse qui le reconnurent pour leur chef, & lui jurerent une obéissance éternelle. Montreal entretenoit un si grand ordre parmi ses troupes, que la division & l'oisiveté n'y trouvoient aucun accès. C'étoit une espece de République ambulante où chacun étoit occupé à l'avancement du bien public. Il

(*) Il étoit Provençal.

(**) Ce fut là l'origine de ces redoutables bandes qui firent dans la suite tant de ravages en Italie & en Provence, & dans plusieurs Provinces Françoises.

falloit avoir de la tête pour maintenir ainsi la tranquillité parmi une troupe de brigands.

Montreal mit à contribution presque toute l'Italie, & il amassa en peu de tems des trésors immenses. Rienzi auroit bien voulu s'en faire un protecteur, mais se doutant bien qu'un homme de ce caractère mettroit ses services à trop haut prix, il n'osa pas s'adresser à lui immédiatement. Il tenta de s'insinuer dans les bonnes graces d'Arimbal & de Bettrone qui étoient les deux freres de Montreal. Le premier étoit homme de lettres, & conséquemment très-capable de se laisser séduire par les charmes que Rienzi répandoit dans ses conversations. Celui-ci lui rendit de fréquentes visites, & eut le bonheur de lui plaire. Ils mangeoient souvent ensemble. Pendant le repas, Rienzi affectoit de faire tomber le discours sur la puissance des anciens Romains dont il relevoit par des exemples choisis la vertu, le courage, la prudence & les conquêtes; il en parloit d'une maniere si vive & si animée, qu'Arimbal en étoit comme transporté hors de lui-même. Rienzi s'étoit d'autant mieux adressé qu'il avoit affaire à un jeune homme vif & sans expérience, d'un

d'un esprit plus brillant que solide, & dont l'imagination réalisoit aisément des chimères.

Arimbal ébloui par les discours & par les promesses (*) de son ami, se détermina à favoriser les projets d'un homme qui lui paroissoit digne de la plus haute fortune. Rienzi demandoit trois mille florins d'or pour se mettre en équipage & pour lever des troupes; on lui donna plus qu'il n'avoit (**) demandé, & il employa une partie de cet argent à la décoration de sa personne. Quand il fut en état d'étaler sa magnificence, il alla trouver le Cardinal d'Albornos à Montefiascone, & lui dit, « je » viens recevoir vos ordres & vous » prier de vouloir bien me déclarer Sénateur de Rome selon les intentions » du Souverain Pontife. Je vais vous » préparer les voyes, & vous aider à » remettre sous l'obéissance du Pape, » tous ceux qui par un esprit de sédition se sont écartés de leur devoir. Le Légat se rendit alors aux instances de

(*) Rienzi promit à Arimbal de le faire son Lieutenant Général.

(**) Arimbal lui donna 4000 florins avec le consentement du Chevalier de Montreal à qui cet argent appartenoit.

Rienzi. Il le déclara donc Sénateur Romain & Gouverneur de la Ville ſans lui donner toutefois aucun ſecours ni d'hommes ni d'argent pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa Charge.

Rienzi leva quelques troupes & partit pour Rome. Lorſqu'on ſçut qu'il arrivoit dans cette Ville, la joye fut univerſelle. On ſe prépara à le recevoir avec toute la pompe qui accompagnoit le retour des anciens vainqueurs. La Cavalerie Romaine alla à ſa rencontre, & le peuple ſortit en foule hors des portes pour l'eſcorter. On dreſſa des arcs de triomphe; on orna les rues de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en étoffes d'or & d'argent. On les joncha de fleurs, & dès qu'il parut, l'air retentit du ſon des trompettes, & de divers autres inſtrumens. On étendit ſur ſon paſſage des tapis ſuperbes. On les parſema de rameaux d'oliviers, & le peuple crioit ſans ceſſe, *vive notre Libérateur*. Rienzi fut ainſi conduit en triomphe juſqu'au Capitole où il fit une harangue, dans laquelle il ſe comparoît à Nabuchodonoſor qui avoit été contraint de diſparoître pendant ſept années. Il ne manqua pas de promettre aux Romains que ſon rétabliſſement

leur seroit extrêmement avantageux, & le peuple ajouta foi sans peine à de si belles promesses.

Comme le nouveau Sénateur fondoit l'affermissement de son autorité sur la destruction de la Noblesse, il tâcha d'attirer les Seigneurs à Rome pour les accabler plus sûrement. Rienzi leur donna ordre de venir lui prêter serment de fidélité. Il avoit sur-tout envie d'écraser la famille des Colonnes qui étoit la plus considérable, & celle dont la ruine entraîneroit la chûte du reste de la Noblesse; mais le chef de cette illustre Maison ne songeoit qu'à se fortifier contre un homme qu'il regardoit avec raison comme le plus cruel de ses ennemis. Ce fut donc en vain qu'on lui tendit des piéges. Il prit le sage parti de se renfermer dans son Château de Palestrine, où il fut bien-tôt assiégé par Rienzi. Mais celui-ci ne put jamais se rendre maître d'une Place si importante, & il fut contraint de revenir à Rome sans avoir pu exécuter ses projets de vengéance.

Cette expédition ne fit guéres d'honneur à Rienzi, & il ne tarda pas à perdre l'estime des Romains. Il trompa l'attente de toute l'Europe, par la ma-

niere avec laquelle il se comporta pendant tout le cours de sa seconde Administration. L'adversité loin de corriger ses vices, sembloit les avoir fortifiés. Son ambition, sa cruauté, son avarice, en un mot, toutes ses passions étoient devenues plus violentes & moins circonspectes. A peine se vit-il en possession de sa nouvelle dignité, qu'il oublia ses malheurs, & ne songea qu'à jouir des douceurs de la vie; jamais on ne poussa plus loin l'intempérance; aussi étoit-il devenu d'une grosseur énorme & d'une taille monstrueuse. Un visage étendu & bouffi, un front brûlé, des joues tremblantes, des yeux prompts à changer de couleur, souvent enflammés & couverts de sang, une barbe longue & négligée, tout son air en un mot avoit je ne sçai quoi de barbare & de féroce qui inspiroit de l'horreur. Ses excès influerent également sur son cœur & sur son esprit. Il ne pouvoit se fixer à rien, & d'un moment à l'autre il changeoit de sentiment. Tel étoit alors ce fameux Tribun qui s'étoit vanté de faire le bonheur du peuple Romain.

Rienzi avoit des obligations essentielles au Chevalier de Montreal qui lui

avoit fourni de l'argent pour lever des troupes,& pour se mettre en possession de sa dignité. Tandis que le Sénateur étoit occupé au siége de Palestrine dont j'ai déja parlé, Montreal vint à Rome pour solliciter le payement de (*) cinq mille florins qui lui étoient dûs. Le Chevalier se comporta avec hauteur, & laissa échapper des plaintes & des menaces contre Rienzi. Ce dernier en ayant été instruit, & craignant qu'on ne formât quelque entreprise contre son autorité, revint promptement à Rome, & fit arrêter Montreal & ses deux freres, qui furent chargés de fers & mis dans un cachot.

Les Prisonniers offrirent une somme considérable pour obtenir leur liberté; mais quoique Rienzi eût alors un besoin extrême d'argent, il sacrifia l'avarice à la vengeance. La nuit même du jour que Montreal fut arrêté, on l'aracha de son lit pour le traîner à la question. Comme il n'étoit pas d'usage de la donner aux personnes d'un certain rang, le Chevalier, en voyant l'ap-

(*) Arimbal avoit d'abord prêté 4000 florins, quelque tems après il en prêta encore 1000 autres.

pareil de la torture, ne put retenir son indignation : « misérables, dit-il, aux » bourreaux qui s'apprêtoient à le tour- » menter, aurez - vous l'insolence de » traiter ainsi un homme de ma sorte ? on le mit à l'estrapade sans l'écouter, & comme on l'élevoit de terre. » Ah ! » s'écria-t-il, ne suis-je donc plus ce » Général d'une armée redoutable ? faut- » il que je me voye en cet état, après » avoir fait trembler toute l'Italie ? il est certain que Montreal méritoit la mort pour ses brigandages, mais l'envie qu'on avoit de s'approprier ses dépouilles, & la crainte d'éprouver l'effet de ses menaces, contribuerent plus que tout le reste à la perte de ce malheureux. Il s'apperçut bien qu'il n'y avoit point de grace à espérer, & il se disposa à mourir chrétiennement. Après qu'il eut mis ordre à ses affaires avec beaucoup de présence d'esprit ; il se tourna vers ses freres qui fondoient en larmes. « Consolez-vous, leur dit-il, je meurs » content, & je le suis d'autant plus, » que je mourrai seul ; vous ne me sui- » vrez point. J'ai quelque expérience, » & je connois assez les hommes pour » vous assurer que le Tyran en veut à » ma vie, & non pas à la vôtre. La po-

» litique veut qu'il m'immole & qu'il » vous épargne. Je vous le répéte encore, je meurs content, & je n'ai » que trop vêcu. Une vie auſſi agitée » que la mienne, commençoit à me devenir inſupportable. N'eſt-il pas heureux pour moi de la perdre dans un » lieu conſacré par le ſang de tant d'illuſtres Martyrs ? C'eſt vous, Arimbal qui nous avez réduits dans cette » triſte ſituation, mais loin de vous » en faire des reproches, je ne veux » que vous en conſoler. Je ſuis homme comme vous, & comme vous j'ai » eu le malheur de me laiſſer ſurprendre » & d'être trahi. Ceſſez donc de vous » affliger, & apprenez ſeulement à connoître les hommes. Votre grande jeuneſſe ne vous a pas permis à tous les » deux de ſçavoir par expérience ce que » c'eſt que le monde, ni à vous défier » de la fortune. Conduiſez-vous avec » circonſpection, & ſur-tout demeurez » inſéparablement unis, votre félicité » en dépend. Pour la bravoure, l'honneur & la fidélité, je vous laiſſe » mon exemple à ſuivre. Montrez-vous » dignes freres, d'un homme qui a fait » plier la Pouille, la Marche & la Toſcane. J'ai rempli ma deſtinée, & j'ai

» fait mon devoir aux yeux des hom-
» mes. Comme mes vûes ont été droi-
» tes, j'ose espérer que Dieu me fera
» miséricorde.

La fin de ce discours doit naturellement surprendre ; mais il faut sçavoir que chaque petit Etat de l'Italie étant tyrannisé par des usurpateurs, Montreal employoit la force pour les réprimer. C'étoit un brigand qui châtioit d'autres brigands. Voilà de quelle maniere il pouvoit justifier ses excès. Du reste, il avoit l'ame grande & noble, une capacité rare dans le métier de la guerre, & le talent singulier de s'attirer l'estime & l'affection des soldats. La providence s'étoit servi de lui pour punir l'Italie, & elle se servit de Rienzi pour le punir à son tour.

Lorsqu'on conduisoit Montreal au supplice, il dit au peuple qui s'étoit assemblé pour voir l'exécution, « comment pouvez-vous souscrire à la mort
» d'un homme qui ne vous a jamais offensé ? Ah! je le vois, ce sont mes
» richesses & votre pauvreté qui causent ma perte, mais le traître qui m'a
» condamné, ne tirera pas de ma mort
» tout l'avantage qu'il s'en promet ;
» elle lui sera funeste. Tandis qu'on lui

prononçoit son Arrêt, le terme de gibet qu'il crut entendre, le mit tellement hors de lui, qu'il se leva tout-à-coup avec des transports de rage & de désespoir ; mais il se calma lorsqu'on lui eut fait entendre qu'il seroit décapité.

Sa situation lui arrachoit de tems en tems des reproches & des soupirs qui faisoient connoître les mouvemens dont son cœur étoit agité. Il est bien différent de braver la mort au milieu des combats, ou de la voir arriver de sang froid. Les plus grands courages se démentent souvent à la vûe d'un échaffaud. Une foule de spectateurs suivoit cet illustre criminel. « Hélas, s'écrioit-» il, j'étois il y a peu de tems, à la » tête d'une multitude plus nombreuse. » J'avois de grands desseins pour la » gloire de Rome, & tout cela va pé-» rir avec moi. Ah ! faut-il mourir ! Ce fut dans ces cruelles alternatives de foiblesse & de fermeté, qu'il arriva au lieu où il devoit être exécuté. Après avoir recommandé son ame à Dieu, il se mit dans la situation qu'on lui désigna. Quand il sentit qu'on mettoit la hache sur son col pour prendre la jointure des os, il dit à l'Exécuteur, *tu ne la mets pas où il faut.* Sur quoi son valet

de chambre Chirurgien marqua l'endroit, & dans l'inſtant on lui ſépara la tête du corps. Ainſi mourut cet illuſtre brigand, qu'on auroit pu regarder comme un héros, s'il eût été revêtu d'une puiſſance légitime. Cette mort fut plus préjudiciable qu'avantageuſe à Rienzi. On déteſtoit l'ingratitude du Sénateur qui ne s'étoit ſervi de la puiſſance qu'il tenoit de Montreal & de ſes freres, que pour les opprimer plus ſûrement. Le peuple qui plaint dans leur malheur ceux qu'il a le plus hai pendant leur proſpérité, paroiſſoit extrêmement ſenſible à la mort d'un homme que ſon courage, ſes exploits, ſes manieres affables, ſon mérite ſupérieur rendoient digne d'une plus heureuſe deſtinée.

Le Sénateur voyant la diſpoſition préſente des eſprits, & craignant les ſuites, aſſembla le peuple au Capitole, & fit une de ces harangues pathétiques qui lui réuſſiſſoient preſque toujours. « Romains, leur dit il, faut-il » vous troubler ainſi pour la mort du » plus coupable de tous les hommes ? » Voulez-vous par une pitié hors de ſai» ſon autoriſer l'audace de quiconque » voudra ſe faire un mérite auprès de

» vous, du ravage & du renverse-
» ment de votre Patrie? Ignorez-vous
» que le traître dont vous pleurez le
» sort, a pillé & brûlé une infinité de
» Villes & de Châteaux, qu'il a massa-
» cré tout ce qui est tombé en sa puis-
» sance, sans distinction d'âge ni de
» sexe, qu'il retenoit encore avant sa
» mort plus de deux milles femmes
» dans l'esclavage? Avez-vous été assez
» crédules pour ajouter foi au discours
» qu'il a eu l'insolence de vous tenir?
» Vous vous êtes imaginé qu'il étoit
» venu en cette Ville pour en relever
» la gloire. Connoissiez-vous si peu le
» Tyran de l'Italie? Il lui tardoit de
» voir ce pays éprouver le même sort
» que les autres Etats qu'il avoit dé-
» peuplés. Jaloux du bonheur de Ro-
» me, il venoit de former l'exécrable
» projet d'établir en ces lieux le siége
» de la tyrannie; mais le Ciel qui veille
» à la conservation des Romains, les a
» préservé des affreux périls dont ils
» étoient menacés. Cessez donc de ré-
» pandre des larmes qui vous deshono-
» rent, & livrez-vous plutôt à la joye
» que doit vous causer la perte d'un
» ennemi formidable. Le traître n'est
» plus, & nous vivons sans avoir désor-

» mais rien à craindre de ses dangereu-
» ses intrigues; bien plus sa mort nous
» rend possesseurs des armes, des che-
» vaux, des trésors qu'il destinoit à no-
» tre ruine, & que nous sçaurons em-
» ployer pour notre conservation.

Ce discours qui n'étoit pas sans fondement légitime, parut calmer un peu les esprits, & suspendit pour un tems les murmures du peuple. Rienzi n'avoit pu saisir (*) tous les biens du Chevalier Montreal; mais il se servit de ce qui lui étoit tombé entre les mains pour faire réussir l'expédition de la Palestrine.

(*) Montreal avoit apporté à Rome & placé chez des Banquiers 100000 florins d'or. Rienzi ne put s'assurer que d'un peu moins de la moitié. Jean de Castello eut l'adresse d'en détourner la plus grande partie. Montreal avoit encore des sommes immenses en différentes Villes d'Italie; & il n'y avoit qu'Arimbal qui pût indiquer où étoit tout cet argent. Le Légat envoya ordre à Rienzi de lui remettre entre les mains Arimbal qui sçavoit où son frere avoit mis ses trésors. Rienzi ne put se dispenser d'obéir; on prétend que le Légat employa tout cet argent à soulager toutes les personnes que les brigandages de Montreal avoient réduits à l'indigence. Rienzi retint en prison Bettrone frere d'Arimbal, & celui-ci resta quelque tems auprès du Cardinal d'Albornos.

Comme il avoit formé le projet de ruiner la maiſon des Colonnes, il profita de ſes fautes paſſées, & concerta alors ſon entrepriſe avec toute la ſageſſe & toute l'habileté qu'on eût pu attendre d'un grand Souverain. Il commença par déclarer qu'il ne vouloit que des ſoldats d'un zèle & d'une fidélité à toute épreuve. Il en forma un corps d'élite qui à la vérité n'étoit pas nombreux, mais ſur lequel on pouvoit compter. Ayant compris qu'il ne ſeroit pas poſſible d'aſſiéger dans les formes avec ſi peu de troupes le Château de Paleſtrine, qui étoit fortifié par l'art & par la nature ; il réſolut de partager ſon armée en différents petits pelotons qui ſe rendroient maîtres des paſſages, de ſorte que rien ne pourroit entrer dans la place. Comme il craignoit en s'éloignant de Rome qu'il ne s'y formât quelque cabale, il prit le parti de ſe tenir renfermé dans le Capitole pour y conduire également les opérations du dedans & du dehors. Il n'étoit plus queſtion que de nommer un Général habile, & capable de ſeconder les vûes du Sénateur Ce fut alors que Rienzi fit connoître ſon diſcernement. Il choiſit Liccard de Annibalis, homme de condition, fort

expérimenté dans la guerre, & déja célebre par des exploits hardis, qui l'avoient fait surnommer l'*Entreprenant*. Après que Rienzi eut réglé avec ce Général toutes les opérations de la Campagne, il le fit partir avec toutes les troupes, à la réserve de quelques Compagnies qu'il retint pour sa sûreté & pour la garde des quartiers de Rome.

Depuis le départ de l'armée, Rienzi continua de donner tous ses soins & toute son application au détail de cette guerre ; il étendoit par-tout ses vûes, & suffisoit à tout. On voyoit dans ses instructions une profondeur de génie, & une sagacité dignes de ces grands Princes, qui du fond de leur cabinet commandoient les armées, gouvernoient leurs Etats, & portoient la discorde au milieu des Royaumes voisins. L'admiration & l'estime du peuple qu'il recommençoit à gagner, s'augmentoient encore par les bons succès qu'on apprenoit à Rome, & dont on étoit uniquement redevable au travail infatigable du Sénateur & à la valeur expérimentée du Général. L'un & l'autre avoient si bien conduit leur entreprise, que s'ils eussent été secondés par les Officiers subalternes, c'étoit fait de Palestrine &

des Colonnes. Annibalis avoit tellement désolé tous les environs de la Place, & serré de si près les Assiégés, qu'ils n'osoient plus se hazarder à paroître ni à faire ces sorties vigoureuses qui leur avoient si bien réussi auparavant. Le Général remportoit tous les jours quelque avantage, & les nouvelles qui en venoient à Rome, donnoient un nouveau poids à l'autorité du Sénateur. Celui-ci pour comble de consolation, reçut un (*) Bref du Pape qui le con-

---

(*) Voici ce Bref du Pape.

INNOCENT VI. Souverain Pontife.

Au noble & cher fils Nicolas de Rienzi, Chevalier, & Sénateur de Rome.

» Si vous voulez, cher fils, faire une attention sérieuse (comme vous ne pouvez y manquer sans ingratitude) sur votre situation passée & présente, vous trouverez que vous avez juste sujet de vous attacher de plus en plus à Dieu votre Créateur, de lui rendre de très-humbles actions de graces & de le bénir en toutes manieres, de ce qu'il a bien voulu faire en votre faveur. C'est à lui que vous devez vos heureux talens : c'est lui qui vous a tiré de l'état d'obscurité où vous étiez né, pour vous mettre à la tête des plus distingués par leur naissance, & (ce que vous devez penser plus mûrement) c'est

firmoit dans sa dignité, & qui lui donnoit de charitables avis sur la maniere

---

» lui qui vous voyant enyvré de votre élévation, jusqu'à vous méconnoître, & à vous laisser emporter par le vent de la présomption ordinairement si funeste, au point de commettre des fautes considérables : c'est lui, dis-je, qui a daigné vous corriger en vous châtiant, vous faire sentir long-tems les fleaux de sa main paternelle, vous préserver de la mort, & se servir des aîles de l'Eglise Romaine votre mere, pour vous élever presque contre toute espérance, & malgré les vœux de plusieurs, au comble de votre premiere grandeur. Ces considérations & quantité d'autres que vous pouvez recueillir du peu que nous vous disons, doivent être pour vous un motif toujours présent à votre esprit de craindre Dieu, d'honorer l'Eglise, d'avoir du respect pour vos supérieurs, de l'affabilité pour vos égaux, de la bonté pour vos Sujets, de la charité pour les pupilles & les orphelins, une égale considération pour le pauvre & pour le riche, rendant justice exacte à l'un & à l'autre sans acception de personne. Dieu vous préserve d'aucun reproche à ce sujet. Montrez-vous favorable aux gens de bien, sensible aux miseres des malheureux, charitable aux pauvres, miséricordieux envers ceux qui s'humilient, doux à l'égard de ceux qui ont de la douceur; mais que les orgueilleux, les rebelles & les méchans éprouvent votre rigueur & votre sévérité qui doit toutefois être tem-

avec laquelle il devoit se conduire. Rienzi ne profita pas de ces sages instructions. A la vérité on vit quelque réforme dans sa conduite. Il ne vivoit plus avec ce faste & cet orgueil qui avoit si fort révolté les Romains. L'intempérance étoit bannie de ses repas, & il donnoit l'exemple de la plus austère frugalité. Tout l'argent qui lui passoit par les mains étoit mis en réserve, & ménagé avec œconomie pour le bien de la République, mais sa défiance, ses ombrages, & ses cruautés le rendirent aussi odieux aux Romains qu'il en avoit été autrefois chéri. Voici un trait qui acheva de le perdre dans l'esprit du peuple.

Il y avoit à Rome un homme respecté de tout le monde, & dont les

---

» pérée de clémence. Vous êtes établi pour
» maintenir la justice ; maintenez-la par un
» Gouvernement juste ; si vous la gardez elle
» vous gardera, & vous préservera des piéges
» de vos ennemis. Enfin soyez assurés que
» vous aurez tous ces avantages ; si vous de-
» mandez à Dieu comme Saint Augustin, la
» grace de le connoître & de vous connoître
» vous-même. Donné à Villeneuve d'Avi-
» gnon le trente d'Aoust, la seconde année 1354.
» de notre Pontificat.

vertus rappelloient le souvenir des beaux tems de la République Romaine. Il se nommoit Pandolfe de Pandolfucci. Ce vertueux citoyen qui étoit l'ami du Sénateur, devint tout-à coup l'objet de sa haine. Rienzi l'immola à ses injustes soupçons. On ne peut concevoir l'horreur qu'inspira un pareil excès d'inhumanité; si la crainte empêcha le peuple d'éclater en murmures, l'indignation des Romains ne se manifesta que trop dans l'air sombre & morne qu'on remarquoit sur tous les visages. Le Sénateur qui s'en apperçut, n'en devint que plus farouche & plus cruel. Il entreprit d'établir sa sûreté par la mort de toutes les personnes qui lui donnoient quelque ombrage. On traînoit tous les jours au Capitole un grand nombre de Citoyens, qui n'avoient d'autre crime que de paroître redoutables au Tyran. Heureux celui qui pouvoit en être quitte pour la confiscation de ses biens.

Cependant toutes ces violences ne pouvoient calmer les inquiétudes, les craintes, & les allarmes dont le cœur de Rienzi étoit tourmenté. Jamais on n'éprouva de plus cruelles agitations. Tantôt il s'abandonnoit à l'abattement & au désespoir, tantôt il faisoit paroî-

tre une fiereté présomptueuse qui sembloit braver tous les périls. Timide par nature, & Philosophe par caprice, il passoit tout d'un coup de l'un à l'autre excès, & se portoit à des indécences qui le rendoient aussi méprisables qu'il étoit odieux. On le voyoit pleurer & rire presque dans le même instant sans aucun sujet légitime. En un mot, toute sa conduite étoit un mêlange d'extravagances & de cruautés. Les Romains n'aspiroient qu'au bonheur de se voir délivrés d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Il y avoit dans tous les cœurs des semences de conjuration, dont nous verrons bien-tôt les funestes effets.

Liccard de Annibalis avoit fait tout ce qu'on peut attendre de l'expérience & de l'habileté d'un grand Capitaine. Il venoit de réduire les ennemis à la nécessité, ou de se rendre, ou de se voir forcé dans leurs murailles. Rienzi, soit par caprice ou par défiance, révoqua ce brave Général, & mit à sa place plusieurs autres Officiers qui n'étoientpropres qu'à faire regretter leur prédécesseur. Les Colonnes profiterent de cet avantage. Instruits par leurs partisans de la situation des affaires à Rome, ils

résolurent de ne pas manquer une occasion si favorable de perdre le Tyran. Par le moyen de leurs émissaires ; ils encourageoient leurs amis à exciter une sédition. Il ne s'agissoit que de commencer, & le peuple n'attendoit plus qu'un Chef pour donner le premier mouvement. L'intrigue fut conduite avec tant de secret, que le Sénateur qui avoit des espions par-tout, n'apprit ce qui se tramoit contre sa personne, qu'au moment où la Conjuration éclata.

Ce fut le 8 d'Octobre de l'année 1354, que les Romains se révolterent contre leur oppresseur. Rienzi qui étoit encore au lit, fut très-étonné d'entendre de loin des cris interrompus & redoublés de *vive le peuple*. Un instant après on vit paroître des gens armés qui crioient, *meure le Tyran*. La populace voyant un parti formé contre le Sénateur, se joignit aussi-tôt aux séditieux, & les soldats que Rienzi entretenoit pour sa sûreté, furent aussi complices de la rébellion, de sorte que tous entraînés par le même esprit de fureur, coururent vers le Capitole qu'ils investirent de toutes parts, lançant des pierres aux fenêtres, & criant tout d'une voix,

qu'il meure le traître qui a mis (*) *la Gabelle! qu'il meure!* le Sénateur au lieu de pourvoir à sa sûreté, se mit lui-même à crier comme les autres, *vive le peuple.* Il sortit de son appartement, & affecta un air de sécurité que démentoit l'embarras de son visage. » Oui, disoit-il, » vive le peuple, je le répéte avec lui. » Nous concourons tous au même but. » Eh! qui a plus d'intérêt que moi à sa » conservation? c'est pour assurer sa vie » & sa liberté que je suis en ces lieux, » que j'ai des troupes sur pied, & que » le Pape m'a confirmé dans la Dignité » de Sénateur, par un Bref qu'il ne » reste plus qu'à publier dans le Con- » seil.

Tandis qu'il tâchoit vainement de se rassurer lui-même par ces sortes de discours, les séditieuses clameurs de la populace qui continuoient toujours, ne lui permirent pas de douter que c'étoit à sa personne qu'on en vouloit. Il sentit la grandeur du péril dont il étoit menacé, quand il se vit abandonné de tout le monde. Il ne resta auprès de lui

(*) Rienzi avoit mis quelques impôts sur le vin & sur le sel, pour être en état de soutenir la guerre contre les Colonnes.

que trois de ses Domestiques, qu'il consulta sur le parti qu'il avoit à prendre; mais au lieu de lui fournir des expédiens, ils lui faisoient connoître le danger de sa situation. « Ne craignez » rien, leur dit-il, je trouverai le » moyen de dissiper cet orage. Il alla sur le champ prendre son armure de Chevalier, & s'avança sur le balcon du Capitole pour haranguer le peuple; mais les Chefs de la révolte qui craignirent les effets de son éloquence artificieuse, redoublerent leurs clameurs & leurs imprécations avec tant de violence, qu'ils l'empêcherent de parler. On fit même voler une grêle de pierres & de fleches qui blesserent Rienzi à la main. « Eh quoi, s'écria le Sénateur, en pous-» sant sa voix d'une force extraordinai-» re, refuserez-vous à votre libérateur » une grace qu'on accorde aux plus in-» signes criminels? ne suis-je pas vo-» tre Concitoyen? Quel aveuglement » vous obstine à ma perte? est-ce là le » prix de tout ce que j'ai fait pour vous? » Romains, si vous m'ôtez la vie, vous » vous l'ôtez à vous-même.

Ces paroles, quoiqu'accompagnées des manieres les plus capables d'émouvoir, & prononcées avec toute l'éner-

gie que pouvoit suggérer un péril pressant à l'homme le plus éloquent de son siécle, ne firent aucune impression sur des furieux déterminés à lui arracher la vie. Il ne songea plus qu'à mettre ses jours en sûreté, & il ne fit point revivre en cette occasion la fermeté des anciens Romains dont il étoit le grand admirateur. Déterminé à sortir du Capitole où les révoltés avoient mis le feu, il s'imagina que le désordre & la fumée épaisse de l'incendie pourroient favoriser sa retraite ; sur cette idée, il se déguise (*) de maniere à n'être pas reconnoissable, & s'avance en cet état vers une des portes du Capitole qui étoit enflammée ; il passe assez heureusement sans avoir été endommagé par le feu, ni blessé par les ruines qui pleuvoient de toutes parts. Tout sembloit concourir à sa fuite. S'étant mêlé avec les séditieux, & contrefaisant sa voix, il se mit à déclamer comme les autres contre le Tyran. Des bracelets d'or qu'il portoit au bras, attirerent l'attention de quel-

(*) Rienzi s'étoit barbouillé le visage de charbon, avoit coupé sa barbe, endossé une mandille, & s'étoit couvert la tête d'un matelas.

ques-uns des révoltés ; on s'attroupa autour de lui, & il fut reconu. Rienzi s'attendoit à être poignardé sur le champ; mais la vûe de cet ancien Tribun, tout défiguré qu'il étoit, suspendit la rage des Conjurés. On eût dit qu'ils conservoient encore pour cet homme extraordinaire, un reste de respect & de vénération. Devenus aussi tranquilles qu'ils étoient furieux auparavant, ils prirent leur Sénateur par le bras, & le firent descendre sans obstacle jusqu'au Perron où il avoit prononcé tant d'Arrêts de mort. Là il fut laissé en spectacle, & exposé aux avides regards de la multitude. Un profond silence succéda aux cris & aux imprécations d'une populace en fureur. Personne n'osoit toucher ni approcher celui qu'un instant auparavant on vouloit mettre en pieces. Il demeura dans cette situation l'espace d'une heure, tête nue, le visage noirci d'une maniere affreuse, les bras croisés, couvert d'un mauvais manteau, sous lequel on voyoit une riche veste, un ceinturon d'or & une chaussure de prix. Cet homme que son éloquence avoit si bien servi en tant d'occasions, n'eut pas alors la force ou le courage d'ouvrir la bouche pour sa défense.

défenſe. Il ne parla que des yeux, qu'il tournoit à droite & à gauche, pour voir s'il ne ſe feroit pas quelque mouvement en ſa faveur. Le peuple de ſon côté demeuroit immobile & dans le ſilence, n'oſant le condamner ni l'abſoudre.

Un des principaux Conjurés nommé Ceccho de lo Vecchio, voyant la fureur populaire ſe rallentir, & craignant que cette compaſſion ne devînt funeſte à ſes complices, tire bruſquement l'épée & l'enfonce dans le cœur de Rienzi. Dès que le Tyran eut ceſſé de vivre, chacun ſe fit un honneur d'inſulter un ennemi qu'on ne craignoit plus, & on ſe porta aux plus terribles excès de la vengeance. La populace peu ſatiſfaite de s'être baignée dans le ſang de cet infortuné Sénateur, & d'avoir défiguré ſon cadavre, voulut qu'on le liât par les pieds, & qu'on le traînât par les rues. Cela fut exécuté. La tête & des lambeaux de chair reſterent dans les chemins; on pendit le reſte du corps à un poteau devant le Palais des Colonnes, où il demeura plus de deux jours expoſé aux outrages du petit peuple. On abandonna enſuite le cadavre aux Juifs qui le brûlerent lentement,

pour repaître plus long-tems leurs yeux de cet horrible ſpectacle.

Telle fut la fin tragique de Nicolas Gabrino de Rienzi qui, malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, trouva le moyen de s'élever à la puiſſance Souveraine, & qui ſe feroit maintenu dans ce haut rang, s'il avoit eu autant de prudence que d'ambition. Son peu de conduite l'empêcha de jouir long-tems (*) d'un pouvoir uſurpé. Pendant ſa ſeconde adminiſtration, il lui échappa des traits de cruauté qui lui attirerent la haine publique. Il faut cependant convenir que les Romains en général furent heureux ſous ſon Gouvernement. Auſſi excita-t-il bien-tôt les regrets de ce même peuple qui venoit de le faire périr. Sa mort effaça ſes crimes, & on ne ſe ſouvint plus que de ſes grandes actions.

(*) Sa premiere adminiſtration fut de ſept mois, & la ſeconde de quatre mois, moins quelques jours.

CONJURATION

DU MARQUIS DE BEDEMAR,

Contre la République de Venise.

LE différend de Paul V. & de la République de Venise ayant été terminé par la France, les Espagnols qui avoient prétendu être Médiateurs, furent très-irrités de ce que l'accommodement s'étoit fait sans leur participation. Ils découvrirent que le mépris qu'on avoit témoigné pour eux en cette affaire, venoit du côté de la République. Quelque ressentiment qu'ils eussent d'une pareille injure, ils ne le témoignerent point pendant la vie de Henry IV. mais après la mort du Monarque François, ils chercherent l'occasion de se venger.

Une troupe de Pirates nommés les Uscoques, s'étoient habitués dans les Terres que la Maison d'Autriche possede sur la mer Adriatique, & qui sont contigues au Territoire des Vénitiens. Les Uscoques ayant fait plus d'une fois violence aux sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand

de Grez, Souverain de ce pays, & depuis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux ; mais comme ses Ministres étoient dévoués à la Cour d'Espagne, & que d'ailleurs ils partageoient le butin avec les Pirates, ils trouvoient un double avantage à chagriner les Vénitiens. Ceux-ci en firent des plaintes à l'Empereur Mathias qui employa son autorité pour mettre fin à ce différend. L'accord fut si mal observé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages dont les Espagnols s'étoient flattés. C'est ce qui augmenta leur animosité contre la République. Le génie doux & paisible du (*) Roi d'Espagne, ne lui suggéroit aucun moyen pour sortir d'embarras; mais un Ministre qu'il avoit en Italie & qui n'étoit pas si modéré que son Maître, entreprit de sauver l'honneur de sa nation par la ruine des Vénitiens.

Le Ministre dont je veux parler, étoit Dom Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, l'un des plus puissans génies, & des plus dangereux esprits

(*) Philippe III.

qu'ait jamais produit l'Espagne. Personne n'étoit plus versé que lui dans la connoissance de l'histoire ancienne & moderne. A force de lecture & de réflexions, il étoit parvenu à un tel point de sagacité, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singuliere, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus importantes. On admiroit en lui une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable, un instinct merveilleux pour se connoître en hommes, un air toujours gai & ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, un humeur libre & complaisante, d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer, des manieres insinuantes & flateuses qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir, toutes les apparences d'une entiere liberté d'esprit, au milieu des plus cruelles agitations. Telle est l'idée qu'on nous donne du Marquis de Bedemar qui employa les plus brillantes qualités pour une fin détestable.

Les Ambassadeurs d'Espagne étoient alors en possession de gouverner les Cours étrangeres, & Bedemar avoit été choisi pour aller à Venise. Cette

Ambaſſade paſſoit pour la plus difficile; parce qu'on ne peut s'aider de femmes, de Moines, ni de Favoris. On étoit ſi content en Eſpagne de la maniere avec laquelle il ſe comportoit dans un emploi ſi épineux, que quelque beſoin qu'on eût de lui ailleurs, on ne pouvoit même après ſix ans ſe réſoudre à le rappeller. Ce long ſéjour lui donna le tems d'étudier les principes du Gouvernement Vénitien, d'en démêler les reſſorts les plus ſecrets, d'en découvrir le fort & le foible, les avantages & les défauts. Comme il vit que l'Archiduc ſeroit obligé de faire la paix, & qu'elle ne pouvoit qu'être honteuſe pour les Eſpagnols, parce que le tort étoit de leur côté, il réſolut d'entreprendre quelque choſe pour prévenir l'affront qu'alloit eſſuyer ſa nation. Il conſidéra que dans l'état où ſe trouvoit Veniſe, il n'étoit pas impoſſible de s'en rendre maître avec les intelligences qu'il y avoit & les forces qu'il pouvoit avoir.

Quand il eut formé ſon projet, il ne voulut pas le communiquer au Roi d'Eſpagne. Il ſçavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer ſur ces ſortes d'affaires, que lorſqu'ils ſont ſûrs du ſuccès. Le Marquis de Bedemar ſe con-

tenta donc d'écrire la lettre suivante au Duc d'Usede, principal Secretaire d'Etat. « Quand je vois la honte que la » Maison d'Autriche reçoit dans la » guerre du Frioul par l'insolente con» duite des Vénitiens, & que toutes les » voyes d'accord qui ont été prises à » Vienne & ailleurs, sont ignominieu» ses; je crois qu'en de pareilles cir» constances, la nature & la politique, » obligent un sujet fidéle à recourir aux » voyes extraordinaires, pour préserver » son Prince & son Pays d'une infamie » autrement inévitable. Ce soin me re» garde particuliérement à cause de » l'emploi que j'exerce, & dans lequel » j'ai sans cesse devant les yeux les » sources du mal auquel il faut remé» dier. Personne ne peut juger mieux » que moi quel doit être ce remede, & » je tâcherai de l'appliquer d'une ma» niere qui soit digne du zéle que j'ai » pour la grandeur de mon Maître

Le Duc d'Usede qui connoissoit le génie & le caractère du Marquis de Bedemar, comprit d'abord qu'il s'agissoit de quelque entreprise également importante & dangereuse; mais comme les gens sages n'entrent point en connoissance de ces sortes de choses, qu'ils

n'y ſoient forcés ; il fit une réponſe en terme généraux, loua le zèle de l'Ambaſſadeur, & ſe remit du reſte à ſa prudence accoutumée. Le Marquis n'en demandoit pas davantage ; & il ſongea auſſi-tôt à l'exécution de ſon projet. Malgré les rigoureuſes défenſes qui ſont faites aux Nobles Vénitiens d'avoir commerce avec les étrangers ; le Marquis de Bedemar trouva moyen d'entretenir des liaiſons étroites avec les plus néceſſiteux & les plus mécontens ; & par leur moyen il étoit inſtruit de toutes les délibérations du Sénat.

Bedemar communiqua ſon projet à Dom Pedre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, ſon intime ami & Gouverneur de (*) Milan. Il lui demanda s'il pourroit lui donner quinze cens hommes de ſes meilleures troupes quand il ſeroit tems. Dom Pedre charmé de la grandeur de l'entrepriſe, réſolut de la ſeconder autant qu'il pourroit le faire, ſans s'expoſer à une ruine certaine ſi la conjuration ne réuſſiſſoit pas. Mais en même-tems il pria l'Ambaſſadeur de conſidérer qu'il n'y avoit pas apparence

(*) Milan étoit alors ſous la Domination d'Eſpagne.

d'envoyer les hommes qu'il demandoit ſans faire un choix ; & que s'ils venoient à périr, il ſeroit inexcuſable d'avoir expoſé de la ſorte tout ce qu'il y avoit de plus braves ſoldats dans ſon armée ; qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il les choiſiroit ſi bien, qu'il répondroit d'eux comme de lui-même. Ces repréſentations étoient trop raiſonnables pour que le Marquis de Bedemar n'en fût pas ſatisfait, & il accepta les offres du Gouverneur de Milan.

Pendant ce tems-là les Comtes de Naſſau & de Lieveſtein, ammenerent huit mille hommes Hollandois ou Walons au ſervice de la République. Comme les gens de guerre n'ont que leur profit en vûe quand ils ſervent un Prince étranger, Bedemar eſpéroit d'engager les Chefs de ces troupes mercenaires dans ſon deſſein, moyennant quelque ſomme conſidérable & ſur l'eſpérance du pillage de Veniſe. Pour négocier cette affaire, il jetta les yeux ſur un vieux Gentilhomme François, nommé Nicolas de Renault. Quoique celui-ci fût extrêmement pauvre, il eſtimoit plus la vertu que les richeſſes ; mais il aimoit plus la gloire que la vertu, & faute de

voyes innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en eſt point de ſi criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Ecrits des Anciens cette indifférence ſi rare pour la vie & pour la mort, qui eſt le premier fondement de tous les deſſeins extraordinaires, & il regrétoit toujours ces tems célébres, où le mérite des particuliers faiſoit la deſtinée des Etats, & où tous ceux qui avoient des talens ſupérieurs, ne manquoient jamais de moyens ni d'occaſions de les faire paroître. Le Marquis de Bedemar qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit beſoin d'un homme à qui il pût confier entiérement la conduite de ſon entrepriſe, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté ſur lui dès le premier moment qu'il avoit formé ſon projet. Renault fut très-ſenſible à cette marque de confiance & d'eſtime. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point d'un pareil engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à riſquer : il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques triſtes années qui lui reſtoient à paſſer ſur la terre, qu'en les hazardant pour rendre ſon nom immortel.

Le Marquis de Bedemar donna à Renault les lettres de change & de

créance néceſſaires pour négocier avec les chefs Hollandois. Il lui recommanda de ne point encore expliquer l'entrepriſe, & de dire ſeulement que les choſes étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maiſon d'Autriche, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui étoit à Veniſe, prévoyoit quelque conjoncture qui pouvoit expoſer ſa perſonne à la fureur du peuple, & que pour s'en garantir, il vouloit s'aſſurer d'un nombre conſidérable d'amis fidéles & réſolus. Par ce moyen le Marquis de Bedemar eſpéroit de débaucher l'élite de l'armée de terre des Vénitiens, & il comptoit que le reſte demeureroit ſi foible, qu'il ſeroit facile à Dom Pedre de la défaire en chemin, ſi on vouloit l'amener à Veniſe pour s'oppoſer aux Conjurés.

L'armée de mer étoit bien plus à craindre. La meilleure partie des ſoldats étant ſujets naturels de la République, il n'y avoit pas moyen de les corrompre, & il ne falloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuration, ils ne volaſſent au ſecours de leur Patrie. Bedemar ne ſçavoit comment il devoit s'y prendre pour mettre une flote ſi formidable hors d'état de ſervir. Il con-

ſulta le Vice-Roi de Naples qui étoit fort expérimenté dans la marine. Ce Vice-Roi qui devoit être le principal acteur de la Tragédie que préparoit l'Ambaſſadeur, étoit le Duc d'Oſſone, auſſi entreprenant que D. Pedre & que le Marquis de Bedemar. Cette reſſemblance d'humeurs avoit établi une étroite intelligence entre ces trois Seigneurs Eſpagnols. D. Pedre & le Duc d'Oſſone n'étoient pas de grands hommes de cabinet, & le dernier étoit quelquefois ſujet à des bizarreries qui approchoient de l'extravagance; mais la déférence qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de toute l'habileté qu'ils n'avoient pas.

Les profits que le métier de Pirate apporte à tous ceux qui l'exercent ſous quelque protection puiſſante, avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples, tout ce qu'il y avoit de fameux Corſaires ſur la Méditerranée; mais c'étoit moins pour la part qu'ils lui faiſoient de leur butin, que pour avoir toujours auprès de lui un nombre conſidérable de gens prêts à tout entreprendre. Il attacha à ſon ſervice un Pirate célébre, nommé le Capitaine Jacques-Pierre, Normand de naiſſance. Le

Duc d'Offone qui connoiffoit tout le mérite de ce Corfaire, l'attira auprès de lui, le combla de bienfaits, & lui fit part de fes deffeins. Quelque tems après le Capitaine & fon Protecteur feignirent d'être brouillés enfemble. Le premier fe retira à Venife, où il déclama vivement contre le Duc qu'il accufoit d'avoir formé d'horribles complots contre la République ; mais tous les projets dont il parla, n'avoient rien de commun avec le véritable. On n'eut garde de foupçonner un homme qui fembloit être devenu l'ennemi mortel du Vice-Roi. Quoique les Vénitiens foient les Politiques les plus raffinés de l'Europe, ils ne s'apperçurent pas du piége qu'on leur tendoit.

On donna bien-tôt de l'emploi au perfide Normand. Il n'eut d'abord qu'un vaiffeau à commander. Mais comme il fentit qu'il étoit pour lui de la derniere importance de fe fignaler, il attaqua les Ufcoques, & fit fur eux des prifes fi confidérables, qu'au retour de cette premiere courfe, on ajouta onze navires à celui qu'il avoit déja. Il rendit compte de ces heureux fuccès au Duc d'Offone, & finit fa dépêche par ces mots. *Si ces Pantalons croyent toujours auffi légére-*

ment qu'ils ont fait juſqu'ici, j'oſe aſſurer Votre Excellence que je ne perdrai pas mon tems en ce pays.

Le Capitaine écrivit en même-tems à tous ſes camarades qu'il avoit laiſſés à Naples, & tâcha de les attirer au ſervice de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Pendant ce tems-là le Vice-Roi tâchoit d'intimider les Vénitiens. Il ne les menaçoit de rien moins que de faire une deſcente ſur leur territoire, & de mettre tout à feu & à ſang. Il ſe comporta avec ſi peu de circonſpection, que le Marquis de Bedemar commença à ſe repentir de s'être aſſocié un homme de ce caractère. Ce qui devoit ruiner l'entrepriſe, ne ſervit qu'à l'avancer. Le Duc faiſoit ſes préparatifs ſi ouvertement, que les plus ſages d'entre les Vénitiens, ne purent croire qu'il y eût rien de ſolide caché ſous des démonſtrations ſi manifeſtes.

Cependant Bedemar jugea qu'il falloit hâter l'exécution de ſon projet, ſoit pour ne pas donner aux Vénitiens le loiſir de faire des réflexions, ſoit à cauſe des périls auxquels ſa perſonne étoit expoſée à chaque inſtant. Car il avoit déja couru riſque d'être maſſacré par la populace de Veniſe. Il at-

tendoit avec impatience des nouvelles de Renault, qui s'étoit chargé de corrompre les troupes étrangeres. Enfin il reçut une lettre dans laquelle le vieux Gentilhomme François lui mandoit qu'il avoit trouvé les esprits si heureusement disposés, que sa négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambassadeur lui ordonna de passer à Milan avant que de revenir, pour délibérer avec D. Pedre, sur les moyens de faire réussir l'entreprise. Ils convinrent ensemble qu'il falloit avoir quelque Place en Terre Ferme, dont on pût s'emparer en même-tems que de Venise. Renault passa par les principales Villes, & s'arrêta à Crême pour y former une Faction. Trois (*) Officiers de la Place offrirent de cacher cinq cens Espagnols dans la Ville, sans donner aucun soupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Pour faire réussir cette entreprise, il ne falloit que couper la gorge à une misérable garnison qu'on avoit tirée des Milices du Pays. Comme il étoit aussi nécessaire

(*) Berard & Alfier tous deux François. Le troisiéme étoit un Italien dont j'ignore le nom.

d'avoir une Place forte ſur le Golphe ; ils choiſirent Maran, dont le Port pouvoit ſervir de retraite à la flotte d'Eſpagne. Un Italien nommé Mazza qui depuis quarante ans étoit Sergent-Major de la Place, y avoit preſque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une ſomme conſidérable, & l'aſſurance du Commandement, cet homme promit de tuer le Gouverneur au premier ordre, & de ſe rendre enſuite maître de la Ville au nom des Eſpagnols.

Les affaires étant dans cet état, Bedemar crut qu'il étoit tems de mettre la derniere main à ſon ouvrage, parce qu'il ſçavoit que la lenteur eſt ordinairement préjudiciable aux entrepriſes de cette nature, & que c'eſt une faute quelquefois irréparable de ne pas profiter de certains momens précieux. Il étoit d'une importance extrême pour l'honneur de la Couronne d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à une ſi odieuſe entrepriſe. C'eſt pourquoi Bedemar réſolut de ne ſe découvrir à aucun autre des Conjurés, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes mêmes ne ſe connoiſſoient pas. Ils ne venoient point

chez l'Ambaſſadeur qu'ils n'y fuſſent mandés ; & il avoit toujours eu ſoin de leur donner des heures différentes, afin qu'ils ne s'y trouvaſſent jamais enſemble. Il auroit bien voulu continuer d'agir de la ſorte ; mais après y avoir ſongé mûrement, il ſentit que cela étoit impoſſible. Il prit donc le parti d'établir entr'eux une union parfaite. Tous deux avoient du courage & de la conduite. Renault poſſédoit le talent de ſi bien diſpoſer les choſes, que l'exécution en paroiſſoit aiſée & le ſuccès infaillible. Le Capitaine au contraire qui n'étoit pas à beaucoup près ſi avancé en âge, ſe piquoit ſur-tout d'être homme de grande exécution & capable d'une réſolution extraordinaire.

Le Marquis de Bedemar prévint ſéparément ces deux hommes en faveur l'un de l'autre, & la premiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui, il fut extrêmement étonné quand il les vit s'embraſſer avec beaucoup de tendreſſe. La premiere penſée de l'Ambaſſadeur fut qu'il étoit trahi. On ne le laiſſa pas longtems dans cet erreur. Il ſçut que Renault & le Capitaine s'étoient vûs chez une Courtiſanne qui avoit gardé religieuſement le ſecret, qu'ils l'avoient

prié de faire de leur nom. Le Marquis fut charmé de trouver toute faite une union qu'il souhaitoit si fort. Il les exhorta tous deux à vivre en bonne intelligence, comme ils avoient fait avant de sçavoir qu'ils étoient engagés dans le même complot.

Renault rendit compte de sa négociation avec les troupes étrangeres. Il déclara qu'il avoit gagné un grand nombre d'Officiers de différentes nations, qu'il s'étoit entiérement ouvert à neuf d'entre eux, mais que de la maniere qu'il les avoit choisi, il répondoit sur sa tête de leur fidélité; il ajouta qu'on pouvoit compter sur deux mille hommes des troupes de Lievestein, & sur deux mille trois cens de celles de Nassau; Que tous les Officiers étoient prêts de venir se mettre au pouvoir de l'Ambassadeur pour assurance de leur parole, qu'ils étoient tellement irrités (*) contre le Sénat, qu'il n'y avoit rien dont ils ne fussent capables pour se venger. Que dans la résolution où l'on étoit d'aban-

(*) Ces troupes étrangeres s'étoient mutinées. Le Général Vénitien avoit fait mourir quelques-uns des séditieux. Voilà quel étoit le motif de leur haine contre la République.

donner Venise au pillage, il n'y avoit pas un seul de ces étrangers qui hésitât de s'enrichir par une voye si sûre & si prompte, & de passer dans l'opulence le reste de ses jours.

Lorsque le Marquis de Bedemar forma son entreprise, il résolut de ne s'y point engager, qu'il n'eût beaucoup plus de moyens qu'il n'en falloit pour la faire réussir, & que ces moyens fussent indépendans les uns des autres. C'est pourquoi il avoit pris des mesures avec le Duc d'Ossone, quoiqu'il comptât sûrement sur ce que Dom Pedre & Renault lui avoient promis. Après qu'il eut fait tous ses arrangemens, il envoya son projet à Madrid, & comme il connoissoit la lenteur des délibérations de la Cour d'Espagne, il manda en particulier au (*) Duc de Lerme qu'il vouloit une réponse prompte & décisive, & que si on retenoit son courier plus de huit jours, il interpréteroit ce retardement pour un ordre de tout abandonner.

On lui répondit que s'il y avoit du désavantage à différer, il passât outre; mais que si la chose étoit possible, on

(*) Premier Ministre de Philippe III.

ſouhaitoit ardemment d'avoir, avant que de rien entreprendre, une deſcription ample & fidelle de l'état de la République. Il ne tarda pas à dreſſer une relation que les Eſpagnols ont toujours regardé comme un chef-d'œuvre de Politique. L'Ambaſſadeur loue d'abord le Gouvernement Vénitien, mais l'éloge qu'il en fait, tombe plutôt ſur le premier âge de la République que ſur l'état actuel. Il tâche de prouver que la Loi qui exclut entiérement le peuple de la connoiſſance des affaires, a donné lieu à la tyrannie des Nobles, & que la puiſſance Eccléſiaſtique qui ſe trouve ſubordonnée à la cenſure du Souverain Magiſtrat, a ſervi de fondement à la licence du peuple de Veniſe contre la Cour de Rome. Il admire comment les peuples n'étant plus retenus dans l'obéiſſance par le frein de la Religion, ils peuvent ſouffrir ſi patiemment qu'on les opprime. Il montre enſuite que les biens, l'honneur & le ſang du peuple, ſont à la diſcrétion des Grands. Enfin il examine l'état des Provinces, des armées, du Sénat, & fait voir que tout eſt dans une ſituation déplorable.

Après avoir décrit toutes ces choſes avec une beauté de langage & une force

d'expreſſion merveilleuſe, il conclut que la République eſt dans ſa décrépitude, & que ſes maladies ſont de telle nature qu'elle ne ſçauroit corriger ſa conſtitution préſente qu'en changeant entiérement de forme. Sur cette relation, le Conſeil d'Eſpagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir ſans lui donner aucun ordre. Les Conjurés faiſoient leurs préparatifs. Tout le Palais de l'Ambaſſadeur étoit déja rempli de Petards & de feu d'artifices, dont on devoit ſe ſervir pour mettre le feu en différens quartiers de la Ville. On trouva le moyen de faire entrer mille ſoldats dans Veniſe, ſans donner le moindre ſoupçon au Sénat. Le Duc d'Oſſone étoit ſur le point de mettre en mer ces vaiſſeaux, & d'envoyer ſix mille hommes ſous le commandement d'un Anglois nommé Haillot. Il ne reſtoit plus qu'à régler l'ordre de l'exécution. Le Marquis de Bedemar, Renault & le Capitaine arrêterent de concert, la maniere de placer les troupes, l'emploi dont ſeroit chargé chacun des principaux Conjurés, le moment où il faudroit mettre le feu en différens quartiers de la Ville, & poignarder les Com-

mandans de la Place avec ous les Sénateurs ; en un mot, l'ordre qu'on devoit observer pour faire réussir cette funeste entreprise.

Il arriva un accident qui retarda le moment de l'exécution. La Flotte du Vice-Roi de Naples fut attaquée par des Corsaires, & battu par la tempête. Elle fut si endommagée qu'elle ne put se remettre en mer de quelque tems. Bedemar ayant appris cette fâcheuse nouvelle, envoya chercher Renault & le Capitaine. Il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner. Ils répondirent que non-seulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs compagnons même n'avoient non plus paru ébranlés par la disgrace de la flotte, que si elle étoit arrivée à bon port ; & qu'ils étoient toujours dans les dispositions les plus favorables qu'on pût desirer. L'Ambassadeur qui ne leur avoit fait cette demande qu'en tremblant, les embrassa avec des larmes de joye. « Les » grands revers, leur dit-il, qui dans les » affaires communes doivent surprendre » les esprits, sont des accidens naturels » aux entreprises extraordinaires. Ils » sont la seule épreuve de la force de » l'ame, & on ne peut se croire capable

» d'un grand dessein que quand on l'a
» vû une fois renversé avec tranquillité
» & constance. Ensuite il fut résolu, de concert entre l'Ambassadeur & ses deux confidens, qu'on remettroit l'exécution jusqu'à la Fête de l'Ascension qui n'étoit pas éloignée, & qui est la plus grande solemnité de Venise.

Cependant le Duc d'Ossone travailloit sans le vouloir à détruire la Conjuration. Comme le Conseil d'Espagne ne vouloit pas paroître tremper dans cette affaire, il défendit au Vice-Roi d'inquiéter davantage la République. Le Duc n'eut pas beaucoup d'égards aux ordres qu'il recevoit de la Cour; mais étant fatigué des plaintes que le Sénat faisoit continuellement, il s'avisa de dire qu'il ne changeroit pas de conduite, tandis que les Vénitiens entretiendroient à leur service les plus irréconciliables ennemis du Roi son Maître. Il vouloit parler des troupes Hollandoises dont on devoit se servir pour exécuter le projet de la Conjuration. On peut juger quelle fut la surprise de Bedemar lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il ne doutoit point que le Sénat qui souhaitoit ardemment la paix, ne renvoyât

ces troupes étrangeres. Mais le succès trompa encore cette fois la prudence du Marquis de Bedemar; car les Vénitiens prirent une résolution directement contraire à leur inclination & à leurs intérêts. On remontra à la République que si on satisfaisoit le Vice-Roi sur ses plaintes, il s'imagineroit donner la loi à Venise, & que si on prenoit le parti de licentier les Hollandois, cette condescendance passeroit pour une foiblesse. Il fut donc décidé qu'on garderoit encore les troupes étrangeres.

La joye que cette résolution causa au Marquis de Bedemar, fut troublée par la découverte d'une partie de la Conjuration. Un Officier Provençal & un Capitaine Italien qui étoient du complot, & qui devoient livrer la Ville de Crême, s'étant querellés au jeu, se battirent. L'Italien fut blessé à mort, & pour décharger sa conscience, il déclara tout au Commandant Vénitien. Le Provençal qui se défia de ce qui arriveroit aussi-tôt qu'il eut blessé son homme, se sauva avec ceux des Conjurés qu'il put avertir; les autres furent pris avec un Lieutenant François qui étoit

étoit le principal Chef de l'entreprise ; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent du Gouverneur de Milan, & qu'ils ne sçavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba sur D. Pedre seulement.

Quelques jours après le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, s'étant brouillé avec quelques habitans de cette Place, ils prirent le tems de son absence, enfoncerent ses coffres, & enleverent son argent & ses papiers. Il s'y trouva des lettres qui parloient de son dessein. On l'arrêta, & on le mit à la Question, il répondit toujours au milieu des tourmens qu'il sçavoit bien qu'on ne le sauveroit pas quand bien même il avoueroit tout, & qu'il aimoit mieux laisser ses complices s'il en avoit, en état de venger sa mort, que de les perdre avec lui sans aucun fruit. Cette fermeté d'ame auroit dû être employée pour une meilleure cause. Ces deux découvertes ne furent nullement préjudiciables à la Conjuration. Les Vénitiens resterent dans un profond repos, s'imaginant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il ne leur restoit plus d'ennemis secrets.

Cependant le tems de l'exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précède l'Ascenſion, juſqu'à la Pentecôte, il y a à Veniſe une des plus célebres Foires du monde. On profita de l'occaſion pour faire entrer les mille ſoldats comme s'ils euſſent été des Négocians. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient en ſon abſence les douze (*) vaiſſeaux de la République, des feux d'artifice très-violens pour répandre ſecrétement dans tous les autres navires de la flotte Vénitienne la veille de l'exécution. Ces Officiers eurent ordre de meſurer ſi bien les mêches, que tout prît feu en même-tems. Le Capitaine leur manda encore que ſi quelque vaiſſeau en échappoit, il falloit l'attaquer, s'en rendre maître ou le couler à fond à coup de canon. Le Duc d'Oſſone fit ſi bien eſcorter cette fois ſa petite flotte, qu'elle arriva ſans aucun accident à ſix mille de Veniſe. On envoya au (**) Commandant les Inſtructions néceſſaires.

(*) J'ai dit plus haut que les Vénitiens avoient confié au Capitaine le commandement de douze navires.

(**) C'étoit un Anglois appellé Haillot.

Quand tout fut prêt pour l'exécution, Renault, le Capitaine, & vingt des principaux Conjurés qui logeoient chez la Courtisanne dont j'ai parlé ailleurs, se renfermerent dans le lieu le plus secret de la maison, & après avoir pris les précautions ordinaires, Renault adressa la parole à ses camarades, & leur exposa la situation présente des affaires; il commença par une narration simple & étendue des forces de la République & des leurs, de la disposition de la Ville & de la Flotte, des préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Offone, des armes & autres provisions de guerre qui étoient chez l'Ambassadeur, des intelligences que le parti avoit dans le Sénat & parmi les Nobles. Après s'être attiré l'approbation de ses Auditeurs par le récit de toutes ces choses dont ils sçavoient la vérité comme lui, il continua de la sorte son discours.

» Voilà, chers compagnons, la route » qui doit vous conduire à la gloire que » vous cherchez. C'est à vous de voir » s'ils sont sûrs & suffisans. Nous avons » des moyens infaillibles pour intro- » duire dix mille hommes bien aguerris » dans une Ville qui ne peut nous oppo- » ser qu'un très-petit nombre de foibles

» soldats. Le pillage joindra avec nous
» tous les étrangers que le commerce
» ou la curiosité attire en ces lieux, &
» le peuple même nous aidera à dépouil-
» ler les Grands qui l'ont dépouillé tant
» de fois. Les meilleurs vaisseaux de la
» Flotte sont à nous, & les autres por-
» tent (*) dès-à-présent ce qui doit les
» réduire en cendre. L'Arsenal, ce fa-
» meux Arsenal, la merveille de l'Eu-
» rope & la terreur de l'Asie est presque
» déja dans notre pouvoir. Les neuf
» vaillans hommes qui sont ici présens,
» & qui sont en état de s'en emparer
» depuis près de six mois, ont si bien
» pris leurs mesures pendant ce retar-
» dement, qu'ils ne croyent rien ha-
» zarder en répondant sur leur tête de
» s'en rendre maîtres. Tous les secours
» sur lesquels nous comptons, sont dis-
» posés de telle sorte, que chacun d'eux
» pourroit manquer sans porter le moin-
» dre préjudice aux autres. Ils peuvent
» bien s'entr'aider, mais ils ne sçauroient
» s'entrenuire. Il est presque impossible
» qu'ils ne réussissent pas tous ; & un
» seul nous suffit. Si après avoir pris

(*) On avoit rempli de feux d'artifices tous les vaisseaux de la Flotte Vénitienne.

» toutes les précautions que la prudence
» humaine peut ſuggérer, on peut juger
» du ſuccès que la fortune nous deſtine;
» quelle marque peut-on avoir de ſa fa-
» veur qui ne ſoit au-deſſous de celle
» que nous avons? Oui, chers amis,
» cette protection de la fortune tient
» du prodige. Il eſt inoui qu'une entre-
» priſe de cette nature ait été décou-
» verte en partie ſans être entiérement
» ruinée. La nôtre a eſſuyé pluſieurs
» accidens, dont le moindre ſuffiſoit
» pour la renverſer. Cependant toutes
» ces choſes n'ont point eu de ſuite, &
» on n'a point ſuivi la trace qui auroit
» mené juſqu'à nous. Jamais repos ſi
» profond ne précéda trouble ſi grand.
» Le Sénat, nous en ſommes fidéle-
» ment inſtruits, le Sénat eſt dans une
» ſécurité parfaite. Nous avons été aſſez
» heureux pour aveugler les plus clair-
» voyans de tous les hommes. Nous vi-
» vons encore, chers amis, & nos dé-
» ſaſtres n'ont ſervi qu'à éprouver notre
» conſtance. Oui, nous vivons, & notre
» vie ſera bien-tôt fatale aux Ty-
» rans de ces lieux. Un bonheur ſi grand,
» ſi obſtiné peut-il être naturel, & n'a-
» vons-nous pas ſujet de préſumer qu'il
» eſt l'ouvrage d'une puiſſance plus

» qu'humaine? & en vérité, chers com-
» pagnons, qu'eſt-ce qu'il y a ſur la
» terre qui ſoit digne de la protection
» du Ciel, ſi ce que nous faiſons ne l'eſt
» pas? nous détruiſons le plus horrible
» des Gouvernemens; nous rendons le
» bien à tous les pauvres Sujets de cet
» Etat, à qui l'avarice des Nobles ne
» ceſſe de le ravir. Nous ſauvons l'hon-
» neur de toutes les femmes qui naî-
» troient quelque jour ſous leur Domi-
» nation avec aſſez d'agrément pour
» leur plaire. Nous rappellons à la vie
» un nombre infini de malheureux que
» leur cruauté eſt en poſſeſſion de ſacri-
» fier à leurs moindres reſſentimens pour
» les ſujets les plus légers; en un mot,
» nous purgeons l'Univers d'une troupe
» de ſcélérats noircis de toutes ſortes
» de crimes, de ceux même que la na-
» ture abhorre. Ne balançons donc pas
» à prendre l'épée d'une main & le flam-
» beau de l'autre, pour exterminer des
» miſérables qui ſont indignes de vivre.
» Quand nous verrons conſumer par les
» flammes ces Palais où l'impiété eſt
» ſur le Trône, & les Tribunaux arro-
» ſés tant de fois des larmes & du ſang
» de l'innocence; quand nous verrons
» le ſoldat furieux retirer ſes mains fu-

» mantes du sein des méchans, la mort
» errante de toutes parts, & exerçant
» les plus terribles ravages, tout ce que
» la nuit & la licence militaire pourront
» produire de plus affreux spectacles ;
» souvenons-nous alors, mes chers amis,
» qu'il n'y a rien de pur parmi les hom-
» mes ; que les plus louables actions
» sont sujettes aux plus grands incon-
» véniens, & qu'enfin, au lieu de di-
» verses fureurs qui désoloient cette
» malheureuse Terre, les désordres de
» la nuit prochaine sont les seuls moyens
» d'y faire régner à jamais l'innocence,
» la paix & la liberté.

Ce discours fut reçu avec un applaudissement général. Cependant Renault qui avoit observé tous les visages, apperçut dans les yeux de Jaffier, l'un des meilleurs amis du Capitaine, un air d'étonnement & de tristesse qui marquoit une ame saisie d'horreur. Celui qui venoit de faire cette observation proposa de se servir du poignard contre un homme dont on n'avoit point lieu de se défier. Mais le Capitaine déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à tuer le meilleur de ses amis sur un simple soupçon ; qu'un pareil assassinat auroit peut-être des suites fâcheuses; qu'on couroit risque par-là de

ſe rendre odieux aux Conjurés, en leur faiſant ſentir qu'on ſe regardoit comme les arbitres de leur vie & de leur mort. Ces repréſentations ſauverent la vie à Jaffier, & empêcherent la ruine de la République.

Il ſurvint encore un contre-tems fâcheux qui déconcerta les Conjurés. Les Vénitiens eurent avis que le Duc d'Oſſone s'étoit mis en mer pour aller au ſecours de l'Archiduc qui venoit d'être élu Roi de Boheme, & qui avoit beſoin de troupes contre ſes nouveaux Sujets. Le Vice-Roi voulant profiter de l'occaſion, déclara qu'il conduiroit ce ſecours par le Golphe. Cela donna beaucoup d'inquiétude aux Vénitiens qui craignoient que le Duc ne cherchât à s'emparer de quelques-unes de leurs Places maritimes. Ils réſolurent de l'obſerver de près. Dans ce deſſein on fit partir les vaiſſeaux de la République, & le Capitaine, dont la préſence paroiſſoit ſi néceſſaire pour le moment de l'exécution, fut contraint de s'embarquer. Son départ pouvoit cauſer de vives allarmes à la plûpart des Conjurés. Cependant quand on vint à faire réflexion, qu'il avoit corrompu preſque tous les Officiers qui ſervoient ſous lui,

on se flatta que son absence ne seroit pas si préjudiciable qu'on l'avoit cru d'abord. On en fut entiérement convaincu dès le lendemain, car il manda qu'il répondoit de la flotte, & qu'il sçauroit bien s'en servir contre ceux qui lui en avoient confié le commandement.

Le Capitaine avant que de partir, eut avec Jaffier une conférence particuliere. Il le pria de tenir sa place auprès de Renault la nuit de l'exécution. Il lui exagéra la confiance qu'on avoit en sa conduite & en son courage, & lui déclara que sans cette assurance, il n'auroit jamais pû se résoudre à s'éloigner de Venise, mais qu'il croyoit laisser un autre lui-même à ses compagnons. Pendant ce discours, le Capitaine observoit attentivement Jaffier. Celui-ci charmé des témoignages d'estime qu'on lui donnoit, y répondit avec des marques de zèle, de fidélité & de reconnoissance, qui auroient rassuré le plus soupçonneux de tous les hommes.

Lorsque Jaffier n'eut plus devant les yeux le seul homme dont la considération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à son incertitude. Il se ressouvenoit de la description effrayante

que Renault avoit fait sur la fin de sa harangue. Son imagination renchérissoit sur cette peinture, & lui représentoit avec les plus vives couleurs, toutes les cruautés & les injustices qui alloient bien-tôt se commettre. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de toutes parts, que des cris d'enfans qu'on foule aux pieds, des gémissemens de vieillards qu'on égorge, des hurlemens de femmes qu'on deshonore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, lieux saints ensanglantés. Venise, la déplorable Venise se présentoit par-tout devant ses yeux, non plus triomphante comme autrefois de la barbarie Ottomane, & de la fierté Espagnole, mais réduite en cendres, couverte de cadavres, & noyée dans le sang de ses habitans. Cette funeste image l'obsede nuit & jour, le sollicite, le presse, l'ébranle. En vain il fait tous ses efforts pour l'écarter, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusques dans ses songes. Mais quel parti prendre ? Faudra-t il trahir tous ses amis ? Et quels amis ? des hommes d'un mérite rare, les auteurs du plus hardi projet qu'ait jamais formé l'esprit humain. Si je leur suis infidéle, quelle sera leur

destinée ? ils doivent s'attendre à périr par les plus affreux supplices.

Ces dernieres réflexions attaquoient Jaffier par son foible, & le raffermissoient dans ses premiers sentimens. La pitié qu'il sentoit pour ses compagnons, balançoit au fond de son cœur celle que la désolation de Venise y excitoit. Il resta dans cette incertitude jusqu'au jour de l'exécution. Cependant les compagnons de Jaffier qui ne s'imaginoient pas qu'on songeoit à les trahir, travailloient à l'exécution de leur projet. On introduisit dans le clocher de la Procuratie de St. Marc quelques-uns des Conjurés qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faisoient la garde, & qui les assoupirent par le moyen de certaines drogues qu'on mêla dans les viandes & dans le vin. Les gardes mangerent & burent avec excès, ce qui produisit l'effet qu'on avoit attendu. Des Officiers furent choisis, & eurent ordre de poignarder les Sénateurs les plus à craindre, & de s'emparer de leurs maisons. On assigna à chacun son poste, & tout fut disposé de maniere que Venise ne pouvoit échapper au malheur dont elle étoit menacée, si le complot formé contre elle, n'eût pas été découvert.

Tous les ans le Doge de la République épouſe la mer. Jaffier qui croyoit que cette cérémonie alloit ſe faire pour la derniere fois, eut la curioſité de la voir. Sa compaſſion redoubla à la vûe des réjouiſſances publiques, & la tranquillité des Vénitiens lui fit ſentir plus vivement leur déſolation prochaine. Au ſortir de la cérémonie, il parut plus irréſolu que jamais Mais enfin le ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze ſiécles, & de tant de ſages têtes à la fureur d'une courtiſanne & d'une troupe d'hommes perdus. Le bon Génie de la République ſuggéra un expédient à Jaffier, par lequel il crut ſauver tout enſemble, & Veniſe & les Conjurés. Il fut trouver Barthelemi Comino, Secretaire du Conſeil des Dix, & il lui dit qu'il avoit à réveler quelque choſe de très-important; mais qu'il exigeoit auparavant que le Doge & le Conſeil lui promiſſent une grace, & qu'ils s'engageaſſent par les fermens les plus ſaints, à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis; que cette grace étoit la vie de vingt deux perſonnes qu'il nommeroit, quelque crime qu'elles euſſent commis; mais qu'on ne crut point lui arracher ſon ſecret par les tourmens, parce qu'il n'y

en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche.

Le Conseil des Dix fut assemblé dans un instant. On députa aussi-tôt au Doge pour sçavoir s'il vouloit accorder ce que Jaffier demandoit. Le Chef de la République promit grace aux coupables avant que de connoître leur crime. Jaffier alors ne balança plus & découvrit toute la Conjuration. La chose parut si horrible à tous les Sénateurs, qu'ils ne purent d'abord la croire: Cependant comme il étoit facile d'en vérifier sur le champ quelque particularité, on visita le clocher de la Procuratie de St. Marc, où tous les gardes étoient enyvrés ou endormis. On alla ensuite à l'Arsenal, & l'on y trouva des Petardiers qui mettoient la derniere main aux feux d'artifice destinés pour l'exécution. Les Sénateurs voyant bien alors que cet affreux complot n'étoit que trop véritable, envoyerent promptement chez la Courtisanne ; mais il n'y avoit plus personne. Cette femme ayant été avertie que tout étoit découvert, se sauva promptement avec quelques-uns des Conjurés.

La douleur qu'on eut de leur évasion, fit résoudre de visiter les maisons

des Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. On en demanda civilement l'entrée pour affaire qui regardoit le ſalut de la République. Le François y conſentit ſans peine, & Renault fut pris avec deux de ſes compagnons. L'Eſpagnol allégua toutes les prérogatives de ſa charge, & proteſta avec fureur contre la violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On trouva chez lui de quoi armer plus de cinq cens hommes, outre ſoixante petards & une quantité incroyable de poudre, de feu d'artifice, & d'autres choſes ſemblables. On en fit un inventaire exact en préſence de l'Ambaſſadeur qui ne fit que s'en moquer.

Pendant ce tems-là on viſite tous les Cabarets, les Hôtelleries, les chambres à louer, les lieux de débauche, & on arrête tout ce qui s'y trouve d'Officiers Hollandois, François, Eſpagnols, Walons, Napolitains, Milanois, juſqu'à près de quatre cens. Sur ces entrefaites, deux Dauphinois arrivent tout bottés au Conſeil des Dix, & déclarent que quelques François de leurs amis, leur ayant écrit que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à partir ſur le champ, parce qu'il y avoit une conju-

ration toute prête à exécuter contre Venise, & qu'on abandonneroit cette Ville au pillage. Les deux étrangers dirent qu'ils étoient venus en grande diligence pour découvrir ce noir complot au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, & priés de se reposer, en attendant que le Sénat pût délibérer sur la récompense qui leur étoit dûe.

Toutes ces choses se passerent pendant la nuit. Dès que le jour commença à paroître, le Sénat s'assembla & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda. Cependant le bruit de la Conjuration se répandit alors par toute la Ville, & y produisit un trouble épouvantable. Le peuple qui sçut confusément que les Espagnols en étoient les auteurs, s'assembla autour du Palais de l'Ambassadeur pour le forcer, & on étoit prêt à y mettre le feu, lorsque ceux qui devoient conduire le Marquis à l'Audience, arriverent. Ils montrerent la commission dont ils étoient chargés. La populace se flattant de l'espérance que le Sénat feroit une punition exemplaire du Chef des Conjurés, le laissa sortir seul, & le conduisit avec toutes les injures & les imprécations imaginables.

L'Ambaſſadeur étant entré dans le Sénat, commença par ſe plaindre avec hauteur de ce qu'on avoit violé le droit des gens en forçant ſa maiſon. Il accompagna ſes plaintes de menaces ſi fieres, que la plûpart des Sénateurs en furent conſternés. Comme il ne parloit que de vengeance, on craignoit que cet homme n'eût encore quelque reſſource inconnue pour achever ſon entrepriſe. Le Doge lui répondit qu'on lui feroit excuſe de cet outrage, quand il auroit rendu raiſon des préparatifs de guerre qu'on avoit trouvé chez lui. Bedemar répliqua qu'il s'étonnoit que des gens qui paſſoient pour ſages, fuſſent ſi mal habiles que de l'inſulter en face ſur un prétexte ſi groſſier. « Vous n'ignorez » pas, continua-t-il, que toutes ces » proviſions ne ſont qu'en dépôt dans » ma maiſon, comme j'en ai déja eu » pour envoyer à Naples & dans le Tirol. A l'égard des armes, toute la » terre ſçait qu'il n'y en a point de ſi » bonnes que celles qui ſe fabriquent à » Veniſe & dans les autres Villes de la » République. Pour les feux d'artifice » & autres choſes ſemblables, l'occaſion » de quelques ouvriers habiles qui ſont » venus s'offrir à moi, m'a engagé à les

» faire travailler par curiosité. Le Doge l'interrompit, en disant que ces ouvriers étoient des malheureux, ou plutôt des monstres nés pour la honte éternelle du genre humain. Ensuite il présenta au Marquis une lettre de créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvé parmi les papiers de Renault avec d'autres lettres du Duc d'Offone. L'Ambassadeur répondit qu'il n'entroit point en connoissance de la conduite du Vice-Roi de Naples; que pour la lettre de créance, il étoit vrai que l'Ambassadeur de France lui avoit recommandé un Gentilhomme qui avoit besoin de faveur à Milan, qu'il lui avoit donné une lettre, mais qu'il ignoroit que la République eût aucun intérêt dans cette affaire.

Le Doge voyant par ces réponses que l'Ambassadeur n'en manqueroit jamais, se contenta de lui représenter avec beaucoup de gravité la noirceur de son entreprise, & finit en lui protestant, qu'ils étoient tous fort éloignés de penser que le Roi d'Espagne y eût la moindre part. L'Ambassadeur témoigna alors toute l'indignation d'un homme de bien dont on attaque injustement l'honneur. « Je suis, dit-il, d'une na-

» tion à qui le courage & la prudence
» font des vertus fi naturelles, qu'elle
» n'a pas befoin de recourir à de lâches
» artifices pour perdre ceux dont elle
» veut fe venger. Le Roi mon Maître
» eft affez puiffant pour détruire fes en-
» nemis à force ouverte & fans em-
» ployer les trahifons. Vous pourrez
» bient-tôt l'éprouver. Après cette me-
nace, il fortit brufquement. On le conjura de fe repofer dans un appartement voifin, en attendant que le Sénat eût donné les ordres néceffaires pour le faire fauver. Il fe laiffa conduire où on voulut, en frémiffant de colere & fans rien répondre. Quand on eut fait embarquer fes domeftiques & les plus précieux de fes meubles, on vint le chercher, & par des détours fecrets, on le conduifit dans un Brigantin, & on empêcha de la forte qu'il ne fût mis en piéces par la populace.

On dépêcha en même-tems au Général de mer, pour lui envoyer ordre de noyer inceffamment tous les Officiers qui étoient du complot. Comme ils ignoroient ce qui s'étoit paffé à Venife, ils n'étoient pas fur leurs gardes. Deux hommes choifis & non fufpects, entrerent dans le vaiffeau du Capitaine, le

poignarderent tout d'un coup, & le jetterent dans la mer ſans que perſonne s'en apperçut. Quarante de ſes Officiers furent traités auſſi-tôt après de la même maniere & avec le même ſecret.

Renault eſt interrogé à Veniſe, & nie conſtamment tous les faits dont on l'accuſe. On lui donne la Queſtion ordinaire & extraordinaire. Il ne dit rien autre choſe, ſinon qu'il eſt un pauvre vieillard homme de bien, de qualité & d'honneur, & que Dieu le vengeroit. On le repréſente pluſieurs jours de ſuite à la Queſtion, & on lui promet ſa grace s'il veut tout avouer. On ne put lui arracher la confeſſion de ſon crime. Après avoir été tourmenté de toutes les manieres, il fut enfin étranglé en priſon & pendu en public par un pied, comme cela ſe pratique à Veniſe à l'égard des traîtres. Pluſieurs des Conjurés eurent le même ſort; il y en eut quelques-uns qui furent étranglés ou noyés ſecrétement.

Jaffier étoit au déſeſpoir du mauvais ſuccès de ſa négociation. Il ſe plaignit hautement de ce qu'on lui avoit manqué de parole. Comme il s'étoit trouvé d'autres perſonnes que lui qui avoient inſtruit le Sénat de la Conjuration, on décida qu'il étoit permis d'en uſer de la

même sorte que si Jaffier n'eût rien découvert. On tâcha de l'appaiser par toutes sortes de moyens. On lui offrit de l'argent & de l'emploi ; il refusa tout, s'obstina à demander la grace de ses compagnons, & sortit enfin de Venise, inconsolable de leur supplice. Le Sénat lui envoya quatre mille sequins qu'on le força de prendre, & lui ordonna sur peine de la vie, de vuider dans trois jours les Etats de la République. Le desir de se venger du Sénat, détermina Jaffier à se jetter dans la Ville de Bresse pour s'y soutenir contre les Vénitiens. Il fut pris, en combattant comme un homme qui cherche à vendre cherement sa vie. On le conduisit à Venise où il fut noyé. Telle fut la récompense de l'important service qu'il venoit de rendre à l'Etat. Il est vrai que la derniere démarche de Jaffier pouvoit mériter la mort. Mais ne le força-t-on pas à devenir coupable, en manquant à la parole qu'on lui avoit donnée ? Un premier mouvement de désespoir étoit bien excusable dans un homme qui se regardoit en quelque sorte comme le meurtrier de ses meilleurs amis. Quoiqu'on puisse dire, on aura bien de la peine à justifier la conduite que tint le Sénat envers son libérateur,

La mort de (*) Jaffier acheva de rétablir la tranquillité dans Venise. On défendit sur peine de la vie, de rien imputer de la Conjuration au Roi d'Espagne ni aux Espagnols. Le Marquis de Bedemar alla en Flandres pour y être premier Ministre, & quelques années après il obtint le chapeau de Cardinal.

(*) J'avois oublié de dire que Jaffier étoit Provençal.



CONJURATION DE FRANCISQUE PAZZI,

Contre Laurent & Julien de Medicis.

1478. FLORENCE, Capitale de la Toscane, s'est long-tems gouvernée en République. La Nobleſſe eut d'abord toute l'autorité, mais dans la ſuite, le peuple s'empara du pouvoir ſouverain. La Ville fut diſtribuée en différentes claſſes d'artiſans, d'où on tiroit tous les Magiſtrats, à la tête deſquels on établit un Gonfalonier qui ſe changeoit tous les deux mois, & qui étoit comme une eſpece de Dictateur. Les grandes familles qui voulurent avoir part au Gouvernement, furent contraintes de ſe faire aggréger en quelqu'un des différens corps de métiers, ſans quoi il leur étoit impoſſible de parvenir aux charges & aux dignités de l'Etat.

Parmi les plus anciennes familles populaires, étoit celle des Médicis. Quoiqu'elle ſe fût prodigieuſement enrichie par le commerce, elle ne commença cependant à jouer un rôle conſidérable,

que quand les Florentins éleverent à la suprême Magistrature Sylvestre de Médicis. Ce fut lui qui jetta les premiers fondemens de cette puissance où parvinrent dans la suite ses descendans. Il avoit du génie, de la prudence, de la hardiesse & du courage. La mauvaise administration de la République, lui ayant dès-lors inspiré des vûes ambitieuses, il rechercha la faveur du peuple, divisa les principaux citoyens, & se fit le chef d'une puissante faction. Sa politique n'eut pas d'abord un succès avantageux, elle devint même funeste à tous les Médicis, qui pendant plus de vingt années furent bannis ou exclus du Gouvernement.

Jean de Médicis rétablit les affaires de sa Maison. Comme il joignoit une fortune immense à un génie doux & adroit, il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ceux qui gouvernoient. Il sçut si bien les gagner par ses largesses, qu'ils l'éleverent à la premiere dignité de l'Etat. Après avoir établi sur des fondemens solides la grandeur de sa Maison, il laissa pour héritier de ses richesses, de sa libéralité, & de la faveur du peuple, le fameux Côme de Médicis qui, dans une condition privée, joua un aussi bril-

lant rôle que le plus puiſſant Souverain. La fortune favoriſa tellement ſon commerce, qu'il y avoit peu de Princes qui approchaſſent de ſon opulence; mais perſonne n'en fit jamais un plus noble uſage. Ce grand homme fut pendant trente-quatre ans l'unique arbitre de la République, & mourut dans le comble de la félicité & de la gloire. Il mérita par ſes grandes actions & par les ſervices ſignalés qu'il rendit à ſes concitoyens, qu'on fit graver ſur ſa tombe une inſcription, par laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere de la Patrie.*

Pierre de Médicis ſans avoir autant de mérite que ſon pere, jouit de la même autorité, & la laiſſa en mourant à ſes deux fils Laurent & Julien. Le peuple adopta ces deux jeunes Citoyens pour ſes enfans, & leur obéit comme à ſes maîtres. Mille belles qualités les rendoient dignes d'occuper le premier rang dans la République. Parfaitement bienfaits l'un & l'autre, ils n'avoient qu'à ſe montrer pour être ſûrs de plaire; en leur formant le corps par toutes ſortes d'exercices, on n'avoit pas négligé de cultiver leur eſprit par l'étude des Sciences. Mais ce qui les rendoit encore plus recommandables, c'eſt qu'ils poſſédoient

tous

tous les deux dans un degré éminent, la liberalité & la magnificence qui étoient les deux vertus particulieres de leur Maison. On trouvoit cependant quelque différence dans leur caractère. Laurent étoit plus vif, plus ambitieux & plus hardi dans ses entreprises, Julien plus doux, plus modéré & plus sensible aux plaisirs de l'amour.

La tranquillité avec laquelle ils gouvernoient presque absolument la République, fut quelque tems sans être troublée. Ils ne manquoient cependant pas d'ennemis qui auroient bien voulu donner atteinte à l'autorité de cette puissante Maison. Les Pazzi principalement ne voyoient qu'avec un déplaisir mortel l'élévation des Medicis. Les alliances que les deux familles (*) contracterent entr'elles, ne furent pas capables de réunir des cœurs divisés par l'ambition & par la jalousie.

Jacques Pazzi qui étoit le chef de sa famille n'avoit point d'enfans, mais il avoit sept neveux, parmi lesquels étoit le principal Acteur de la Conjuration dont je vais parler. Il s'appelloit Francis-

(*) Un des Pazzi avoit épousé Blanche de Medicis, sœur de Laurent & de Julien.

que. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, bien fait de sa personne; vif & agréable dans la conversation, excessivement sensible aux offenses, hardi jusqu'à la témérité, mais capable de conduire sagement les plus grandes entreprises. Il s'étoit jetté dans le commerce de la Banque à l'imitation des plus nobles familles de l'Italie, qui ne croyoient pas alors se dégrader en s'enrichissant par des moyens honnêtes. L'argent qu'il faisoit rouler dans Rome, l'avoit engagé d'y établir sa principale résidence.

Les liaisons de Francisque avec le Prince de Fourly, dont le pere (*) s'étoit toujours montré l'ennemi des Florentins & de la Maison des Medicis, furent cause qu'on obligea le jeune Pazzi de quitter Rome & de se rendre à Florence. Francisque fut piqué vivement d'avoir été rappellé de la sorte, & on acheva de l'aigrir par les injustices dont les Medicis se rendirent coupables envers sa famille. Cependant il ne formoit encore aucun projet de vengeance; mais une passion qui agit tyrannique-

(*) Le Prince de Fourly étoit fils naturel de Sixte IV.

fnent sur les cœurs, le détermina enfin à répandre le sang de ses ennemis. Il devint passionément amoureux d'une jeune & belle personne appellée Camille. (*) Celle-ci inspira en même-tems une violente passion à Julien de Medicis qui fut préféré à son rival, & qui épousa en secret le charmant objet de sa tendresse.

Francisque devint furieux lorsqu'il apprit que Julien étoit aimé de Camille; il ignoroit cependant leur mariage. Comme il étoit Italien, il sçut dissimuler, & continua de paroître l'ami le plus intime de l'homme qu'il haïssoit le plus. Dans la fureur de ses transports jaloux, il ne songeoit qu'à se défaire d'un rival odieux, mais Bandini son confident & l'ennemi mortel des Medicis, lui représenta qu'il ne devoit point borner sa vengeance à la mort de Julien, & qu'il falloit faire périr les deux freres. » Les outrages, disoit il, que vous re» cevez continuellement de la part des » Medicis, sont plus que suffisans pour » vous déterminer à sacrifier les Ty» rans qui oppriment la République. » Leur mort changera tout-à-coup la » face de l'Etat. Ce n'est que dans ce

(*) Elle étoit de la maison de Cafarels.

» seul boulversement que vous trouve-
» rez l'impunité de votre crime. Que
» dis-je, votre crime ? Ces sortes d'en-
» treprises ne passent pour criminelles
» que quand elles ne réussissent pas, &
» on les regarde comme des actions
» glorieuses lorsqu'elles sont suivies
» d'un heureux succès. En confondant
» votre vengeance particuliere avec
» l'intérêt public, vous en tirerez tout-
» à la fois de l'utilité & de la gloire, au
» lieu que si vous ne vous attachez qu'à
» perdre votre rival, on regardera cette
» action comme l'effet du courroux d'un
» particulier qui n'a pas le droit de se
» faire justice à soi-même.

Ces raisons soutenues de quantité d'autres, acheverent de déterminer à la vengeance un esprit qui s'y trouvoit disposé par le double intérêt de sa fortune & de son amour. Ainsi Francisque unissant ces deux motifs, ne pensa plus qu'à former, sous le prétexte du bien de l'Etat, une conspiration qui pût envelopper les deux freres dans le même désastre.

Lorsque Francisque eut pris cette funeste résolution, il songea à se procurer de puissans appuis, & il fut bien-tôt assuré de la protection du Pape & du

Roi de Naples. Ce dernier qui avoit envie de s'emparer de la Ville de Pise, promit de favoriser un projet dont il prévoyoit bien que les suites ne pouvoient manquer de lui être avantageuses. Francisque se rendit à Rome, & eut une longue conférence avec le Prince de Fourli, auquel il représenta qu'il devoit penser sérieusement aux moyens de s'assurer sous un autre Pontificat de la Principauté qu'il tenoit actuellement de la libéralité du Souverain Pontife. » N'espérez pas, ajoutoit Francisque, » jouir en repos des Etats que vous possédez aujourd'hui, si vous ne prenez » de sages précautions. Dès que votre » pere aura les yeux fermés, les Medicis ne manqueront pas d'agir, de concert avec un nouveau Pape, pour » vous dépouiller entiérement. Vos intérêts me sont aussi chers que les » miens ; c'est ce qui m'engage à vous » faire part d'un projet qui nous sera » également utile. J'ai formé le dessein » d'abattre la puissance des Medicis ; » mais pour réussir dans une entreprise » si hardie & si délicate ; il faut que » mon parti soit appuyé de toutes les » forces de votre pere.

Le Prince de Fourly approuva fort le

dessein des Conjurés, & comme il gouvernoit absolument l'esprit de Sixte IV. il promit que le Pontife accorderoit tous les secours dont on pourroit avoir besoin. Pazzi s'ouvrit alors d'avantage, & déclara que la résolution étoit prise de poïgnarder les Medicis, & que c'étoit le seul moyen de mettre la République en liberté. Le Prince n'eut garde de refuser son approbation à un crime qui devoit lui assurer la possession tranquille de ses Etats.

La mort des Medicis ayant été résolue, les Conjurés communiquerent leur projet à Salviati que le Pape avoit nommé à l'Archevêché de Pise, & que les Medicis dont il étoit l'ennemi, empêchoient de jouir de cette dignité. Le vindicatif Prélat entra dans le complot, & vint à bout d'y entraîner le Comte de Montsec qui commandoit un corps de troupes au service du Pape. Le nouveau Conjuré qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, sentit tout d'un coup les difficultés de l'entreprise, & il ne manqua pas de représenter que toute l'Italie étant dans une profonde paix, il ne pouvoit faire marcher ses troupes sans un prétexte plausible; qu'à la vérité on avoit des partisans à Flo-

fence, mais qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour donner le branle à un changement d'Etat; qu'il ne doutoit point qu'on ne pût facilement tuer les Medicis, mais qu'il falloit les poignarder tous les deux à la fois, ce qui pouvoit rompre bien des mesures & déconcerter le projet le mieux conduit; qu'enfin l'amour aveugle du peuple pour les Medicis, & la puissance de ceux qui gouvernoient sous leur autorité, apporteroient de grands obstacles à l'exécution d'une entreprise si périlleuse. Montsec ne se détermina que quand on lui eut fourni un prétexte de mettre ses soldats en mouvement.

Les quatre Conjurés délibérerent sur les mesures qu'il falloit prendre, & ils tomberent tous d'accord qu'on ne pouvoit rien exécuter avec succès, si Jacques de Pazzi, oncle de Francisque & chef de sa Maison, ne participoit pas au complot. On l'avoit déja tenté plusieurs fois sur cet article, & il avoit constamment rejetté de pareilles propositions. Le Comte de Montsec entreprit de le gagner, & vint exprès à Florence, mais toutes ses exhortations furent inutiles. Francisque se joignit à lui, & déclara à son oncle, que soit qu'il prît par-

ti ou non, la Conjuration feroit exécutée, & qu'il auroit peut-être le déplaisir d'en voir avorter le succès par le refus qu'il faisoit d'aider son neveu dans une si glorieuse entreprise. On lui exposa avec les plus vives couleurs, la servitude de sa patrie, l'avilissement où étoit tombée sa Maison, la haine que lui portoient les Medicis. On lui fit ensuite connoître que le Roi de Naples, & le Pape même devoient leur fournir des secours, & que les mesures étoient si bien prises, que la conspiration ne pouvoit manquer de réussir s'il n'y mettoit obstacle par son obstination. Jacques Pazzi ne put tenir plus long-tems contre des sollicitations si pressantes, il s'engagea enfin, & le nombre des Conjurés grossit alors considérablement.

Montsec, sous ombre d'une négociation publique dont il étoit chargé, voyoit tous les jours les Medicis, & faisoit de fréquens voyages de Florence à Rome, & de Rome à Florence. Il rendoit au Prince de Fourly un compte exact des progrès de la Conjuration, disposoit du côté du Pape tous les secours nécessaires, & agissoit dans cette affaire avec autant de zèle & de chaleur que s'il eût été le chef de l'entreprise.

Le Souverain Pontife de ſon côté fut fidéle à ſes engagemens : il commanda toutes ſes troupes pour marcher dans la Romagne & dans la Toſcane, ſous prétexte d'aſſiéger le Château de Monton uſurpé ſur l'Égliſe, & donna un ordre ſecret aux Généraux d'obéir à tout ce qui leur ſeroit commandé par l'Archevêque de Pize & par Franciſque Pazzi.

Comme les Conjurés vouloient égorger les Medicis tous deux à la fois, & qu'il n'étoit pas facile de faire naître des occaſions qui pûſſent obliger les deux freres à ſe rendre au même endroit à la même heure, on eut recours à un ſingulier expédient. On engagea Sa Sainteté d'envoyer à Florence ſous quelque prétexte, le Cardinal Riario, neveu du Prince de Fourly, dans la penſée que ſa préſence exigeroit certaines cérémonies qui favoriſeroient l'exécution de l'entrepriſe. Sa marche ſervoit auſſi à couvrir un grand nombre de Conjurés & de ſoldats qui devoient l'accompagner ſous le titre de Domeſtiques.

Riario partit de Rome, pour ſe rendre à Florence. Quoique les Medicis fuſſent brouillés avec le Pape, ils ne voulurent point manquer aux bien-

séances, & résolurent de faire au Cardinal tout l'accueil, & de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. Riario après quelques jours de marche, arriva à quatre mille de Florence dans le Château de Montaigu, maison de plaisance des Pazzi où Jacques, accompagné de toute sa famille, le reçut & le régala magnifiquement. Tous les Conjurés ne manquerent pas de se rendre en cet endroit, s'imaginant que les deux Medicis viendroient ensemble saluer son Eminence ; mais Julien vint tout seul, & sortit plus de deux heures avant que son frere arrivât. Ainsi cette premiere occasion manqua aux Conjurés.

Laurent resta à souper avec le Cardinal qui lui parla beaucoup de la magnifique (*) maison de Fizoles. Médicis s'engagea d'y régaler le lendemain son Eminence, & y invita particuliérement Jacques de Pazzi & toute sa famille. Les Conjurés s'imaginerent que pour honorer le Cardinal, les deux freres ne manqueroient pas de se trouver à Fizoles, & en conséquence on prit des mesures pour l'exécution du projet.

(*) Cette Maison appartenoit aux Medicis.

Mais Julien de Medicis ne fut point de la partie, car il alla voir ce jour-là son (*) épouse qui se trouvoit incommodée. La tendresse conjugale lui sauva la vie en cette occasion.

Tous ces contre-tems chagrinoient Francisque qui craignoit que parmi le grand nombre de complices, il ne s'en trouvât quelqu'un qui, par infidélité ou par indiscrétion, ne révélât le secret. Le lendemain de la Fête que Laurent de Médicis donna à Fizoles, tous les Conjurés s'assemblerent à Florence dans le cabinet de Jacques Pazzi, & là on résolut que pour avoir un moyen infaillible d'exécuter le complot, le Cardinal feroit chanter le Dimanche suivant un service solemnel dans l'Eglise Cathédale, à l'issue duquel il donneroit un grand repas aux Médicis & aux Pazzi. On jugea qu'il feroit facile alors de remplir la maison de son Eminence de gens armés pour s'opposer à la premiere impétuosité du peuple. Il fut aussi arrêté qu'on disposeroit les couverts, de maniere que Laurent de Medicis se trouveroit placé entre le Comte de Mont-

(*) Elle étoit dans un Couvent, parce que son mariage n'avoit pas été rendu public.

sec & Jacques de Pazzi, & Julien entre Francisque & Bandini. Chacun des quatre Conjurés devoit avoir derriere sa chaise un des complices, & on convint qu'au signal d'une santé qu'on porteroit sur la fin du repas, on poignarderoit en même-tems les deux Medicis. Après l'exécution, l'Archevêque de Pize devoit se rendre au Palais des Gouverneurs, se saisir des Magistrats, les forcer d'établir une nouvelle forme de Gouvernement, de nommer les Pazzi aux premieres dignités de la République, & d'exclure des emplois toutes les créatures des Médicis.

Quoiqu'on n'ait jamais sçu au juste si Sixte IV. & Riario étoient instruits du détail de cette Conjuration, il est difficile de croire qu'on eût osé entreprendre ce coup à la table du Cardinal, & remplir sa maison de gens armés sans qu'il participât au secret, & qu'il eût voulu entrer dans un complot si terrible sans l'aveu du Souverain Pontife. Quoi qu'il en soit, il fit disposer toutes choses pour la Messe solemnelle du Dimanche, 26 Avril 1478, & dès le Samedi matin il fit inviter les Medicis, & quantité d'autres personnes au repas qu'il devoit donner à l'issue du sacrifice.

Laurent & Julien donnerent parole de s'y trouver, & les Conjurés croyant alors le succès de leur projet indubitable, firent leurs arrangemens avec une conduite aussi prudente que le secret en fut merveilleux. Rien ne sembloit manquer pour l'accomplissement de leur dessein. Ils avoient prévu toutes les difficultés & préparé des remedes à tous les inconvéniens qui pouvoient naître au moment de l'exécution. Ils s'assemblerent la nuit chez Francisque, où ils s'engagerent tous par un nouveau serment, de périr ou d'exécuter une entreprise qu'ils comparoient à celles des deux Brutus, & dont ils attendoient autant de gloire que d'avantage. Chacun s'étant retiré chez soi, on attendit le jour fatal qui devoit être le dernier de la Domination des Medicis.

La veille du jour que cette sanglante Tragédie devoit s'exécuter, Francisque observa soigneusement toutes les démarches de Julien de Medicis. Il s'apperçut que son rival étoit plongé dans une profonde tristesse. Francisque qui vivoit très-familiérement avec lui, tâcha d'égayer par sa conversation la mélancolie du jeune Medicis. Tandis qu'ils se promenoient ensemble avec quantité

de Nobleſſe dans un des plus beaux jardins de Florence, on vint apporter à Julien une lettre qu'il prit, & il s'écarta en même tems pour la lire. Son ennemi qui l'obſervoit exactement, le vit changer de couleur, & tomber après avoir lû ce billet dans un abattement mortel. Franciſque eut peur alors que ce ne fût quelque avis qu'on donnoit de la Conjuration. Il chercha à pénétrer de qui venoit cette lettre, mais Julien lui en cachoit le myſtere. Comme ils continuoient de ſe promener, le jeune Medicis ſe ſentant foible, s'aſſit ſur un banc de marbre, & preſque en même tems il tomba évanoui entre les bras de Franciſque. On courut à la fontaine la plus voiſine pour chercher de l'eau; pendant ce tems-là Pazzi coula adroitement la main dans l'endroit où il avoit vû ſerrer la lettre, il la tira ſans qu'on s'en apperçut, & la gliſſa dans ſa poche.

Julien revint bien-tôt de ſa foibleſſe, & Franciſque ayant trouvé un prétexte pour ſe retirer, ouvrit promptement le billet qu'il venoit de ſurprendre; c'étoit une lettre pleine des plus vifs ſentimens de tendreſſe que Camille écrivoit à ſon époux. Bien des gens ſeront convaincus par la lecture de cette lettre, que

le Ciel nous instruit par la voye des songes de certains événemens. *Je ne puis,* disoit Camille à son mari, *résister davantage à l'excès de mes inquiétudes ; chaque moment les redouble & j'y succombe. Je ne sçaurois m'assoupir que je ne sois agitée de toutes les horreurs dont les songes les plus tristes peuvent troubler un esprit. Je viens de vous voir encore* (*) *entre deux Tygres qui vous ont déchiré au pied des Autels. J'y ai vû couler votre sang : mes pleurs & mes cris bien loin d'amolir leur rage, ne servoient qu'à les rendre plus impitoyables. Le souvenir qui me reste, me cause la plus vive frayeur, & quoique ce ne soit qu'un ombre qui s'est dissipé à mon réveil, mes douleurs & mes craintes ne peuvent cesser. J'en ai senti frémir dans mes entrailles le gage précieux de votre amour. Helas, mon cher époux, au nom de ce gage qui m'est si cher, n'exposez point votre tête, & souffrez que votre intrépidité donne quelque attention aux avis du Ciel & à ceux d'une femme qui vous aime mille fois plus qu'elle-même. Je meurs si demain je ne vous vois pas.*

(*) Camille avoit déja écrit à son époux une lettre dans laquelle elle lui mandoit quelque chose de semblable à ce que contient cet autre billet.

Ma vie n'est qu'une langueur dès que vous êtes absent de moi, & je m'imagine que vous m'échappez dès que je ne vous tiens plus entre mes bras. Venez demain; je vous en conjure, si vous avez quelque pitié de

CAMILLE.

Francisque apprit par cette lettre ce qu'il avoit toujours ignoré, je veux dire le mariage de Julien avec Camille. Sa rage devint alors si violente que s'il n'eût pas été sûr que la Conjuration seroit exécutée le lendemain, une impatience aveugle l'auroit peut-être déterminé à satisfaire sur le champ sa vengeance; mais se reposant sur les mesures qu'on avoit prises pour la scène sanglante qu'on devoit bien-tôt exécuter, il réprima ses premiers mouvemens, & ne s'en servit que pour animer son bras à ne pas manquer le coup qu'il se préparoit à porter dans le cœur de son rival.

Il retourna chez lui où se tint le dernier Conseil secret des Conjurés. Ils furent à peine sortis de sa maison, qu'il vit paroître les premieres pointes du jour. Comme il étoit trop agité pour prendre aucun repos, il se promena dans la gallerie de ses peintures, pour attendre que l'heure de se rendre à l'Eglise fût

arrivée, & ne s'attacha qu'à considérer les tableaux où l'on voyoit du sang répandu.

Une affluence innombrable de peuple s'assembla dès le matin dans la Cathédrale, pour jouir du spectacle de l'auguste cérémonie qui s'y préparoit. On ne s'attendoit pas que ce saint lieu alloit devenir un théatre d'horreur. Les Conjurés s'étoient aussi rendus à l'Eglise pour observer tout ce qui s'y passoit, mais on vint bien-tôt leur apprendre que Julien ne dîneroit point chez le Cardinal, & qu'il devoit partir immédiatement après la Messe. Cet événement déconcerta toutes les mesures des Conjurés. Ils s'assemblerent dans une chapelle obscure de l'Eglise, pour y tenir conseil. Francisque dit nettement que puisqu'il n'étoit pas possible d'exécuter leur projet à la table du Cardinal, il falloit assassiner les Medicis dans l'Eglise.

Tous convinrent que c'étoit l'unique parti qu'on avoit à prendre dans une conjoncture si précipitée; mais ce changement bouleversa toute l'œconomie de leur dessein, parce que le Comte de Montsec & Jacques de Pazzi qui avoient bien voulu se charger de poi-

gnarder Laurent de Medicis dans la maison du Cardinal, se firent un scrupule de commettre la même action au pied des Autels. Il fallut donc trouver deux autres assassins, & au lieu de prendre des hommes de tête & capables d'exécuter de sang froid un grand crime, on choisit Antoine de Volterre, homme qui de sa vie ne s'étoit trouvé dans aucune occasion périlleuse, & un certain Prêtre nommé Etienne, qui étoit accoutumé à vivre dans son cabinet parmi des livres. Francisque ne voulut point confier à d'autre qu'à lui, le soin d'assassiner son rival, & garda Bandini pour le seconder. Quand on eut fait ce nouvel arrangement, on convint qu'à certain (*) signal on poignarderoit les Medicis.

Tous les ordres étant donnés, un nouvel incident jetta les Conjurés dans l'embarras. Ils virent arriver le Cardinal, suivi de Laurent de Medicis, mais Julien ne les accompagnoit pas. Fran-

(*) On convint que ce seroit dans le tems où l'on sonne trois fois une petite clochette, lorsque le Prêtre dit à la Messe *Domine non sum dignus*. Au second coup de la clochette on devoit frapper les Medicis.

tisque & Bandini dirent à leurs complices de tenir ferme, & d'attendre avec patience leur retour. « Nous al-
» lons, ajouterent-ils, chercher Julien,
» & nous l'amenerons à l'Eglise : au pre-
» mier tumulte que vous entendrez,
» frappez Laurent, & ne craignez rien. En même-tems ils montent tous deux en carosse, vont trouver le jeune Medicis, résolus de le conduire à la Cathédrale, ou de le poignarder jusques dans son cabinet, aimant mieux, disoient ils, se sacrifier pour le bien public, que de perdre l'occasion qui se présentoit de délivrer Florence du joug de ses Tyrans.

Dans cette résolution, ils entrerent dans l'appartement de Julien avec cette liberté familiere dont ils étoient en possession, l'aborderent avec un visage riant, & lui dirent qu'ils venoient le prendre pour le suivre à l'Eglise. Julien leur dit qu'il avoit quelques (*) raisons pour n'y point aller, mais ils lui firent tant d'instances qu'il se rendit à la fin.

(*) Julien avoit eu quelques avis qu'il se tramoit quelque chose contre la République, & contre sa famille, mais il n'avoit point découvert le secret de la Conjuration.

Il monta avec eux en carosse, & ne s'entretint en chemin que de plaisanteries & de contes divertissans. Francisque, sous ombre de l'embrasser, tâta s'il n'avoit point de cuirasse sous sa chemise; il continua toujours de plaisanter avec une présence d'esprit admirable dans une conjoncture où il devoit être furieusement inquiété; tous les trois arriverent à l'Eglise dans le tems qu'on venoit de lire l'Evangile.

Tous les Conjurés furent au comble de la joye, quand ils virent paroître leur victime. Enfin le moment fatal arriva, & au signal dont on étoit convenu, les quatre assassins porterent la main à de courtes dagues qu'ils tenoient cachées; & Bandini plus prompt que les autres, frappe Julien, & lui perce le cœur. Le jeune Medicis tombe, & Francisque qui ne le croyoit pas mort, lui porte encore plusieurs coups avec tant de fureur, qu'en retirant sa dague, il se fit une profonde blessure à la jambe. Novi qui avoit été toujours attaché à Julien, tira l'épée pour venger son ami, mais Bandini se mit en défense, & d'un seul coup l'étendit mort à ses pieds.

De l'autre côté le succès étoit bien différent. Antoine de Volterre, saisi

tout-à-coup de frayeur dans le moment de l'exécution, se trouva comme ébloui par l'idée de son crime ; de sorte qu'au-lieu de plonger son poignard dans le sein de Laurent, il lui porta un coup qui passa devant le visage sans le frapper. Le Prêtre Etienne montra encore moins de résolution & beaucoup plus d'imprudence. Avant que de porter le coup, il se mit à crier, *ah ! traître.* Ce cri fit faire un mouvement à l'aîné des Medicis qui rompit les mesures des Assassins. La dague au lieu de lui traverser du dos à l'estomac, glissa sur son épaule, & le blessa peu dangereusement à la gorge.

Laurent fort vif & fort adroit, fut aussi-tôt sur ses pieds, mit l'épée à la main, & para les coups qu'on voulut redoubler. Toutes les personnes qui se trouverent près de lui, s'empresserent à le défendre, & le firent sauver dans la Sacristie, où il se baricada avec deux ou trois de ses amis. Sans cette précaution, il auroit éprouvé le même sort que son frere, car Bandini sortit pour immoler cette seconde victime qui avoit eu le bonheur de se dérober au glaive des Assassins. On ne peut se figurer ni même décrire l'horreur du tumulte qui

s'éleva dans l'Eglise. On ne voyoit que des épées nues à la main. Les uns s'avançoient pour apprendre le sujet du désordre, d'autres qui vouloient fuir, se renversoient sous les portes de l'Eglise, & venant à s'accumuler, accabloient & étouffoient un grand nombre de personnes. Les femmes poussoient des cris terribles, & contribuoient à augmenter l'épouvante & l'horreur. En un mot, on ne vit jamais de plus affreux spectacle. On trouva Antoine de Volterre & le Prêtre Etienne qui cherchoient à se cacher dans la foule; ils furent percés de mille coups, & leurs corps livrés à la fureur du peuple qui les mit en piéces, & traîna par la Ville les lambeaux de leurs cadavres. Le Cardinal se retira à l'Autel où tous les Prêtres lui firent un rempart de leurs corps, & eurent bien de la peine à lui sauver la vie, car les partisans de la Maison de Medicis vouloient le massacrer comme complice d'une si abominable conspiration.

Bandini tenant à la main sa dague teinte du sang qu'il avoit répandu, & l'œil enflammé de fureur, se sauva au travers de la foule qui s'écartoit à son passage sans que personne osât l'arrêter.

Il sortit promptement de Florence, & se retira d'abord à Venise d'où il passa ensuite en Turquie.

Francisque quoique blessé, s'ouvrit aussi une issue à coups d'épée, se retira chez lui, & pour exciter le peuple à la sédition, tenta de monter à cheval. Sa playe ne put lui permettre de s'y tenir. Il se mit au lit attendant l'effet que pourroient produire sur la populace les efforts de Jacques Pazzi & du Comte de Montsec, qui parcouroient la Ville avec quelques troupes dans le dessein de soulever les habitans de Florence; mais ils ne purent y réussir.

Tandis qu'une scène si funeste se passoit dans l'Eglise, Salviati Archevêque de Pise, que les autres Conjurés avoient chargé du soin de se rendre maître du Palais des Gouverneurs, prit avec lui trois de ses complices, & soutenu de plus de cent Péroufins bien armés, il se rendit à la Maison de Ville, sous prétexte de communiquer aux Magistrats une affaire importante de la part du Pape. Cesar Petrucci Gonfalonier, le fit introduire avec deux ou trois autres dans la salle. Quelques-uns des Conjurés resterent dans l'anti-chambre, & les Péroufins s'étant glissés douce-

ment dans la grande salle inférieure ; s'y enfermerent sans le vouloir, parce que les serrures des portes étoient disposées de maniere qu'elles ne pouvoient s'ouvrir ni en dedans ni en dehors qu'avec la clef.

L'Archevêque voulut parler de son affaire prétendue, mais soit qu'une réflexion soudaine sur la témérité de son entreprise l'eût effrayé, soit qu'il ne se sentît pas assez de fermeté ni de courage pour exécuter son projet, il parla d'une maniere si tremblante, si entrecoupée & avec si peu de jugement, que le Gonfalonier en ayant pris quelque ombrage, quitta sa place, sortit brusquement de la salle, en criant aux armes, & trouvant les Conjurés qui étoient dans l'anti-chambre, il en saisit un par les cheveux, fit arrêter les autres, & rentra dans l'endroit d'où il venoit de sortir, au même instant que le bruit de la conspiration commençoit à se répandre dans la Ville. Il fit faire main-basse sur les gens qui avoient accompagné Salviati, & ordonna qu'ils fussent jettés par les fenêtres, & fit pendre l'Archevêque aux croisées de la salle sans autre forme de procès.

Les Péroufins qui s'étoient enfermés, ayant

ayant enfin trouvé le moyen de rompre les portes, se rendirent maîtres du bas du Palais, & assiégeoient les Gouverneurs qui se retrancherent & se barricaderent dans le haut. Pendant ce tems-là, Jacques de Pazzi & le Comte de Montsec continuoient de parcourir les rues à la tête d'une centaine de soldats, & appelloient le peuple à la liberté ; mais personne ne s'avisa de leur répondre ; ainsi Jacques désespérant d'exciter aucun trouble, & craignant d'être surpris & enveloppé, abandonna l'entreprise, tourna son cheval du côté d'une des portes, & prit pour se sauver la route de la Romagne. Montsec qui ne cherchoit point à s'enfuir, ne tarda pas à être arrêté.

Florence retentissoit de tous côtés des louanges qu'on donnoit aux Médicis, & des imprécations dont on chargeoit les ennemis de leur Maison. Laurens fut conduit comme en triomphe à son Palais, tandis qu'on traînoit par les rues les corps sanglans des Conjurés, & qu'on portoit leurs têtes sur la pointe des lances & des épées. On investit toutes les maisons des Pazzi, & elles furent pillées & démolies avec une promptitude inconcevable. Francisque au mi-

lieu d'une troupe de Soldats, fut mené au Palais. Malgré les outrages qu'il eut à essuyer, on ne le vit point changer de visage. Il se contenta de regarder fixement & d'un œil fier ceux qui le conduisoient. La rage plutôt que les remords lui arracherent aussi quelques soupirs. Après qu'on l'eut accablé d'injures & d'opprobres, il fut pendu à côté de l'Archevêque, & l'on précipita ensuite leurs corps pour être le jouet de la populace.

Le Comte de Montsec eut la tête tranchée, & le Cardinal Riario n'évita la mort que par une singuliere considération que Laurent voulut avoir pour le Souverain Pontife. On déclara tous les Pazzi ennemis de l'Etat. Jacques ayant été pris dans les Alpes, fut conduit à Florence, étranglé, traîné par les rues & jetté dans l'Arno. On exécuta même quelques-uns de ses parens qui n'avoient eu aucune part à la Conjuration. Guillaume (*) de Pazzi, beau-frere de Laurent de Médicis, fut condamné à un bannissement. Bandini qui

(*) Il avoit épousé une sœur des Médicis. Quoiqu'il ne fût point coupable, on voulut le faire périr. Son épouse lui sauva la vie.

s'étoit sauvé chez les Turcs, n'y trouva pas la sûreté qu'il cherchoit. Le Sultan l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit Chrétien. Oui, je le suis, répondit le Florentin. Crois-tu, ajouta le Prince Mahométan, que ton Dieu fût présent sur l'Autel dans le sacrifice que tu as troublé? Je le crois, répliqua Bandini. Tu l'as cru, scélérat, continua le Sultan, & en présence de ton Dieu, tu as poignardé un homme que tu venois d'embrasser, & tu veux que je t'accorde un asyle dans mes Etats? J'offenserois le Ciel si je te mettois à couvert de la justice qui te poursuit. Sors d'ici malheureux, va recevoir le châtiment de ton crime. Je permets qu'on t'arrête jusqu'aux pieds de mon Trône; en disant ces mots, il le chassa de devant lui. Les Envoyés de Laurent qui étoient à la Porte, s'en saisirent, & l'ammenerent à Florence pour y expier son attentat.

La Conjuration des Pazzi ne servit qu'à affermir la puissance des Médicis. Il dut être bien flateur pour Laurent, de voir tous ses Compatriotes venir en foule lui offrir leurs biens & leur vie contre tous ceux qui voudroient attenter à sa personne. La République lui donna des Gardes, & il commença alors

à vivre avec les Florentins, comme un Prince avec ses sujets. Il opposa des troupes à celles que le Pape & le Roi de Naples avoient fait approcher de Florence, & qui s'étoient écartées dès qu'elles apprirent que la Conjuration n'avoit pas eu un heureux succès. Aussitôt qu'il eut rétabli la tranquillité dans la Ville, il chercha à consoler la malheureuse Camille qui étoit extraordinairement affligée de la mort de son époux. On eut bien de la peine à calmer sa douleur, mais enfin on y réussit, & au bout de quelque mois, cette jeune veuve mit au monde un fils qui, après avoir passé par toutes les dignités de l'Eglise, fut élevé au (*) Souverain Pontificat.

(*) Sous le nom de Clement VII.



CONJURATION DE FIESQUE,

Contre les Doria.

DANS le tems que Charles-Quint 1546. & François Premier se faisoient la guerre & désoloient toute l'Italie, André Doria sorti d'une des meilleures maisons de Genes & le plus grand homme de mer qui fût alors dans l'Europe, suivoit avec ardeur le parti de la France, & en soutenoit la réputation & la gloire. La grandeur de sa naissance, l'importance (*) de ses emplois, l'éclat de ses succès lui avoient inspiré des sentimens trop élevés, pour qu'il pût jamais se résoudre à dépendre d'autres personnes que du Monarque dont il avoit embrassé les intérêts. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre odieux aux Ministres qui employerent les plus indignes maneges pour le perdre dans l'esprit du

(*) Doria étoit Général des Galeres de France.

Roi. On mit cet illuſtre Génois dans la néceſſité de ſe plaindre, afin que ſes remontrances le rendiſſent importun & fâcheux. A force d'artifices, on réuſſit à le faire paſſer auprès de ſon Maître pour une âme intéreſſée, & pour un caractère intraitable.

Doria indigné de la conduite qu'on tenoit à ſon égard, abandonna le parti de la France, ſe déclara pour Charles V. accepta les emplois que l'Empereur lui offrit, mit la République de Genes ſous la protection de la Couronne d'Eſpagne, & ôta à François Premier les moyens de ſe maintenir en Italie. Les François ne furent pas plutôt chaſſés de Genes, que l'on entendit crier dans toutes les rues le nom de Doria. Ce vieux politique ne laiſſa pas réfroidir l'ardeur de ſes compatriotes. Il aſſembla la Nobleſſe, lui mit le Gouvernement entre les mains, & proteſta qu'il n'y prendroit aucune part, que celle qui lui ſeroit commune avec tous les Nobles Génois. Après avoir donné une nouvelle forme à la République, il déclara qu'il ne ſongeoit plus qu'à goûter les douceurs du repos. Ses Concitoyens lui érigerent par reconnoiſſance une ſtatue avec cette inſcription, *au Pere*

de la Patrie & au Restaurateur de la Liberté.

Quelques personnes ont cru que sous une modération apparente, André Doria cachoit de vastes desseins, & qu'il n'attendoit pour les faire éclater que des circonstances favorables. Sa vieillesse eût pu diminuer l'appréhension qu'on avoit de ses ambitieux projets, si l'on n'avoit pas vû une puissance égale à la sienne dans la personne de Jannetin Doria son cousin & son fils adoptif. Celui-ci étoit vain, altier, insolent. Comme il avoit en survivance les Charges & les emplois de son pere, tant d'honneurs & de dignités ne contribuoient pas peu à augmenter sa fierté naturelle. Il témoignoit assez ouvertement par sa façon de vivre, qu'il ne goûtoit pas cette égalité qui doit régner parmi les Citoyens d'une même République. L'élévation extraordinaire de sa famille, le faste & l'orgueil qui accompagnoient toutes ses actions, la supériorité qu'il affectoit sur la plus haute Noblesse, donnerent lieu à une Conjuration qui fut également funeste à celui qui l'avoit occasionnée, & à celui qui en étoit l'auteur.

Jean-Louis de Fiesque, Comte de

Lavagne, ſorti de la plus illuſtre & de la plus ancienne Maiſon de Genes, ne voyoit qu'avec douleur la ſervitude de ſa patrie. Ce jeune Seigneur étoit ambitieux, hardi, entreprenant, paſſionné pour la gloire, capable de former & d'exécuter les plus grands projets. A ces qualités qui font les héros, il joignoit celles qu'on admire dans un Citoyen. Il avoit un air toujours égal, ouvert, agréable & enjoué. Il étoit civil avec tout le monde, mais avec des diſtinctions obligeantes ſelon le mérite & la qualité des perſonnes. Magnifique juſqu'à la profuſion, ſa table étoit ouverte à tous les honnêtes gens. Il alloit au-devant du beſoin de ſes amis, & ſçavoit gagner les pauvres par ſes largeſſes, & les riches par ſon honnêteté. De tous les vices, celui qu'il déteſtoit le plus, étoit l'orgueil. Il obſervoit religieuſement ſa parole, & obligeoit avec une chaleur qui ne ſe relâchoit jamais. Mais ce qui donnoit un luſtre merveilleux à tant de belles qualités, c'eſt qu'il étoit bien fait de ſa perſonne, & qu'il accompagnoit toutes ſes actions d'un air de nobleſſe & de grandeur qui annonçoit une naiſſance illuſtre & qui lui attiroit l'inclination & le reſpect de tout le monde.

Comme (*) ce jeune Seigneur désespéroit de jouer un brillant rôle dans la République, tandis que les Doria seroient en possession du Gouvernement, il résolut d'abattre la puissance de deux hommes qui ne manqueroient pas de s'opposer à ses projets d'élévation. Ces sentimens lui étoient inspirés par beaucoup de personnes qui espéroient trouver leurs avantages dans les désordres publics, & sur-tout par les François qui lui firent des offres considérables. On crut même que le Pape Paul III. qui haïssoit André Doria, & qui étoit fâché de voir l'Empereur si puissant en Italie, avoit travaillé soigneusement à nourrir l'ambition du jeune Génois. Celui-ci dans un voyage qu'il fit à Rome, eut une conférence avec le Cardinal Augustin. (**) Trivulce qui lui mit devant les yeux avec beaucoup d'art tout ce qui pouvoit exciter sa jalousie contre les Doria & sur tout contre Jannetin. Il lui représenta combien il est insupportable à un homme de cœur, de

(*) Il étoit pour lors âgé de vingt-deux ans; Jannetin Doria en avoit vingt-huit.

(**) Le Cardinal Trivulce étoit protecteur de France à la Cour de Rome.

vivre dans une République où il ne peut trouver aucun moyen légitime de s'élever, & où le mérite ne met presque pas de différence entre des personnes illustres & les hommes les plus ordinaires.

Lorsque le Cardinal eut bien affermi Jean-Louis dans son dessein, il lui offrit tous les secours possibles de la part de la France ; & il pressa si fortement cet esprit déja ébranlé, qu'enfin le Comte accepta avec beaucoup de joye la propôsition qui lui fut faite, de lui donner la paye & le commandement de six galères pour le service du Roi, de deux cens hommes de garnison dans Monbio, d'une Compagnie de Gendarmes, & de douze mille écus de pension.

L'insolence de Jannetin augmentoit de jour en jour. Il méprisoit généralement tout le monde, & il traita le Comte de Fiesque avec tant de hauteur, que ce dernier résolut de ne pas différer plus long-tems ses projets d'ambition & de vengeance. Avant que de rien entreprendre, il voulut consulter quelques-uns de ses amis. Il en appella trois sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Après leur avoir déclaré en général la

réfolution qu'il avoit prife, de ne plus fouffrir le Gouvernement préfent de la République, il les pria de dire leur avis fur ce fujet. Vincent Calcagno de Varefc, ferviteur paffionné de la Maifon de Fiefque, homme de jugement, mais d'un efprit affez timide, parla avec cette liberté que lui donnoient fes longs fervices, & s'adreffant au Comte, il lui tint ce difcours. « J'applaudirois à votre entreprife, fi vous étiez en état de » l'exécuter. Mais les vaftes projets que » vous formez fuppofent une réputa- » tion à laquelle un homme de votre » âge ne peut encore être parvenu, & » demandent des forces qu'un des plus » grands Rois (*) de la terre n'a pu en- » core mettre fur pied. Croyez-vous » trouver beaucoup de gens qui veuil- » lent s'engager dans une affaire auffi » périlleufe, & dont le fuccès eft fi in- » certain? Peut-être comptez-vous fur » le grand nombre de vos amis? Mais » fçachez que l'intérêt feul fait agir les » hommes. La plûpart de ceux qui vous » aiment, s'aiment encore mille fois » davantage, & craignent beaucoup » plus leur perte qu'ils ne fouhaitent

(*) François Premier Roi de France.

» votre grandeur. De qui attendez-
» vous des fecours ? de la part des Fran-
» çois ? Ils font occupés maintenant à
» fe défendre dans leur propre pays,
» contre les armées de l'Empire & de
» l'Efpagne. A la vérité les Génois
» pourroient agir en votre confidéra-
» tion ; mais êtes-vous fûr qu'ils vou-
» dront facrifier pour vos intérêts, leur
» repos, leur fortune, & leur vie ? Ne
» voyez-vous pas que tous vos Conci-
» toyens font comme enfevelis dans
» une léthargie profonde, & que les
» moins lâches ne croyent pas qu'il foit
» honteux de céder à la puiffance des
» Doria. Cédez au tems, & ne cher-
» chez point de remedes, puifqu'on
» n'en peut trouver que de dangereux.
» Attendez-les de la providence qui dif-
» pofe, comme il lui plaît, du fort des
» Empires, & qui ne manquera jamais
» à cette République. Que ne jouiffez-
» vous paifiblement des avantages que
» votre naiffance vous procure ? Si
» vous êtes jaloux d'acquerir de la
» gloire, les pays étrangers vous four-
» niront affez d'occafions pour exercer
» votre valeur. N'expofez point aux
» fuites d'une entreprife criminelle,
» cette grande fortune que vous poffé-

» dez, & qui contenteroit toute autre
» ambition que la vôtre. En vous ré-
» voltant contre les Doria, vous leur
» fournirez les moyens d'élever fur vos
» propres ruines, les trophées de leur
» gloire & de leur grandeur; mais je
» veux pour un moment que vous
» réuffiffiez heureufement dans vos pro-
» jets. Imaginez-vous déja voir la fa-
» mille des Doria maffacrée, tous leurs
» partifans dans les fers, vos ennemis
» confternés & tremblans, Genes li-
» vrée aux fureurs de vos foldats; con-
» templez d'avance tous ces objets fu-
» neftes, & applaudiffez à votre ou-
» vrage. Mais que ferez-vous au milieu
» d'une Ville défolée qui vous regar-
» dera comme un nouveau Tyran plu-
» tôt que comme fon libérateur? Où
» trouverez-vous des fondemens folides
» qui fervent d'appui à votre puiffance.
» Pourrez-vous compter fur un peuple
» inconftant & bifarre, qui après vous
» voir mis la Couronne fur la tête, fon-
» gera fur le champ aux moyens de vous
» l'ôter. Car ce peuple ne fçauroit
» jouir de la liberté, ni fouffrir long-
» tems un même Maître. Si vous re-
» mettez la République fous la Domi-
» nation des étrangers, fi Genes leur

» ouvre encore ses portes par votre » moyen, au premier mauvais traitement qu'elle recevra de leur part, » elle vous considérera comme le destructeur de son pays, & comme le » meurtier de ses habitans. D'ailleurs, » ne craignez-vous point que ceux même qui paroissent aujourd'hui si zélés » pour vos intérêts, ne soient les premiers à se déclarer un jour contre » vous par le dépit de vous être soumis. Comme vous ne pourrez pas » distribuer également vos faveurs, sur » toutes les personnes qui vous auront » rendu service, ceux qui se croiront » récompensés foiblement, deviendront » vos plus mortels ennemis.

» Je sçai que l'ambition agit puissamment sur les personnes de votre rang, » de votre âge & de votre mérite, & » qu'elle ne vous met devant les yeux » en cette occasion, que des images » pompeuses & éclatantes de gloire & » de grandeur; mais en même-tems » que votre imagination vous représente tous les objets de cette passion » qui fait les hommes illustres; il faut » que votre jugement vous la fasse connoître aussi pour celle qui les rend » d'ordinaire les plus malheureux, &

» qui renverse les biens assurés pour » courir après des espérances incertai- » nes. Songez que si le juste usage de l'am- » bition fait les hautes vertus, son excès » fait aussi les grands crimes. Imaginez- » vous que c'est elle qui a autrefois mêlé » tant de poisons, & afilé tant de poi- » gnards contre les usurpateurs, & que » c'est elle encore qui vous pousse main- » tenant à devenir le Catilina de Genes.

» Quand ce seroit même le zèle du » bien public qui vous engageroit à » prendre les armes, ne vous flattez » pas qu'on n'attribue votre entre- » prise à de si nobles motifs. Les hom- » mes qui ne jugent que sur les appa- » rences, expliquent rarement en bon- » ne part les plus innocentes actions. » Dans celle que vous méditez, il est » impossible d'y voir autre chose que » des massacres, des pillages & des hor- » reurs que la meilleure intention du » monde ne sçauroit justifier. Appre- » nez donc à régler votre ambition ; » Souvenez que la seule qui doit être » suivie, est celle qui n'a pour but que » son devoir. Il s'est trouvé bien des » Conquérans qui ont ravagé des Etats, » & renversé des Trônes, sans avoir » cette grandeur de courage, qui sçait

» regarder d'un œil indifférent les élé-
» vations & les abaissemens, les prospéri-
» tés & les disgraces, les plaisirs & les pei-
» nes, la vie & la mort. C'est cependant
» cette sorte de courage qui fait les
» grands hommes, & qui les éleve pour
» ainsi dire au-dessus de l'humanité.
» Voilà l'ambition que vous devez avoir.
» Celle dont votre cœur est maintenant
» animé, ne peut servir qu'à vous
» rendre coupable du plus grand de
» tous les crimes. Embrassez donc l'au-
» tre par prudence & par générosité,
» puisqu'elle est plus utile, moins dan-
» gereuse & plus honorable.

Le Comte de Fiesque fut extrêmement ébranlé par ce discours, parce que les raisons lui en paroissoient fortes, & qu'il avoit toujours eu beaucoup de confiance en celui qui venoit de parler. Verrina, homme d'un esprit vaste, impétueux, porté aux grandes choses, ennemi passionné du Gouvernement présent, attaché fortement & par inclination à Jean-Louis, prit la parole, & répondit ainsi au discours de Calcagno.

» La tyrannie est le plus grand mal
» qui puisse arriver dans une Républi-
» que. L'état où est la nôtre, tient de

» la nature de ces maladies qui, malgré
» l'abattement qu'elles causent, excitent
» dans l'esprit des malades de violens
» desirs pour la guérison. C'est à vous,
» Comte, de répondre aux souhaits de
» tout un peuple qui gémit sous l'in-
» juste autorité des Doria, & de secon-
» der les vœux de la plus saine partie
» de la Noblesse, qui déplore en secret
» le malheur commun de la Patrie.
» Qu'on ne me parle point de votre jeu-
» nesse comme d'un obstacle au succès
» d'un dessein si glorieux; c'est un âge où
» la chaleur du sang qui produit les plus
» nobles mouvemens du courage, n'ins-
» pire que de grandes choses. Dans les
» actions extraordinaires, on a toujours
» plus besoin de vigueur & de hardiesse
» que des froides réflexions d'une pru-
» dence timide qui n'apperçoit que des
» inconvéniens & des dangers. Il ne
» faut pas que les belles qualités dont la
» nature vous a pourvû, ressemblent à
» ces lumieres foibles & stériles, qui
» n'ont qu'un peu d'éclat sans avoir au-
» cune chaleur. Il est tems d'employer
» votre courage pour l'exécution de
» vos nobles desseins. Que ces fiers op-
» presseurs de la liberté publique ap-
» prennent enfin à vous connoître, & que

» Genes admire en vous le vengeur des
» crimes, l'azyle des affligés, l'allié des
» grands Rois, & l'arbitre de l'Italie.
» Craindriez-vous ces noms terribles de
» Rebelle, de Factieux, de Traître.
» Tous ces titres d'infamie que l'opi-
» nion publique a inventés pour épou-
» vanter les ames vulgaires, ne causent
» jamais de honte à ceux qui les portent
» pour des actions éclatantes quand le
» succès en est heureux. Les scrupules
» & la grandeur ont été de tout tems
» incompatibles, & ces foibles précep-
» tes d'une prudence ordinaire, sont
» meilleurs à débiter à l'école du peu-
» ple, qu'à celle des personnes d'une
» haute naissance. Chaque condition de
» la vie a ses vertus particulieres. L'on
» doit estimer les petits par la modéra-
» tion, & les grands par l'ambition &
» par le courage. Un misérable Pirate
» qui s'amusoit à prendre des petites
» barques du tems d'Alexandre, passa
» pour un infame voleur, & ce grand Con-
» quérant qui ravissoit les Royaumes
» entiers, est encore honoré comme un
» héros. Si l'on condamne Catilina
» comme un traître, l'on parle de Cé-
» sar comme du plus grand homme qui
» fût jamais. Enfin je n'aurois qu'à vous

» mettre devant les yeux tous les Prin-
» ces qui regnent aujourd'hui dans le
» monde, & à vous demander si ceux
» dont ils tiennent leurs Couronnes,
» ne furent pas des usurpateurs?

» Si votre délicatesse ne s'accommo-
» de pas de ces maximes, si l'amour de
» la Patrie est plus fort dans votre cœur
» que celui de la gloire, s'il vous reste
» encore quelque égard pour l'autorité
» mourante de la République; voyons
» quel honneur vous reviendra de la
» respecter, lorsque vos ennemis la mé-
» prisent, & si c'est un parti fort avan-
» tageux pour vous que de vous expo-
» ser à devenir leur sujet. Si cette Ré-
» publique qui n'a presque plus rien de
» libre que le nom, pouvoit conserver
» son autorité toute languissante qu'elle
» est, dans l'état où nous la voyons
» maintenant; j'avoue qu'il y auroit
» quelque raison de souffrir notre mal-
» heur avec patience; mais à pré-
» sent qu'on ne peut résister à la tyran-
» nie, qu'en établissant une Monarchie
» légitime, que ferons-nous en de pa-
» reils circonstances? Tendrons-nous
» la gorge à ces bourreaux qui veulent
» joindre notre perte à celle de la liber-
» té publique? Le Comte Jean-Louis

» de Fiesque verra-t-il tranquillement
» Jannetin Doria monter sur le Trône?
» Ne souffrez pas qu'on vous ravisse un
» bien qui n'est dû qu'à vous seul. D'ail-
» leurs, si vous craignez qu'on ne vous
» accuse d'avoir plutôt songé à vos in-
» térêts qu'à ceux de votre Patrie, qui
» vous empêchera de rendre à notre
» République la liberté que vous lui
» aurez acquise? Vous donnerez alors
» un témoignage éclatant du mépris que
» vous faites de la plus brillante fortu-
» ne, lorsqu'elle est incompatible avec
» l'honneur.

« La seule chose qui me reste à vous
» représenter, c'est de ne pas vous ser-
» vir des François. Les intelligences
» avec les étrangers sont toujours ex-
» trêmement odieuses. D'ailleurs, la
» France a maintenant assez d'occupa-
» tions, & quand vous en pourriez ti-
» rer quelques secours, songez que vous
» deviendriez son esclave. Je crois que
» vous sentez toute la force des raisons
» que je viens de vous exposer. C'est
» donc à vous de décider si vous aimez
» mieux être la victime de Doria que
» le libérateur de votre Patrie.

Raphael Sacco qui étoit un des trois qu'on avoit appellé à ce Conseil, voyant

que ce discours étoit conforme aux inclinations du jeune Comte, se contenta de dire que si cette Conjuration étoit une affaire résolue, il falloit absolument avoir recours aux François, parce qu'il seroit impossible de résister aux armes de l'Empire, de l'Espagne & de l'Italie, qui s'uniroient assurément contre les Conspirateurs. Verrina combattit ce raisonnement, & détermina le Comte à n'employer que les amis & les serviteurs que sa haute naissance, sa libéralité inépuisable, & toutes ses autres bonnes qualités lui avoient acquis. Aucun de ses partisans ne lui manqua de foi ni de discrétion. Ce qui est assez rare dans les affaires de cette nature.

Les fileurs de soye forment à Genes un corps d'habitans très-considérable par le nombre. Les guerres que la République venoit de soutenir, avoient réduits la plûpart de ces ouvriers à une extrême misere. Le Comte de Fiesque ayant appris la situation où ils se trouvoient, témoigna beaucoup de compassion de leur pauvreté, & fit venir dans son Palais ceux qui avoient le plus de besoin de son secours. Il leur fournit abondamment de l'argent & des vivres, & les pria de ne point publier ses bien-

faits, parce qu'il ne prétendoit, disoit-il, aucune récompense que la satisfaction qu'il goûtoit à secourir des malheureux. Il accompagna ses présens de ces manieres civiles & caressantes qui lui étoient naturelles, & il gagna tellement le cœur de ces pauvres gens, qu'ils furent depuis ce jour-là entiérement dévoués à son service. Lorsqu'il parloit aux principaux d'entr'eux, il leur rapelloit adroitement le souvenir de leur ancienne liberté, & leur faisoit entendre que quoiqu'il fût du corps de la Noblesse, il étoit trop rempli de sentimens d'humanité pour ne pas compatir à l'oppression du peuple.

Le Comte sentoit bien qu'il lui falloit des gens de guerre pour l'exécution de son entreprise. Il sortit donc de Genes, sous prétexte de visiter ses Terres; mais ce fut pour remarquer les gens de service qui se trouvoient alors parmi ses vaisseaux, & pour les accoutumer à la discipline militaire. Il vouloit aussi donner les ordres nécessaires pour faire entrer du monde dans Genes quand il seroit tems, & s'assurer des dispositions du Duc de Plaisance, qui lui avoit promis deux mille hommes de ses meilleures troupes. Il acheta

quatre galeres qu'il entretenoit de la paye du Pape ; & comme il étoit nécessaire de se rendre maître du Port de la République, il fit venir une de ces galeres à Genes, sous prétexte qu'il la vouloit envoyer en course au Levant. Le Comte prit en même-tems occasion de faire entrer dans la ville une partie des gens de guerre qu'il avoit attiré à son parti ou qui lui venoient de Plaisance. Quelques-uns de ces soldats passoient comme étant de la garnison, les autres comme des avanturiers qui demandoient du service, & beaucoup même comme forçats. De Fiesque eut bien-tôt à sa disposition près de dix mille hommes qui ignoroient absolument à quoi on devoit les employer.

Les choses étant disposées de la sorte, il ne s'agissoit plus que de fixer le moment de l'exécution. On choisit la nuit du second jour de Janvier. Le 1547.
Comte fit apporter chez lui secrétement une grande quantité d'armes, & envoya remarquer les lieux dont il falloit se rendre maître. Les gens de guerre eurent ordre de passer peu à peu & sans bruit, dans un corps de logis séparé du Palais. De Fiesque, pour mieux couvrir son dessein, fit quantité de visites, & alla

même sur le soir au Palais de Doria. Il rencontra les enfans de Jannetin, les prit l'un après l'autre en ses bras, & les caressa long-tems en présence de leur pere. En retournant chez lui, il emmena dans son Palais plus de trente Gentilshommes & les invita à souper. Il commanda ensuite que l'on fermât les portes de sa maison, avec ordre néanmoins d'y laisser entrer tous ceux qui se présenteroient, & défense d'en laisser sortir qui que ce soit.

Comme il s'apperçut que ceux qu'il avoit conviés, paroissoient extrêmement surpris de ne trouver au lieu d'un festin préparé que des armes, des gens inconnus & des soldats; il assembla tout le monde dans une salle, & faisant paroître sur son visage une fierté noble & assurée, il leur tint ce discours.

« Il n'y a pas un moment à perdre si » nous voulons garantir notre vie & » notre liberté. Y a-t-il quelqu'un de » vous qui ignore le danger pressant où » se trouve la République ? Les Doria » sont sur le point de triompher de no- » tre patience & d'élever leur injuste » autorité sur les ruines de cette Répu- » blique. Il n'est plus tems de déplorer » nos miseres en secret; il faut tout ha-

zarder

» zarder pour nous soustraire à la ty-
» rannie ; puisque le mal est violent, les
» remédes le doivent être, & si la crain-
» te de tomber dans un honteux escla-
» vage fait quelque impression sur vos
» esprits, il faut prévenir ceux qui veu-
» lent vous mettre dans les fers ; car
» je ne puis m'imaginer que vous soyez
» d'humeur à souffrir plus long-tems
» l'insolence des Doria. Voudriez-vous
» obéir à des maîtres qui devroient se
» contenter d'être vos égaux ? Quand
» nous ne serions pas touchés de la si-
» tuation de la République, pourrions-
» nous être insensibles à nos malheurs ?
» Chacun de nous n'a que trop de sujet
» de se venger, & la vengeance que nous
» méditons est légitime & glorieuse ;
» puisque notre ressentiment particulier
» est joint au zèle du bien public, & que
» nous ne pouvons abandonner nos inté-
» rêts, sans trahir ceux de la Patrie. Il ne
» tient plus qu'à vous d'assurer le repos
» de l'Etat, & vous n'avez qu'à vouloir
» être heureux pour le devenir. J'ai
» pourvû à tout ce qui pouvoit traver-
» ser votre bonheur ; je vous ai facilité
» le chemin de la gloire, & je suis prêt
» de vous le montrer, si vous êtes dis-
» posez à me suivre. Ces préparatifs que

» vous voyez, doivent vous animer à
» cette heure plus qu'ils ne vous ont
» ſurpris, & l'étonnement que j'ai re-
» marqué ſur vos viſages, doit ſe chan-
» ger en une glorieuſe réſolution, d'em-
» ployer les armes avec vigueur à la
» perte de nos amis communs & à la
» conſervation de notre liberté. Tout
» doit vous engager à l'exécution d'un
» ſemblable projet. Il eſt ſûr par le bon
» ordre que j'ai mis à toutes choſes,
» utile par l'avantage qui vous en re-
» viendra, juſte à cauſe de l'oppreſſion
» que vous ſouffrez, glorieux enfin par
» la grandeur de l'entrepriſe. Je pour-
» rois juſtifier par les lettres qui ſont
» entre mes mains, que l'Empereur a
» promis la Souveraineté de Genes à
» André Doria, que Jannetin a voulu
« ſuborner par trois fois des gens pour
» m'empoiſoner, qu'il a donné or-
» dre de me maſſacrer avec tous ceux
» de ma maiſon lorſque ſon oncle vien-
» droit à mourir; mais la connoiſſance
» de ces trahiſons, quoique noires &
» infames, n'ajouteroit rien à l'horreur
» que vous avez déja pour ces monſtres.
» Il me ſemble que j'apperçois dans vos
» yeux cette noble ardeur qu'inſpire
» une juſte vengeance. Je m'apper-

» çois que vous avez plus d'impatience » que moi-même de faire éclater vo- » tre reffentiment, d'affurer vos biens, » votre repos & l'honneur de vos » familles. Allons donc, mes chers » Concitoyens, fauvons la réputation » de Genes, confervons la liberté de no- » tre patrie, & faifons connoître au- » jourd'hui à toute la terre, qu'il fe » trouve encore dans cette République » des gens de bien qui fçavent perdre » les Tyrans.

Dans toute l'affemblée, il ne fe trouva que deux perfonnes qui refuferent de tremper dans la Conjuration. Le Comte ne les excita point à prendre parti; il fe contenta de les enfermer afin de leur ôter le moyen de découvrir le complot. Il fe rendit enfuite dans l'appartement de fa femme qui ne fçavoit rien de tout ce qui fe paffoit. Eleonor Cibo (c'eft ainfi que s'appelloit la Comteffe de Fiefque) étoit jeune & belle, & aimoit tendrement fon mari. Il lui avoit fait jufqu'alors un myftere de la Conjuration. Le Comte lui expliqua en peu de mots ce qu'il alloit faire. Eleonor fondant en larmes, fe jette aux pieds de fon époux, & le conjure, au nom de tout ce qu'il a de plus cher, de

renoncer à une entreprise si périlleuse. Pansa qui avoit été Gouverneur de Jean-Louis, se joignit à la Comtesse, mais Fiesque se débarrassant de leurs bras, dit, Madame, « il n'est plus tems, & » bien-tôt je ne serai plus, où vous » verrez dans Genes toutes choses au-» dessous de vous. Eleonor tomba évanouie, & le Comte rentra dans la salle pour faire ses dernieres dispositions. Il sortit ensuite de son Palais, partagea ses gens, & assigna à chacun son poste.

Quand on eut donné le (*) signal, les Conjurés exécuterent les ordres qu'ils avoient reçus. Jannetin réveillé par le bruit, se leve à la hâte, & sans être accompagné d'autre personne que d'un Page qui portoit un flambeau, il accourt à une des portes de la ville qu'il veut faire ouvrir. Les Conjurés qui le reconnoissent, le percent de mille coups. Les Domestiques d'André Doria craignant pour leur Maître, le mettent promptement à cheval. Il a le bonheur de sortir de la Ville, & se retire au Château de Masone à quinze mille de Genes. Le Comte de Fiesque après avoir placé des Corps de garde dans les

(*) C'étoit un coup de canon qu'on tira.

places qu'il jugeoit les plus importantes, part en diligence pour se rendre au port. Comme il étoit sur le point d'entrer dans une galere, la planche sur laquelle il passoit étant venu à se renverser, il tomba dans la mer. L'eau étoit à la vérité peu profonde, mais comme il y avoit beaucoup de vase, le malheureux de Fiesque qui étoit chargé de ses armes ne put se débarrasser, & il se noya. L'obscurité de la nuit, jointe au bruit qui se faisoit de toute part, ôta aux gens de son parti la connoissance de cet accident, de sorte que sans s'appercevoir de la perte qu'ils avoient faite, ils acheverent de se rendre maîtres du port & des galeres.

Les Conjurés, au nombre de deux cens, se répandirent dans les rues pour soulever le peuple, en criant *Fiesque & liberté*. Tous les Citoyens étoient dans une consternation affreuse. Les Nobles auroient bien voulu se rendre au Palais de la République, mais ils craignoient que pendant leur absence, on ne pillât leurs maisons. L'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale vouloit fuir, mais on l'obligea d'aller au Palais où il trouva quelques Sénateurs assemblés. Les plus braves d'entr'eux sortirent, & se firent

accompagner de quelques ſoldats, mais ils rencontrerent les Conjurés qui les forcerent de ſe retirer. Les Sénateurs réſolurent d'eſſayer la voye de la négociation, & ils députerent quelques-uns d'entr'eux pour ſçavoir ce qu'on prétendoit & quel étoit le but de tout ce déſordre. Sur ces entrefaites, le Sénat ayant appris la mort du Comte de Fieſque, reprit courage, & donna ordre qu'on ralliât ceux de la garde & du peuple qu'on pourroit mettre en état de défenſe. L'ardeur des Conjurés commença à ſe rallentir, & pluſieurs même ſe diſſiperent au ſeul bruit de la mort de leur Chef. On offrit un pardon général aux rebelles s'ils vouloient mettre bas les armes, ils accepterent ce parti, & Jerôme de (*) Fieſque ſe retira à Montobio. Quelques-uns des principaux Conjurés ſe rendirent en France où ils auroient été beaucoup mieux reçu ſi leur projet eût réuſſi. Le corps du malheureux Comte de Fieſque fut trouvé au bout de quatre jours ſans ſépulture, il fut enfin jetté en pleine mer par ordre d'André Doria. Celui-ci qui avoit abandonné Genes avec une préci-

(*) Il étoit frere du Comte de Fieſque.

pitation inexcusable, revint dans la ville lorsque tout fut appaisé. Il se rendit au Sénat le jour suivant, & il représenta avec beaucoup de force & de véhemence, qu'on n'étoit point obligé de tenir l'accord qu'on avoit conclu avec les rebelles, & que l'impunité d'un crime pareil seroit extrêmement préjudiciable à la République.

L'acte de pardon fut révoqué. On rasa le superbe Palais de Fiesque, & on condamna à mort les freres du Comte & les principaux de sa faction. Les moins coupables furent punis par le banissement, & on ordonna à Jerôme de Fiesque de remettre au pouvoir de la République la forteresse de Montobio. Celui à qui on donna un pareil ordre, ne jugea pas à propos d'obéir. On assiégea la Place qui ne se rendit qu'après une longue résistance. Jerôme, Verrina, Calcagno & Assereto eurent la tête tranchée, & on porta contre Ottobon de Fiesque, un Arrêt qui faisoit défense à ce jeune Seigneur & à toute sa postérité, jusqu'à la cinquiéme génération, de s'approcher de Genes. Ottobon s'étoit sauvé en France pour n'être pas enveloppé dans le désastre de sa famille. Huit ans après il fut pris

par les Efpagnols qui le livrerent à André Doria. Celui-ci dont la vengeance n'étoit pas encore fatisfaite, fit périr inhumainement le malheureux Ottobon que fon nom feul rendoit criminel. Après toutes ces fanglantes exécutions, le vieux Doria conferva dans Genes tout le crédit que méritoient fa capacité, fon courage, fes exploits & la gloire d'avoir rendu la liberté à fa patrie.



CONJURATION DES SICILIENS, CONTRE LES FRANÇOIS,

OU LES VESPRES SICILIENNES.

CHARLES (*) d'Anjou étant parvenu à la Couronne de Sicile, ne fit point voir sur le Trône, les talens qui étoient néceſſaires pour s'y maintenir. Un (**) Hiſtorien moderne nous le repréſente comme un Prince continent, ſobre, actif & courageux, libéral, ſplendide, franc, diſcret, grave dans ſon maintien & dans ſes diſcours, amateur & protecteur des lettres, toutes qualités bien déſirables dans un Prince & qui lui euſſent mérité à juſte titre le ſurnom de Grand que l'hiſtoire lui donne, ſi ces brillantes qualités n'avoient été obſcurcies par l'ambition d'acquerir & de dominer, par la

(*) Frere puîné de Louis IX. Roi de France.

(**) M. d'Egli dans ſon Hiſtoire des Rois des deux Siciles.



colere & un penchant insurmontable à la vengeance ; enfin par une sévérité excessive qui dégénéra en cruauté : plus habile dans la guerre que dans la paix, Charles d'Anjou sçut conquérir & ne sçut point régner. Pour s'attacher ses Généraux & ses soldats, il leur accorda tout, les bienfaits, la licence, l'impunité, & ne fit rien pour gagner le cœur de ses peuples. Trop persuadé de sa puissance & enyvré de ses succès, il se crut invincible jusqu'après ses défaites, & à l'abri des retours de la fortune, au milieu même de ses disgraces. Susceptible des bons comme des mauvais conseils, il étoit incapable de se déterminer dans les circonstances difficiles.

Ce Prince ignoroit l'usage de cette politique si nécessaire au Gouvernement des Etats, qui sçait par des voyes douces & insinuantes, assurer à un Souverain l'amour & l'obéïssance de ses peuples, pénétrer les desseins de ses ennemis & les déconcerter, tirer parti du mérite & des talens de ses Sujets, pour s'en faire un appui dans les prospérités ou dans les malheurs de l'Etat ; sous son regne presque tout se fit par violence, & à la pointe de l'épée, le reste fut

l'ouvrage du caprice. Livré sans réserve aux François qui l'avoient suivi, il en fit ses Généraux & ses Ministres, la plûpart gens incapables de remplir ces postes qu'il leur confioit, tandis qu'il négligeoit le mérite dans ses nouveaux Sujets qui devinrent ses ennemis, & qui employerent à sa perte des talens qu'ils pouvoient consacrer à sa gloire. L'idée qu'on nous donne du Roi de Sicile, prépare le Lecteur au récit de l'affreux événement que je vais rapporter.

Charles se voyant affermi sur le Trône, travailla d'abord à augmenter ses Finances pour fournir à ses dépenses excessives. Il rétablit l'usage des taxes extraordinaires dont les Siciliens avoient été surchargés sous les regnes précédens. Les nouveaux emplois furent multipliés à l'infini, & les personnes qui en étoient pourvûes, accabloient le peuple par leur dureté & leur avarice.

Charles n'écoutoit que ces indignes flateurs qui, pour s'insinuer dans l'esprit des Rois, les empoisonnent par de détestables conseils, & leur applanissent le chemin de la tyrannie. Inaccessible à tout le reste du monde, le nouveau Roi ne pouvoit entendre les plaintes des malheureux, ou si elles parvenoient jus-

qu'à lui, ce Prince y paroissoit entiérement insensible. Le Pape Clement IV. lui reprocha plus d'une fois une conduite si inhumaine. « Si vous vous cachez » à vos Sujets, lui écrivoit-il, en leur » fermant tout accès auprès de vous, si » vous ne les recevez avec cette affa- » bilité si propre à gagner les cœurs, » & que cependant vous prétendiez leur » donner la loi ; il faudra donc vous ré- » soudre à tenir continuellement l'épée » hors du foureau. Qu'un Souverain » mene une triste vie, lorsqu'il est tou- » jours suspect à ses peuples, & tou- » jours en garde contre leurs entre- » prises !

Ces sages remontrances n'eurent point d'effet. Le mal continua, & les esprits se disposerent insensiblement à la révolte. Les Siciliens espérerent trouver du soulagement à leurs maux en changeant de Maître, & ils entreprirent de mettre la Couronne sur la tête de Conradin. Celui-ci étoit fils de Conrad (*)

(*) Conrad étoit de la Maison de Souabe. Il étoit fils de l'Empereur Frideric II. qui fut excommunié par les Papes Honorius III. Gregoire IX. & Innocent IV. Frideric fut le premier des Rois de Sicile qui joignit à ses titres celui de Roi de Jérusalem.

qui mourut en 1254, après avoir régné près de quatre ans sur la Sicile. Les différends que ces Princes eurent avec les Papes, occasionnerent la ruine de leur Maison. Conradin n'avoit que deux ans lorsque son pere mourut. Comme il n'étoit pas alors en état de prendre possession d'une Couronne dont les Papes prétendoient avoir le droit de disposer, Mainfroi (*) sous prétexte de soutenir les intérêts de son neveu, prit les armes, fit la conquête des deux Siciles, & se fit couronner à Palerme le 11 d'Août 1258. Urbain IV. qui le traitoit d'Usurpateur, après avoir mis le Royaume en interdit, leur exposa tous les crimes qu'il imputoit à Mainfroi, & de leur avis, déclara le Comte d'Anjou Roi de Sicile, à condition qu'il viendroit en personne délivrer l'Eglise du Tyran & le chasser de la Sicile. Le Prince François accepta ces conditions, & vint prendre possession de la Couronne sous le Pontificat de Clement IV. On publia une Croisade contre Mainfroi, qui bravant les foudres de l'Eglise Romaine, travailla à se défendre contre un formi-

(*) Mainfroi étoit fils naturel de l'Empereur Frideric II.

dable concurrent. Il y eut une bataille entre les deux partis ; les troupes de Mainfroi furent défaites ; & deux jours après le combat, on trouva ce Prince parmi les morts, couvert de sang & de poussiere. Quelques Historiens peignent Mainfroi avec les plus noires couleurs ; mais il est certain qu'il étoit digne de régner, & qu'on ne pouvoit lui reprocher d'autre crime que son usurpation.

Sur cet exposé fort simple, on voit quelles étoient les prétentions de Conradin à la Couronne. Lorsque les Siciliens jetterent les yeux sur lui pour l'élever sur le Trône qu'avoient occupé ses ancêtres ; ce Prince étoit âgé d'environ seize ans, & vivoit à la Cour d'Othon, Duc de Baviere son oncle (*) maternel. Quelques-uns des partisans de Mainfroi qui avoient été bannis du Royaume de Sicile, passerent en Allemagne, & firent entendre à Conradin qu'il étoit tems de faire valoir ses justes prétentions. La plûpart des Villes d'Italie lui offrirent des secours, & témoignerent un zèle fort vif pour ses intérêts. Ce jeune Prince entra dans leurs

(*) Il étoit frere d'Elisabeth de Baviere, mere de Conradin.

vées, prit la qualité de Roi, & se disposa à soutenir sa démarche.

L'entreprise de Conradin fut d'abord suivie des plus heureux succès, & il remporta plusieurs victoires; mais la fortune cessa bien-tôt de lui être favorable. Il fut vaincu à son tour, & tomba au pouvoir de son implacable ennemi. Tous ceux de ses partisans qui eurent le malheur d'être faits prisonniers, périrent sur l'échaffaut. Cette excessive rigueur, loin de ramener à l'obéissance le reste de la Noblesse, ne servit qu'à la faire persister dans sa rébellion. Les Seigneurs Siciliens se fortifierent dans leurs Châteaux, & ceux qui furent chargés de les soumettre, exercerent partout les plus terribles ravages. Charles persuadé de ce faux principe, que la sévérité est le seul moyen de contenir les peuples dans le devoir, traita ses Sujets avec beaucoup d'inhumanité. Il chargea les Siciliens d'impositions nouvelles, & les dépouilla de presque tous leurs biens, qui devinrent la récompense de ceux qui l'avoient bien servi pendant cette guerre.

Après tant de sanglantes exécutions, Charles n'eut plus d'inquiétude que du côté de Conradin. Il appréhendoit que

le nom seul de ce jeune Prince, ne rallumât quelque jour le feu que l'on venoit d'éteindre. Il ordonna donc qu'on instruisît le procès du malheureux Conradin & de (*) Frideric d'Autriche qui étoit aussi prisonnier. Tous deux furent condamnés à mort. Dès qu'on leur eut prononcé leur Arrêt, on les mena dans une Chapelle tendue de noir, & on y dit la Messe pour le repos de leurs ames; on leur donna le tems de se confesser, & de-là on les conduisit sur la place du Marché de Naples, où l'on avoit dressé un échaffaut couvert de velours cramoisi. Le Roi voulut être témoin de l'exécution. Conradin jettant les yeux sur la multitude qui assistoit à ce triste spectacle, protesta hautement qu'il n'avoit point eu dessein d'usurper la Courone de Sicile, mais de la recouvrer comme un bien qui lui appartenoit légitimement. « J'espere, ajouta-t-il, » que tous les Princes de la Maison de » Baviere & toute l'Allemagne, ven» geront un jour ma mort. Il déclara ensuite pour son héritier Pierre, Roi

(*) Frideric étoit fils d'Herman III. Marquis de Bade, & prenoit la qualité de Duc d'Autriche. Il étoit cousin de Conradin.

(*) d'Arragon,&[en même-tems jetta son gand sur la place en signe d'investiture.]

Frideric eut le premier la tête tranchée. Conradin après s'être attendri assez long tems à la vûe du cadavre de son cousin, se mit à genoux, & reçut le coup fatal qui termina ses jours à l'âge de 17 ans. Ce fut le dernier Prince de l'illustre Maison de Stouffen, Ducs de Souabe qui gouvernerent l'Empire pendant plus d'un Siecle, & qui possédérent le Royaume de Sicile pendant 76 ans. L'exécution de ces deux Princes fut suivie de plusieurs autres, & Charles fit couler bien du sang avant que sa vengeance fût satisfaite.

Elizabeth de Baviere, Mere de Conradin, arriva à Naples quelques jours après la mort tragique de Conradin. Cette infortunée Princesse étoit partie d'Allemagne avec une somme d'argent considérable pour racheter son fils dont elle apprit en chemin le sort funeste. On la vit entrer dans le port avec un appareil qui annonçoit son deuil (**)

(*) Pierre d'Arragon avoit épousé Constance de Souabe, fille de Mainfroi, oncle de Conradin.

(**) On dit que les voiles & les cordages du vaisseau étoient noirs.

& sa douleur. Par l'entremise de l'Archevêque de Naples, elle sollicita à la Cour, comme la seule consolation qui lui restoit, la liberté d'ériger à son fils un tombeau de marbre au lieu même de son supplice ; mais le Roi lui refusa cette grace, sous prétexte que ce monument, tant qu'il subsisteroit, pourroit animer les Allemands à la vengeance. On lui permit seulement de faire transporter le corps de Conradin (*) dans l'Eglise des Carmes de Naples.

Charles se rendant de jour en jour plus odieux, les Siciliens entreprirent de se soustraire à une domination si tyrannique. Celui qui forma le premier ce hardi projet, fut un des principaux Seigneurs du Royaume, appellé Jean de (**) Procide. C'étoit un homme actif, secret, plein d'expédiens dans les occasions pressantes, d'une prudence rare & d'une expérience consommée, capable de dresser le plan d'une entreprise importante & de la faire réussir. Frideric

(*) Conradin, comme excommunié, avoit été enterré dans la Place du Marché.

(**) Ainsi nommé de la petite Isle de Procide près de Naples, dont il possédoit la Seigneurie.

II. & Mainfroi qui connoiſſoient ſon mérite, l'honorerent toujours de leur confiance, & en tirerent de grands ſervices. Charles ne ſçut pas le ménager, & apprit à ſes dépens combien il eſt dangereux d'irriter un ſujet dont les talens ſupérieurs peuvent devenir préjudiciables à l'Etat, lorſqu'on ne ſçait pas les employer utilement.

Le Roi de Sicile faiſoit alors des préparatifs pour rétablir Philippe (*) ſon gendre ſur le Trône de Conſtantinople, & pour ſe mettre lui-même en poſſeſſion du Royaume de Jeruſalem. Procide inſtruit des deſſeins de ſon Maître, partit ſecrétement, & ſe rendit auprès de l'Empereur Michel Paleologue à qui il conſeilla de ſe mettre en état de défenſe. Il lui offrit même de faire révolter la Sicile, & de ménager en ſa faveur les ſecours de Pierre (**) Roi

(*) Philippe étoit fils & Héritier de Baudouin II. de la Maiſon de France par la branche de Courtenai. Baudouin II. avoit été dépoſſédé du Trône de Conſtantinople par Michel Paleologue.

(**) C'étoit celui que Conradin étant ſur l'échaffaut, nomma pour ſon ſucceſſeur. Il prétendoit à la Couronne de Sicile par ſon mariage avec Conſtance fille de Mainfroi.

d'Arragon. L'Empereur ſuivit les conſeils de Procide, le chargea de lettres qu'il lui demanda, & le fit accompagner en Sicile par ſes Ambaſſadeurs qui, ſous prétexte d'entrer en négociation avec le Roi, vinrent pour ſonder les diſpoſitions des peuples. Elles ſe trouverent telles que Paleologue pouvoit le deſirer. Le mécontentement des Siciliens étoit général. Tout ſe faiſoit avec violence; on exigeoit les impôts qui étoient exceſſifs, avec une dureté extrême. Les Officiers du Roi, preſque tous François, devenus inſolens par les longues proſpérités de leur Maître, ne ſe contentoient pas d'exécuter les ordres du Prince, ils en ſuppoſoient quelquefois pour ſatisfaire leurs vûes particulieres. Comme il étoit défendu aux Nobles par une loi (*) du Royaume, de ſe marier ſans le conſentement du Souverain; on abuſoit de cette loi pour forcer les Siciliens à contracter des alliances mal aſſorties; & ceux qui refuſoient d'obéir, étoient punis par l'exil ou par la priſon. La galanterie des François achevoit d'aigrir les eſprits d'une

(*) Cette loi avoit été établie pour la conſervation des Fiefs.

nation qui eſt exceſſivement jalouſe.

Accablés ſous le poids de leurs maux, les Siciliens réſolurent de porter leurs plaintes au Roi. Ils ne pouvoient croire que ce Prince eut connoiſſance de tous les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit eſſuyer. Le peuple ſe perſuade aiſément, & ce n'eſt pas toujours ſans raiſon, que les Miniſtres ſont les auteurs de ſon infortune. Il s'imagine que ſi le Souverain avoit connoiſſance de la déplorable ſituation de ſes Sujets, il ſe laiſſeroit attendrir à la vûe de leur miſere, & travailleroit à la ſoulager. Prévenus de cette idée, les Siciliens tâcherent de s'ouvrir le chemin, juſqu'aux pieds du Trône ; mais Charles ne conſentit à les écouter que pour les renvoyer avec menaces. Il ne leur reſtoit d'autre reſſource que d'implorer l'aſſiſtance du Souverain Pontife, (*) ils lui députerent un Evêque (**) & un Moine qui

(*) Nicolas III.

(**) C'étoit l'Evêque de Patti & Jean de Marin, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Ce Prélat s'adreſſant au Pontife, lui dit d'un ton ferme, en ſe ſervant des paroles de l'Evangile, *Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille eſt miſérablement tourmentée par le Démon.*

ayant été admis à l'Audience du Pape ; lui firent un détail circonſtancié des oppreſſions qu'eſſuyoient les Siciliens, & le conjurerent d'empêcher le Roi de commettre à l'avenir de pareilles injuſtices. Les gens de Charles chargerent les Députés au ſortir de l'Audience. On arrêta le Moine qui fut mis dans une obſcure priſon. Le Prélat ne s'échappa qu'en diſtribuant à propos quelque argent, & il revint inſtruire ſes compatriotes du ſuccès de ſa négociation. On apprit quelque tems après que le Roi étoit ſi indigné de la démarche des Siciliens, qu'il menaçoit de venir dans leur pays (*) y mettre tout à feu & à ſang.

Les choſes étoient en cet état, lorſque Procide revint de la Grece. Il fit part de ſes deſſeins à quelques-uns des principaux Seigneurs du Royaume ; ils entrerent dans ſes vûes, & lui donnerent des lettres pour le Roi d'Arragon, qu'il ſupplioit de les tirer d'eſclavage, en lui promettant de le reconnoître pour leur Souverain. Procide ſe tranſporta à Rome, déguiſé en Religieux, & communiqua au Pape les diſpoſitions

(*) Charles faiſoit ſa réſidence à Naples.

présentes de la Noblesse Sicilienne, & le Traité qu'il avoit conclu avec Michel Paleologue. Le Souverain Pontife qui haïssoit Charles, & qui avoit été gagné, à ce qu'on croit, par les présens de l'Empereur; remit à Procide des Lettres, par lesquelles il promettoit au Roi d'Arragon, le Royaume de Sicile s'il en faisoit la Conquête. Ce Prince accepta les offres & promit de tenter l'entreprise.

La mort de Nicolas III. qui arriva alors, pensa déconcerter le projet. Quoique Charles ignorât dans quel complot le Pontife venoit d'entrer, il vit avec plaisir le Siége de Rome vacant, parce qu'il espéroit qu'un nouveau Pape seroit plus favorable à ses vûes sur Constantinople. Sa joye fut extrême en apprenant qu'on venoit d'élever à la premiere dignité de l'Eglise, le Cardinal (*) Simon, qui étant Légat en France, avoit terminé la négociation qui mit Charles d'Anjou sur le Trône. Cet événement jetta le Monarque Aragonois dans l'irrésolution. Mais Procide, au retour d'un second voyage à Constantinople, vint à propos le retrouver en

(*) Il prit le nom de Martin IV.

Catalogne, accompagné des Ambassadeurs, de Michel Paleologue, qui lui compterent de la part de leur Maître, une somme d'argent considérable (*) pour équiper une Flotte, & l'assurerent que la Noblesse Sicilienne étoit toujours disposée à secouer le joug. On lui remit devant les yeux tout ce qui pouvoit exciter son ambition & réveiller son courage. « Avez-vous oublié, lui dit-
» on, les offenses que votre Maison a re-
» çues de la part des François? N'est ce
» pas cette nation qui arracha la vie (**)
» à votre illustre ayeul ? A la vérité sa
» mort fut glorieuse, puisqu'il périt les
» armes à la main. Mais le sang de Con-
» radin répandu par la main d'un infame
» Bourreau, ne doit-il pas vous inspirer
» des sentimens de vengeance ? Quand
» vous seriez insensible à de si sanglans
» outrages, devez-vous abandonner
» les droits de votre épouse ? Le Trône
» de Sicile lui appartient ; il dépend
» de vous de joindre cette Couronne
» à celle que vous possédez déja. Tous
» les Siciliens sont dans vos intérêts ;

(*) Trente mille onces d'or.

(**) Ayeul de Pierre d'Arragon qui fut tué à la bataille de Muret.

» s'il

» ils gémiſſent ſous le poids de la Tyrannie, & comptent trouver en vous » un libérateur. Ne trompez pas leurs eſpérances. Ce diſcours détermina Pierre d'Arragon à ſuivre un projet auquel il avoit été ſur le point de renoncer. Il s'y engagea par ſerment, équipa ſa Flotte & fit courir le bruit qu'il alloit faire la guerre aux Sarazins.

Lorſqu'il faiſoit ſes préparatifs, Philippe le Hardi, Roi de France, lui envoya demander dans quel pays des Sarazins, il ſe propoſoit de porter ſes armes, & lui offrit un ſecours de troupes & d'argent. L'Arragonois, ſans ſe laiſſer pénétrer, accepta les offres de ſon (*) beau-frere. Philippe prit ombrage de ce grand ſecret, & donna avis au Roi de Sicile de ſe tenir ſur ſes gardes; mais Charles, trop ſûr de ſon courage & de ſa puiſſance, s'inquiéta aſſez peu des préparatifs du Roi d'Arragon.

Cependant Jean de Procide caché dans la Sicile ſous ſon habit de Moine, diſpoſoit tout au ſoulevement général. Les Conjurés ſe raſſemblerent à Palerme pour célébrer la Fête de Pâques qui

(*) Philippe le Hardi avoit épouſé en premieres nôces la ſœur de Pierre d'Arragon.

cette année tomboit au 29 de Mars. Il arriva alors qu'un François voulut faire violence à une femme ; aussi-tôt les Siciliens prennent les armes pour venger cette insulte. Les François soutinrent leur compatriote. Cet événement donna lieu à l'exécution du complot, & on commença ce fameux massacre si connu dans l'histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parce que le signal fut le son des cloches pour les Vêpres dans toute l'Isle. On fit main-basse sur les François sans distinction d'âge, d'état, de sexe & de condition. On n'eut aucun égard ni à la parenté, ni à l'alliance, ni à l'amitié. La cruauté alla jusqu'à ouvrir le flanc des femmes qui étoient grosses des François, pour ne pas laisser dans la Sicile le moindre reste d'une nation odieuse. La vertu sçut pourtant se faire respecter par des furieux qui ne respiroient que le sang & le carnage. On épargna un Provençal, appellé Guillaume des Porcellets qui étoit Gouverneur de Calafatimi, & qui se signala dans cette place par sa modération, sa douceur & son équité; on le renvoya avec éloge dans sa Patrie, & il fut le seul dans le nombre d'environ huit mille hommes qu'on trouva digne de cette

distinction. Tout le reste périt par divers genres de mort. Ce ne fut pas seulement à Palerme que s'exécuta cette sanglante Tragédie. Toutes les Villes du Royaume suivirent l'exemple de la Capitale, & prirent plaisir à répandre le sang des François.

Charles ne fut pas long-tems sans apprendre la nouvelle de cette horrible boucherie. On s'imagine l'effet qu'elle dut produire sur l'esprit d'un Prince aussi violent. Il fit aussi-tôt équiper la Flotte qu'il destinoit contre l'Empereur de Constantinople, & ne tarda pas à se mettre en mer pour aller assiéger Messine. Les habitans de cette Ville se voyant attaqués vivement, & craignant de ne pouvoir résister, s'adresserent au Légat du Pape, & le prierent de les reconcilier avec le Roi à certaines conditions. Charles fut extrêmement choqué que des Sujets osassent composer avec leur Maître. Il leur fit une réponse qui leur ôtoit toute espérance d'accommodement. De sorte que les Messinois se préparerent à une vigoureuse résistance. Le Roi tint un Conseil de guerre pour sçavoir s'il devoit presser le siége au risque de réduire la Ville en cendres, ou laisser aux habi-

tans quelques jours de répit, afin que la vûe des malheurs dont ils étoient menacés, leur inspirât des sentimens conformes à leur situation, & les déterminât à accepter les conditions qu'on voudroit leur prescrire. L'affaire fut longtems débattue. Quelques-uns des Membres du Conseil tâcherent d'exciter le Roi à la vengeance. « Sire, lui disoit-il, » avez-vous donc oublié l'attentat des » Siciliens? Il y va de votre gloire de » laver dans le sang des coupables l'affront que vient de recevoir la nation » françoise. C'est là l'unique objet de » votre armement, & le motif qui a engagé tant de braves gens à vous suivre. Il faut profiter de la terreur » qu'imprime aux Messinois la vûe de » votre armée. Si l'on differe, ils se rassureront peu à peu, & auront le tems » de pourvoir à leur défense. D'autres plus modérés lui remontrerent qu'un Général véritablement grand ménageoit la vie des Soldats, & n'ensanglantoit la victoire que lorsqu'il ne pouvoit s'en dispenser. « Il ne se trouve, ajoutoient-ils, aucun Citoyen dans Messine, qui n'aime mieux périr les armes à la main, que de voir ses biens » livrés au pillage, ses enfans égorgés,

» sa femme exposée à des outrages plus
» sensibles que la mort même. C'est une
» entreprise téméraire que de vouloir
» employer la force contre des furieux
» qui ne voyent de salut que dans leur
» désespoir. Combien de braves soldats
» faudra-t-il sacrifier pour nous emparer
» de cette Ville? & quand nous en serons
» les Maîtres, pourrons-nous nous ap-
» plaudir de notre succès. Des murs ra-
» vagés par les flammes, des monceaux
» de cadavres, des rues inondées de
» sang, une Ville changée en une vaste
» solitude. Voilà l'affreux spectacle que
» Messine offrira à notre vûe. Si au con-
» traire la fortune favorise les rebelles,
» & que nous venions à échouer dans
» notre entreprise, nous aurons tout à
» la fois à pleurer nos pertes & à rou-
» gir de notre imprudence. Ce dernier sentiment étoit hors de saison dans les circonstances présentes. Charles n'avoit pas de tems à perdre, & il étoit pour lui de la derniere conséquence de réduire promptement les Messinois. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce Prince naturellement porté à la vengeance n'en suivit point alors les mouvemens. Le Conseil le plus modéré prévalut, & le siége fut converti en Blocus.

Par ce moyen, les rebelles eurent le loisir de se fortifier & d'attendre l'arrivée du Roi d'Arragon.

Ce Prince se rendit à Palerme dont les habitans le reçurent comme leur libérateur. Il écrivit à Charles, & lui commanda fiérement de sortir de la Sicile, avec menaces de l'y contraindre en cas de refus. Charles fit une réponse dans le même style, & lorsqu'il eut été contraint par son rival de lever le siége de Messine, il lui envoya une lettre remplie de ces injures grossieres qui ne devroient jamais être usitées parmi les Souverains.

Les invectives & les menaces de Charles n'épouvanterent pas le Roi d'Arragon, Prince ambitieux, ferme dans ses résolutions, actif & vigilant, d'un sang froid admirable dans les succès comme dans les revers, dissimulé, habile à concerter ses projets, mais peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'il employoit pour réussir. Ce Prince secondé par d'habiles (*) Généraux, faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & s'affermissoit

(*) La flote étoit commandée par Roger de Lauria, le plus grand homme de mer de son siécle.

dans ses nouveaux Etats. Le Pape qui n'étoit pas bien aise de voir sur le Trône de Sicile un Monarque si puissant, tâchoit à force d'anathêmes, de s'opposer aux progrès de l'Usurpateur. Le Roi d'Arragon bravoit les foudres du Vatican ; il redoutoit bien davantage les troupes que la France, la Toscane & la Lombardie envoyerent à son rival. Si Charles eût sçu profiter d'un pareil secours, il ne lui auroit pas été difficile de se remettre en possession de sa Couronne ; mais il fut la dupe d'un piége que lui tendit l'Arragonois. Celui-ci craignant de ne pouvoir se maintenir contre tant de forces réunies, fit proposer à Charles de vuider leurs différends par un combat singulier corps à corps, ou de cent Chevaliers de part & d'autre, les deux Rois compris. Charles plus courageux que prudent, auroit cru se deshonorer en refusant la proposition. Il accepta le défi, & on choisit pour le lieu du combat la ville de Bourdeaux qui appartenoit alors au Roi d'Angleterre.

Au jour marqué, Charles se rendit au champ de bataille, mais son adversaire n'y parut point (*). Le dessein du Roi

(*) Quelques Historiens ont prétendu que

d'Arragon ne fut jamais de ſe battre en duel. Il vouloit éloigner Charles de l'Italie, & l'empêcher de faire uſage des ſecours que la France lui avoit envoyés, il y réuſſit. Cette conduite à la vérité donna quelque atteinte à ſa réputation, mais il en tira de grands avantages, puiſqu'il reſta poſſeſſeur du Trône qu'il venoit d'uſurper. Charles fit d'inutiles efforts pour ſe rétablir. La mort le ſurprit dans le cours de ſes expéditions militaires, & il ne laiſſa à ſa poſtérité qu'une partie (*) de ſes Etats, & des prétentions ſur le reſte. La dureté de ſon Gouvernement lui fit perdre la Sicile, & occaſionna la révolte qui fut ſi funeſte aux François établis dans ce Royaume.

---

le Roi d'Arragon s'étoit rendu à Bourdeaux ſelonles conventions, mais qu'il en étoit ſorti parce que le Roi de France lui tendoit des embuches. Ce fait n'eſt rien moins que certain.

(*) Le Royaume de Naples.



DIVERSES

CONJURATIONS

EN FRANCE.

CE vaste & florissant Royaume qui subsiste avec éclat depuis plusieurs siécles, qui s'est rendu si formidable par le nombre & par le courage de ses habitans; qui a tant de fois résisté aux forces réunies de tant de nations jalouses, & qui en a triomphé de la maniere la plus éclatante; la France en un mot a vû aussi se former dans son sein des Conjurations & des révoltes qui ébranlerent cette puissante Monarchie jusques dans ses fondemens, & qui penserent en causer la ruine. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que la Nation la plus remplie d'humanité qui fût jamais, se porta à des excès de fureur qui étonneroient de la part d'un peuple barbare, & parmi les François ordinairement si soumis & si fidéles, il se trouva des monstres qui plongerent le poignard dans le sein de leurs Rois. La diversité d'opinions sur des matieres qui intéressent vivement les

hommes, donna lieu à toutes ces horreurs.

Les Dogmes de Calvin s'étoient répandus dans preſque toute la France. En vain pour en arrêter le cours, on avoit employé les gibets, les échaffauts & les buchers. Chaque Religion a ſes Martyrs, & la perſécution n'eſt jamais un moyen ſûr pour remédier aux égaremens de l'eſprit. Le nombre des nouveaux Sectaires augmentoit tous les jours, & devint aſſez conſidérable pour faire un parti puiſſant dans l'Etat. Furieux de ſe voir continuellement traîner au ſupplice, les Calviniſtes ſongerent à ſe défendre contre ceux qu'ils regardoient comme leurs Tyrans. Ce qui acheva de les irriter, fut la mort d'Anne du Bourg, perſonnage recommandable par la régularité de ſes mœurs, & par l'intégrité avec laquelle il exerçoit ſa Charge de Conſeiller au Parlement de Paris. Il avoit adopté la Doctrine de Calvin, & il eut la hardieſſe de déclarer ſes ſentimens en préſence (*) du Roi.

(*) Henri II. qui régnoit pour lors & qui mourut pendant qu'on travailloit au procès de ce Magiſtrat. Anne du Bourg étoit Conſeiller-Clerc.

Comme on n'avoit puni jusqu'alors que des gens d'une naissance obscure, la Cour voulut faire un exemple sur un homme d'un rang (*) distingué. Anne du Bourg fut la victime qu'on choisit pour intimider les partisans des nouvelles opinions. On lui fit son procès, & on le condamna à être pendu & brûlé. L'Arrêt fut exécuté dans la Place de Grêve en présence d'une foule innombrable de peuple qui assista au supplice de cet infortuné Magistrat. Il mourut avec cette fermeté qui fait quelquefois passer un fanatique pour un héros. 1559.

La mort d'Anne du Bourg & les fréquentes exécutions qui se faisoient, tant à Paris que dans les Provinces, animerent furieusement les Calvinistes contre la Cour. Comme ils se voyoient à tous momens en danger de perdre leurs biens, la liberté & la vie même, ils songeoient continuellement aux moyens de se délivrer d'une si affreuse situation. Il ne leur manquoit qu'un Chef, ils le

(*) Il étoit neveu d'Antoine du Bourg qui avoit été Chancelier de France sous François Premier.

trouverent dans la perſonne du Prince de Condé. Celui-ci étoit très-mécontent de ſe voir ſans crédit, tandis que les Guiſes jouiſſoient de toute l'autorité. Comme il vouloit abſolument jouer dans l'Etat un rôle digne de ſa naiſſance, il réſolut de ne pas ſouffrir plus long-tems les injuſtices dont il croyoit avoir lieu de ſe plaindre. Dans ce deſſein il aſſembla ſes plus zélés partiſans ſur les confins de la Champagne dans ſon Château de la Ferté. Il leur expoſa les mauvais traitemens que lui & le Roi de Navarre ſon frere avoient reçus de la Cour, & leur déclara qu'il étoit déterminé à prendre les armes pour ſe venger des affronts & des outrages qu'il avoit continuellement à eſſuyer.

Tous ceux qui étoient préſens, applaudirent à cette réſolution, & parurent très-diſpoſés à tout entreprendre pour les intérêts du Prince de Condé; mais l'Amiral de Coligni leur repréſenta qu'il falloit conduire avec prudence une ſemblable entrepriſe. » La France, » dit-il, eſt remplie de gens qui ont » embraſſé la nouvelle Doctrine. Il y » en a de tous les états & de toutes les

» conditions. La rigueur dont on use à
» leur égard, leur inspire des sentimens
» de rage & de désespoir. Il y a déja
» long-tems qu'ils auroient fait des ef-
» forts pour se délivrer d'une si cruelle
» oppression, s'ils avoient eu des Chefs
» capables de les conduire. Offrons-
» leur notre secours, à présent que les
» circonstances sont favorables, en leur
» procurant un appui, ils nous mettront
» nous-mêmes en état de nous faire
» craindre. Ils seront charmés de nous
» servir contre nos ennemis communs,
» & n'épargneront ni leurs biens ni leur
» sang pour nous seconder. Par ce
» moyen nous aurons tout d'un coup
» des soldats & de l'argent; & quand
» nous nous serons une fois déclarés,
» nous pouvons compter sur le secours
» de la Reine (*) d'Angleterre & des
» Princes Protestans d'Allemagne. La
» guerre que nous entreprendrons, au-
» ra pour motifs des intérêts de con-
» science, & par-là nous nous mettrons
» à couvert du reproche qu'on nous fait
» de vouloir bouleverser le Royaume
» par notre ambition. Voilà de quelle

(*) Elisabeth.

» maniere il faut s'y prendre si nous
» voulons réussir.

Ce conseil étoit très-prudent ; aussi eut-il l'approbation de toute l'assemblée. (*) On recommanda le secret, & on commença à prendre des mesures pour l'exécution. Le Prince de Condé toujours impétueux dans ses desseins, auroit bien voulu prendre les armes sur le champ, mais on lui fit entendre que cette précipitation nuiroit à ses affaires, & qu'il falloit attendre un tems plus favorable. Les Conjurés profiterent de la disposition où étoient les esprits après la mort d'Anne du Bourg. Ils communiquerent leur projet à plusieurs Gentilshommes qui paroissoient très-mécontens de se voir gênés sur l'article de la Religion ; mais ils admirent principalement dans leur confidence un Périgour-

(*) Ceux qui composoient l'Assemblée, étoient le Prince de Condé, l'Amiral de Coligni, Dandelot & le Cardinal de Chatillon freres de l'Amiral, Charles Comte de Rochefoucaud, François de Vendôme Vidame de Chartres, Antoine de Croy, le Comte de Porcien, & plusieurs autres Seigneurs attachés aux Maisons de Bourbon & de Montmorency. Le Connétable de Montmorenci envoya son Secrétaire à l'Assemblée.

din, nommé Jean du Barri, Seigneur de la Renaudie. C'étoit un de ces hommes hardis & entreprenans, qui pour faire fortune, sont prêts à tout sacrifier, la probité même & l'honneur. Comme on lui connoissoit beaucoup d'intelligence, on l'envoya en Angleterre pour engager la Reine Elisabeth à appuyer la conspiration. Il étoit chargé de demander de l'argent à cette Princesse, & de la solliciter à faire diversion en (*) Ecosse.

La Renaudie ne fut que peu de jours à Londres, & il en rapporta de bonnes espérances. Il parcourut ensuite toute la France, & assigna aux Calvinistes des Chefs dans chaque Province du Royaume. Ils eurent ordre de lever secrétement le plus de soldats qu'il feroit possible, & de se trouver à Nantes sous différens prétextes pour concerter ensemble sur les moyens d'exécuter leur

(*) François II. régnoit pour lors. Il avoit épousé Marie Stuart Reine d'Ecosse. La diversion qu'on pria Elisabeth de faire en Ecosse, auroit obligé les Guises à y envoyer le peu de troupes Françoises qui étoient sur pied, par ce moyen les rebelles se seroient trouvés en état de tout entreprendre.

entreprise. Ils se rendirent dans cette Ville, & après avoir fait leurs arrangemens, ils partirent pour le Blesois. Ils avoient réglé entr'eux que quand leurs soldats seroient à portée de se joindre, une troupe nombreuse de Calvinistes iroit sans armes à Blois pour présenter au Roi une Requête par laquelle on lui demanderoit la liberté de conscience, la permission de faire leurs prêches, de bâtir des Temples. Comme ils s'attendoient bien qu'on n'auroit aucun égard à leurs demandes, & qu'ils essuyeroient même quelques mauvais traitemens, les soldats devoient les suivre de près, paroître en armes aux environs de la Ville, y entrer de force, tuer le Cardinal de Lorraine avec le Duc de Guise son frere, & ensuite contraindre le Roi de déclarer pour son Lieutenant Général le Prince de Condé, qui s'étoit rendu auprès de S. M. comme s'il n'avoit aucune part à la Conjuration, & après que la chose auroit été exécutée de la sorte, le Prince devenu maître du Gouvernement, devoit, sous prétexte de rendre la tranquillité à l'Etat, accorder aux Calvinistes tout ce qu'ils demanderoient.

Les Ducs de Guiſe furent avertis (*) de ce qui ſe tramoit contre eux. Comme la Ville de Blois n'étoit point fortifiée, ils prirent le parti de ſe retirer avec toute la Cour au Château d'Amboiſe, (**) ſans témoigner aucune défiance. On fit même paſſer ce voyage pour une partie de plaiſir. Le Duc de Guiſe prit enſuite des meſures pour empêcher le ſuccès de la Conſpiration ; ce Seigneur ayant été déclaré Lieutenant Général du Royaume, ne penſa qu'à ſe montrer digne d'un ſi honorable emploi; il mit d'abord des gens en campagne pour découvrir la marche des Conjurés, & ſe prépara à ſoutenir leur attaque. Quoiqu'il ſçût que le Prince de Condé étoit le chef du complot, il lui donna la garde de la porte du Château d'Amboiſe, mais il plaça dans ce même poſte pluſieurs Seigneurs de la Cour qui eurent ordre d'examiner la contenance & de veiller ſur les démarches du Prince.

Cependant les Conjurés s'avançoient

(*) Ce fut un Avocat qui découvrit le complot.

(**) Voilà pourquoi on appella cette Conjuration, la Conjuration d'Amboiſe.

vers Amboiſe. Ils étoient partagés en pluſieurs troupes qui devoient ſe réunir lorſqu'elles ſeroient proches du Château. On leur dreſſa des embuſcades, & on les défit ſucceſſivement. La Renaudie fut tué. Coccaville (*) qui étoit un des principaux Chefs, voyant la défaite de ſes camarades, & s'attendant bien qu'il auroit à ſoutenir tous les efforts des ennemis, fit entendre à ſes gens qu'il falloit vaincre ou périr. Après s'être battu comme un déſeſpéré, il fut contraint de ſe jetter avec ce qui lui reſtoit de monde dans quelques maiſons, à deſſein de s'y défendre le plus long-tems qu'il lui ſeroit poſſible; mais le Duc de Guiſe ne voulant pas expoſer la vie de ſes ſoldats contre des furieux qui paroiſſoient déterminés à mourir les armes à la main, fit mettre le feu aux maiſons, & Coccaville y fut brûlé avec tous ceux qui l'avoient ſuivi. Les Calviniſtes perdirent beaucoup de monde en cette occaſion. Outre les ſoldats qui reſterent ſur le champ de bataille, il y eut pluſieurs priſonniers qui furent pendus aux creneaux du

(*) C'étoit un Gentilhomme de Picardie.

Château, ou noyés dans la Loire. Les principaux Chefs (*) laisserent leur tête sur un échaffaut. Un des criminels condamné à mort, ayant trempé ses mains dans le sang de ceux qu'on avoit décapité avant lui, demanda à Dieu qu'il voulût bien en tirer vengeance. Tel fut le succès de la fameuse Conjuration d'Amboise qui acheva de rendre les Calvinistes odieux, & qui fit songer aux moyens de ruiner entiérement leur parti. Nous verrons bientôt à quel excès se porta la Cour pour écraser une secte qui étoit devenue extrêmement redoutable.

L'Amiral de Coligny qui avoit dirigé le plan de la Conjuration, prévoyant sans doute qu'il seroit difficile de la faire réussir, s'étoit retiré dans sa

---

(*) Les trois Chefs qui furent décapités, étoient Masere, Castelnau, & Raunai. Ils déclarerent tous les trois qu'ils n'avoient jamais eu dessein d'attenter à la vie du Roi, & qu'ils n'en vouloient qu'au Duc de Guise & au Cardinal de Lorraine son frere. La Bigne Secrétaire de la Renaudie qui obtint sa grace à condition qu'il déclareroit tout, dit qu'on n'auroit pas épargné le Roi, si la Conjuration avoit réussi, mais plusieurs crurent que pour éviter la mort, il en dit plus qu'il n'en sçavoit.

maiſon de Chatillon, avant que les rebelles euſſent pris les armes, & ſe tint auſſi tranquille que s'il n'avoit eu aucune part à cette grande entrepriſe. Mais la Cour paroiſſoit perſuadée que l'Amiral & le Prince de Condé étoient les principaux auteurs de la révolte. Ce dernier ne laiſſoit pas que d'être inquiet ſur ſon ſort. Le jeune Roi le fit venir, & lui dit d'un air fort ému: » Les criminels qu'on a exécutés vous » ont fort chargés dans leurs dépoſi» tions. Si leurs accuſations ſe trouvent » véritables, je vous ferai ſentir ce que » c'eſt que de s'attaquer à ſon Souve» rain. Sire, répondit le Prince, je » ſupplie Votre Majeſté d'aſſembler à » l'inſtant tout ce qu'il y a de Seigneurs » à la Cour, & de faire mon procès ſans » délai ſi je me trouve coupable. J'ac» cepte votre offre, reprit le Roi, & » dès ce ſoir j'écouterai ce que vous au» rez à dire pour votre défenſe.

La Reine-Mere & les Guiſes étoient fort incertains ſur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard du Prince de Condé. On craignoit en lui conſervant la vie, de le voir encore un jour à la tête des Factieux. Sa mort pouvoit auſſi avoir des ſuites funeſtes. Elle auroit ex-

posé la Cour au ressentiment des Coligni, du Connétable, des autres Princes du Sang & de tous les Calvinistes du Royaume. Ces considérations déterminerent les Guises à ne pas prendre les voyes de rigueur. On feignit de croire le Prince innocent, & on lui rendit la liberté. On usa pareillement de dissimulation à l'égard du Connétable, de l'Amiral & des principaux de leur parti. On leur écrivit les lettres les plus obligeantes, & on leur envoya même des ordres qu'on les pria de faire exécuter pour rétablir le repos & la tranquillité dans les Provinces. Ils ne furent point la dupe des artifices de la Cour, & ils eurent bien-tôt occasion de s'appercevoir qu'on n'attendoit pour les punir que des circonstances plus favorables.

Les Etats du Royaume s'assemblerent à Orleans. Comme presque tous les Députés étoient Catholiques, on comptoit bien qu'ils approuveroient tout ce qu'on entreprendroit contre le Prince & ses partisans. C'est pourquoi on tâcha d'attirer à Orleans le Roi de Navarre & le Prince son frere. Ils résolurent l'un & l'autre de se conformer aux intentions du Roi, malgré les remontrances de la Noblesse Huguenote qui craignoit qu'on attentât à la liberté,

& peut-être même à la vie de deux Princes sur qui elle fondoit toutes ses espérances. La Princesse de Condé conjura son époux de ne point se livrer à ses ennemis, & de périr les armes à la main plutôt que d'aller porter sa tête sur un échaffaut. Tout ce qu'on put dire aux deux Princes pour les empêcher de se rendre à la Cour, fut inutile. Ils arriverent à Orleans, où l'on ne tarda pas à les arrêter. On fit venir ensuite des témoins de Lyon pour déposer contre le Prince de Condé qui avoit cherché à se rendre maître de cette Ville importante. Les Guises qui désespéroient de conserver leur puissance, tandis qu'ils auroient un concurrent si redoutable, résolurent de se porter contre lui aux dernieres extrêmités. On travailla sur le champ à son procès, & ce Prince vit bien qu'on cherchoit à le faire périr. La crainte de perdre la vie, ne fut pas capable d'abattre sa fierté. Quelques-uns de ses amis ayant obtenu la permission de lui parler en présence de ses Gardes, lui conseillerent de se reconcilier avec la Maison de Guise. Le Prince jettant sur eux un regard menaçant, leur dit, *il n'y a que la pointe de l'épée qui puisse finir notre querelle.* Des manieres si hautaines ne contribuerent

pas peu à affermir le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine dans le dessein de se délivrer d'un ennemi si dangereux. On continua le procès, & le Prince fut condamné à mort. Son épouse ayant appris cette terrible nouvelle, vint se jetter au pied du Roi pour demander la grace du coupable. *Il n'y a point de pardon*, dit le jeune Monarque, *pour celui qui a voulu m'ôter la Couronne & la vie.* Je ne puis croire que le Prince de Condé eût jamais eu un pareil dessein. Les deux Guises faisoient courir ce bruit pour se mettre à couvert du reproche qu'on leur faisoit, de vouloir détruire la famille Royale afin de s'établir sur ses ruines.

On fixa le jour de l'exécution qui ne fut différée qu'afin d'envelopper le Roi de Navarre dans le malheur de son frere. Les Guises disoient hautement qu'*il falloit en deux coups, & tout d'un tems couper la tête à la rebellion & à l'hérésie.* C'en étoit fait, la France alloit être témoin d'un spectacle auquel elle n'étoit point accoutumée, si la politique de la Reine-Mere, & la mort du jeune Roi n'eussent empêché l'exécution de l'Arrêt qu'on venoit de prononcer.

Catherine de Médicis, Princesse am-

bitieuse s'il en fût jamais, ne voyoit qu'avec un extrême déplaisir le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine partager avec elle la puissance Royale ; elle sentoit bien que les deux Princes du Sang qu'on vouloit faire périr, étoient seuls capables de mettre un frein à l'ambition des Guises. C'est pourquoi elle résolut de dérober au supplice le Prince de Condé & le Roi de Navarre, à condition qu'ils ne lui disputeroient pas la Régence du Royaume en cas que le Roi vînt à mourir. Comme il étoit aisé de voir que François II. ne pouvoit pas vivre long-tems, Catherine voulut prendre ses précautions, afin qu'on lui laissât l'administration des affaires pendant la minorité de son second fils qui alloit bientôt monter sur le Trône. Elle s'adressa d'abord au Roi de Navarre, & lui fit entendre qu'il dépendoit d'elle de lui sauver la vie ; mais elle lui déclara en même-tems à quelles conditions il pouvoit obtenir sa grace. La premiere de ces conditions fut qu'il ne lui disputeroit point la Régence à laquelle il s'imagineroit peut-être avoir des prétentions en qualité de premier Prince du Sang ; la seconde, qu'il se raccommoderoit avec les Princes de Guise.

Guiſe. Le Roi de Navarre ne ſe montra difficile que ſur le dernier article ; mais enfin il conſentit à tout, & auſſi-tôt on fit appeller le Duc & le Cardinal qui embraſſerent le Roi de Navarre avec cette cordialité apparente dont on ſçait couvrir à la Cour les plus vifs reſſentimens.

François II. mourut, & Charles IX. ſon frere qui n'avoit que dix ans, monta ſur le Trône dans des circonſtances qui ne lui promettoient pas un regne plus tranquille que celui de ſon prédéceſſeur. Catherine de Médicis fut déclaré Régente, & le Roi de Navarre, Lieutenant Général du Royaume. Il ne fut plus queſtion alors d'exécuter l'Arrêt rendu contre le Prince de Condé. On le fit ſortir de priſon, mais à condition qu'il ſe retireroit à la Fere en Picardie avec des Gardes qu'on lui donna ſeulement pour la forme, juſqu'à ce qu'il n'eût été déclaré innocent des crimes dont il avoit été chargé ; & cela ſe fit peu (*) de jours après. Ce Prince plus animé que jamais contre les Guiſes, auteurs de l'Arrêt de mort rendu contre lui, ne

(*) Par un Arrêt du Conſeil & du Parlement.

respiroit que la vengeance. Il ne fut pas long-tems sans se mettre à la tête des Calvinistes, & il entreprit de se rendre maître d'Orléans pour en faire sa place d'armes. A quelques lieues de cette Ville, il parut effrayé des suites funestes qu'entraîne ordinairement la guerre civile. Il témoigna ses inquiétudes à l'Amiral qui lui dit, *il n'est plus tems de délibérer; Je le vois bien*, reprit le Prince, en jettant un soupir, *nous sommes si fort enfoncés dans l'eau qu'il en faut boire ou se noyer.* Il continua sa marche, & s'empara d'Orleans.

Un coup de si grand éclat fut regardé comme la déclaration de la guerre: les Huguenots irrités de ce qui leur étoit arrivé à Vassi (*) ne garderent plus de mesures. Ils coururent aux armes dans presque toutes les Provinces, & se rendirent maîtres de plusieurs Villes (**)

(*) Vassi petite Ville de Champagne où les soldats du Duc de Guise tuerent une soixantaine de Huguenots. C'est ce qu'on appella *le massacre de Vassi.*

(**) Voici le nom des Villes dont les Huguenots s'emparerent. Blois, Tours, Poitiers, Angers, le Pont de Cé, Beaugency, Châlons-sur-Saône, Mâcon, la Rochelle, Rouen, Pont-au-de-Mer, Dieppe, le Havre de Gra-

en l'espace de quelques semaines. Ce ne fut pas seulement la populace Huguenote & les simples Gentilshommes qui se déclarerent pour le Prince de Condé, mais encore plusieurs Seigneurs des plus considérables de la Cour & qui avoient eu commandement dans les armées. Le Roi de Navarre qui ne quittoit point la Cour, se contentoit d'intercéder en faveur des Calvinistes & de présenter leurs Requêtes, mais il ne prenoit point les armes pour appuyer leurs prétentions. C'étoit un Prince d'un bon naturel, mais sans génie. Il avoit plus de courage que d'ambition. Toujours irrésolu, il ne sçut jamais prendre son parti, & il donnoit facilement dans tous les piéges qu'on lui tendoit. Son frere avec des qualités plus brillantes, fut beaucoup plus mauvais citoyen.

Le Prince de Condé ne se croyant pas en état de résister au Roi, voulut appeller à son secours les Protestans d'Allemagne, mais l'Amiral s'y opposa

---

ce, Bourges, Montauban, Castres, Montpellier, Nîmes, Castelnaudari, Pezenas, Beziers, Agen, la Forteresse de Maguelonne, Aigues-Morte, Orange, Pierre-Late, Mornas, Lyon, Grenoble, Montelimar, Romans, Systeron, Gap, Tournon & Valence.

ne voulant point qu'on pût reprocher à ceux de sa Religion, d'avoir employé contre leur patrie des troupes étrangeres; comme s'il eût été moins odieux d'armer les uns contre les autres les citoyens d'une même nation. Il fallut donc que le Prince se contentât des Calvinistes François qui composoient une armée assez nombreuse. La Cour envoya ordre aux rebelles de mettre bas les armes, de rendre les Places dont ils s'étoient emparés, & de se retirer chacun à leurs maisons. Tout l'effet que ces ordres produisirent, fut que les Huguenots s'obligerent par un nouveau serment à ne point rompre leur association, & à reconnoître le Prince de Condé pour leur Chef, dans le dessein, disoient-ils, de se délivrer de leurs persécuteurs, & de sauver le Roi, la Reine & l'Etat. Les Rebelles les plus décidés ne manquent pas de prétextes pour autoriser leurs démarches.

Il y eut entre les deux partis des négociations qui auroient été suivies d'un accommodement, si le Prince de Condé eût voulu sacrifier son ambition à ses devoirs. Mais il avoit pris goût au Commandement, & faisoit peu de cas des vertus paisibles. Le feu de la guerre ci-

vile fut donc allumé dans presque toutes les parties de la France. Les Royalistes enleverent plusieurs des Places qui étoient sur les bords de la Loire & aux environs. Ils étoient beaucoup supérieurs en force au Prince de Condé qui n'avoit que des troupes nouvellement levées & peu aguerries, au lieu que l'armée Royale étoit composée en grande partie de vieilles bandes & de la Maison du Roi. Le Prince de Condé sentit bien qu'il ne pourroit pas tenir long-tems sans le secours des puissances étrangeres. Il s'adressa à la Reine d'Angleterre qui s'engagea à secourir les rebelles, à condition qu'ils lui livreroient le Havre de Grace. L'esprit de révolte n'avoit pas encore étouffé dans tous les cœurs les sentimens d'amour pour la Patrie, car il y eut plusieurs Gentilshommes qui abandonnerent le parti du Prince de Condé, quand ils virent qu'on introduisoit en France les plus mortels ennemis de notre nation.

La Cour qui craignoit que les Anglois ne missent le pied dans Rouen, Capitale d'une Province dont ils avoient été si long-tems les Maîtres, & d'où on avoit eu tant de peine à les chasser, se détermina à faire le siége de cette Ville

importante. Quelque diligence qu'eussent faite les Royalites, ils ne purent empêcher les Anglois d'entrer dans la Place, qui avec un pareil renfort, se trouva en état de faire une vigoureuse défense. Le Roi de Navarre qui depuis son accommodement avec la Cour, étoit toujours demeuré fidéle à son Roi, se trouva au siége de Rouen où il reçut une blessure dont il mourut. Soit par politique ou par conviction, il avoit adopté avant que de mourir la Religion de son Souverain. La Ville fut prise d'assaut, & on exécuta quelques-uns des habitans qui parurent les plus coupables.

La guerre continuoit toujours, & on donna dans les plaines de Dreux une bataille qui fut très-sanglante. La victoire se déclara pour les Royalistes, & le Prince de Condé fut fait prisonnier. Le Duc de Savoye, l'Empereur & le Roi d'Espagne, cherchoient à profiter des troubles qui désoloient la France & faisoient revivre des prétentions réelles ou chimériques. Ce dernier (*) sur-tout faisoit jouer les ressorts d'une lâche politique pour entretenir nos divisions

(*) Philippe II.

dont il espéroit tirer de grands avantages.

Comme le parti des rebelles étoit dans la consternation par la prise de leur Chef, & par les pertes qu'ils venoient d'essuyer, on voulut profiter de ces circonstances pour leur enlever la Ville d'Orléans. Le Duc de Guise assiégea cette place; il s'étoit déja rendu maître d'un des Fauxbourgs, lorsqu'un Gentilhomme d'Angoumois nommé Poltrot, qui depuis plusieurs jours épioit l'occasion de le tuer, lui tira un coup de pistolet dont il lui cassa l'épaule. L'assassin prit aussi-tôt la fuite, mais ce malheureux, après avoir couru toute la nuit, se croyant fort éloigné du camp, entra dans une grange qui étoit tout proche. On ignoroit qu'il fût l'auteur de l'assassinat, son air effrayé le trahit. On l'arrêta sur un simple soupçon, & il avoua son crime.

La blessure du Duc ne fut pas jugée mortelle, mais les balles qui étoient empoisonnées la rendirent incurable & lui causerent la mort. Comme il avoit toujours montré beaucoup de grandeur d'ame, il soutint son caractere dans les derniers momens de sa vie, & pardonna généreusement à son meurtrier. Ce

Prince eut toutes les vertus qui attirent l'admiration & l'amour des peuples. On n'eut d'autres défauts à lui reprocher que ſon ambition; mais il n'employa jamais pour la ſatisfaire les moyens qui ſont incompatibles avec l'honneur. Quoique la Religion des Courtiſans ſoit un peu ſuſpecte, il paroît que le Duc de Guiſe étoit ſincérement attaché à l'Egliſe Romaine. Auſſi fut-il mortellement haï des Calviniſtes qui attenterent plus d'une fois à ſes jours. Pendant le ſiége de Rouen, on mena devant lui un homme qui avoit eu deſſein de l'aſſaſſiner. *Quel motif, lui dit le Duc, vous a excité à commettre une action ſemblable?* C'eſt, répondit l'aſſaſſin, *le zèle de ma Religion dont vous êtes l'ennemi mortel.* Eh bien, reprit le Duc, » ſi votre Religion vous apprend à tuer celui qui ne vous a jamais offenſé, la mienne m'ordonne de pardonner à mes plus cruels ennemis. Allez, je vous renvoye en liberté. Jugez par ma conduite & la vôtre, laquelle des deux Religions eſt la meilleure. François de Guiſe laiſſa en mourant un fils qui, qui pour le malheur de la France, égala ſon pere par le courage, & le ſurpaſſa en ambition.

On fit le procès à Poltrot qui fut condamné à mort & tiré à quatre chevaux. Il chargea beaucoup l'Amiral & quelques autres Calvinistes, déclarant que c'étoit à leur sollicitation qu'il avoit commis cet assassinat. Coligni se tint extrêmement offensé d'une semblable déposition, & prit la plume pour la réfuter. Malgré tous ses efforts, il ne put venir à bout de détruire des soupçons qui lui étoient si désavantageux, & qui occasionnerent dans la suite la plus sanglante des Tragédies.

Après la mort du Duc de Guise, il y eut entre les deux partis une Tréve qui fut bien-tôt suivie d'une paix générale. On vit même les Catholiques & les Calvinistes se réunir pour chasser les Anglois de la Normandie. La garnison du Havre de Grace, étant repassé en Angleterre, y porta la peste, qui en la seule ville de Londres, emporta plus de vingt mille hommes.

Le repos que la reconciliation des deux partis venoit de procurer à la France, ne fut pas de longue durée. Les Huguenots reprirent les armes, ayant toujours à leur tête le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni. Ces deux Chefs de la rébellion résolurent d'enle-

ver le Roi, espérant que s'ils étoient une fois maîtres de sa personne, son autorité passeroit entre leurs mains. La Cour ayant découvert ce projet, se retira promptement à Meaux. Il fut question alors de s'opposer aux entreprises des Rebelles. Le Connétable prit des mesures pour les chasser de la plaine St-Denys où ils étoient campés. Cela donna lieu à une bataille qui fut sanglante, & après laquelle chaque parti s'attribua l'honneur de la victoire. Il est cependant certain que les Royalistes eurent l'avantage, mais ils perdirent leur Général Anne de (*) Montmorenci, guerrier plus habile qu'heureux. On ne jugea pas à propos de nommer un autre Connétable, mais pour ôter toutes prétentions à cette dignité importante, on fit le Duc d'Anjou (**) Lieutenant

---

(*) Il avoit servi sous cinq Rois, Louis XII. François I. Henri II. François II. & Charles IX. il s'étoit trouvé à huit batailles, à celles de Ravennes, de Marignan, de la Bicoque, de Pavie, de Renti, de S. Quentin, de Dreux, de S. Denis. Il avoit commandé en Chef dans les trois dernieres.

(**) Ce Prince fut d'abord Roi de Pologne, & après la mort de Charles IX. son frere, il parvint à la Couronne de France sous le nom de Henri III. Il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fut fait Lieutenant Général du Royaume.

Général du Royaume, & on le mit à la tête des troupes.

La Reine-Mere eut encore recours à la Négociation pour faire rentrer le Prince de Condé dans le devoir. Ce moyen n'ayant pas réussi, il fallut employer la force. On le joignit sur les bords de la Charente auprès de Jarnac, & on lui livra bataille. Il combattit avec sa valeur ordinaire, mais ayant été renversé de cheval, & ne pouvant se relever à cause d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe, il fut pris, & le Baron de Montesquiou lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Ce fut ainsi que mourut à l'âge de trente-neuf ans Louis de Bourbon Prince de Condé, que l'histoire mettroit au rang des plus grands héros s'il eût été plus fidéle à son Souverain. Sa mort jetta les Calvinistes dans une furieuse consternation ; mais la Reine de Navarre tâcha de les rassurer, en offrant de mettre à leur tête le Prince de Bearn son fils, qui après avoir été instruit à l'école de l'adversité, devint le plus grand & le meilleur des Rois qu'ait jamais eu la France. Les Calvinistes le reconnurent pour leur Chef, & firent serment de ne point l'abandonner jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu une paix

sûre & honorable. Ils avoient encore un autre appui dans la personne de Henri de Condé, fils de celui qui étoit mort si malheureusement à la bataille de Jarnac. Comme les deux jeunes Princes n'avoient pas encore assez d'expérience, ils se laissoient conduire par l'Amiral de Coligni qui continua toujours la guerre, & qui eut le chagrin de perdre une bataille près de Moncontour, où son armée fut entiérement défaite par le Duc d'Anjou.

Quoique les rebelles eussent essuyé plusieurs pertes, on leur accorda la paix à des conditions aussi avantageuses que s'ils essent été toujours vainqueurs. Les plus éclairés d'entr'eux ne pensoient pas que cette paix pût être durable. (*) Les graces qu'ils obtinrent de la Cour leur parurent suspectes, mais ils ne voyoient pas à quoi aboutiroient tous les manéges d'une détestable politique. Ils étoient bien résolus de se te-

(*) On appella cette paix, *la paix boiteuse & mal assise*, parce qu'elle avoit été conclue au nom du Roi par les sieurs de Biron & de Mesmes dont le premier étoit boiteux, & l'autre portoit le nom de sa Seigneurie de Mal-assise.

nir sur leurs gardes, & se rendirent à la Rochelle (*) pour délibérer sur les moyens de ne point se laisser surprendre. Malgré toutes leurs précautions, ils donnerent dans le piége que leur tendit la Cour, & ils éprouverent d'une maniere bien funeste, qu'on ne doit jamais se fier à un ennemi qui a intérêt de nous perdre. Ce fut presque au milieu des réjouissances d'un (**) mariage, qu'on forma l'affreux projet de massacrer tous les Calvinistes qui se trouvoient à Paris & dans les Provinces. Voici quelle fut la premiere scene de cette sanglante Tragédie; tandis que l'Amiral de Coligni qui venoit de voir jouer le Roi à la Paulme, s'en retournoit à sa Maison, marchant fort lentement, parce qu'il lisoit une Requête qu'on venoit de lui présenter, on lui tira d'une fenêtre un coup d'Arquebuse qui lui emporta un doigt de la main.

(*) On accorda par le Traité de paix quatre Places de sûreté aux Huguenots, sçavoir, la Rochelle, la Charité, Montauban & Coignac.

(**) Le mariage du Prince de Bearn qui avoit pris le nom de Roi de Navarre avec Marguerite de France, sœur du Roi Charles IX.

droite, & qui le blessa au coude du bras gauche. S'étant arrêté, il dit, *Voilà le fruit de ma reconciliation avec le Duc de Guise.* Aussi-tôt les gens de sa suite coururent à la maison d'où le coup étoit parti & enfoncerent les portes; mais l'assassin, qui étoit un Gentilhomme appellé Maurevel, avoit déja pris la fuite. Le Roi ayant appris ces nouvelles, jura qu'il puniroit l'auteur d'un tel attentat. Il se retira au Louvre, donna ordre d'arrêter le Duc de Guise (*), alla visiter l'Amiral, & lui promit de le venger.

Les Calvinistes voyant ce qui venoit d'arriver à leur plus ferme appui, s'emporterent en de grandes menaces. Pardaillan entr'autres, assistant au souper de la Reine, parla avec beaucoup de hardiesse, & laissa entrevoir qu'on pourroit bien ne pas attendre que le Roi fît justice des coupables. Ces emportemens des Calvinistes, leurs assemblées publiques & particulieres, le tumulte que causoit dans tout Paris l'aventure de l'Amiral, déterminerent la Reine-Mere à exécuter le projet qu'elle méditoit peut-être depuis long-tems. Cette

(*) Il fut contraint de se cacher.

Princesse alla trouver le Roi, & lui dit, « Sire, il n'est plus tems de délibérer, » puisqu'il s'agit de votre Couronne, » de votre vie, & du salut de la Mai- » son Royale. Les Huguenots ne res- » pirent que la vengeance, & si vous » n'y mettez ordre promptement, Pa- » ris va devenir un champ de bataille » & un Théatre d'horreur. Le peuple » ne manquera pas de prendre le parti » des Calvinistes, & si ceux-ci ont » l'avantage, vous serez leur premiere » victime. Il faut les prévenir, & ne » différer que jusqu'à la nuit suivante, » l'exécution qui peut seule assurer vo- » tre repos & celui de tout le Royaume.

Ce discours épouvanta tellement le Roi, qu'il assembla sur le champ un Conseil composé des plus grands ennemis des Huguenots. La résolution fut prise de se défaire de l'Amiral & des principaux Chefs de leur parti. On mit en délibération si on envelopperoit dans ce massacre le Roi de Navarre, le Prince de Condé & les Maréchaux de Montmorency & de Damville. Tavannes s'y opposa fortement aussi bien que le Duc de Nevers, & tous conclurent à les sauver. Il ne s'agissoit plus que d'exécuter le projet qu'on venoit de former contre

les Huguenots. On en confia la conduite au Duc de Guise qui fut au comble de la joye, de pouvoir venger la mort de son pere sur l'Amiral qu'il soupçonna toujours d'en être l'auteur. Aussi-tôt qu'il fut chargé de cette affreuse commission, il donna ordre au Prévôt des Marchands qu'on mît les Bourgeois sous les armes, qu'on leur fit prendre une (*) marque pour se reconnoître, qu'au son du tocsin (**) on allumât des flambeaux aux fenêtres, & qu'ensuite on allât enfoncer les maisons des Seigneurs, des Gentilshommes & des soldats Huguenots, & qu'on fît main-basse sur eux sans quartier. Les Ducs de Montpensier & de Nevers avec plusieurs autres Seigneurs dont on étoit sûr, demeurerent en armes auprès du Roi, & les Gardes furent rangés dans la Cour du Louvre & devant la porte. Tout cela fut exécuté avec une promptitude & un secret que la haine des Catholiques contre les Huguenots pou-
1572. voit seule faire observer.

(*) Une manche blanche à l'habit, & une croix de même couleur au chapeau.

(**) On devoit sonner le tocsin à la cloche de l'Horloge du Palais.

Un peu avant minuit, le Duc de Guise accompagné de quelques Seigneurs & de plusieurs soldats, marcha vers l'Hôtel de l'Amiral, fit enfoncer la porte de la basse-cour ; aussi-tôt les satellites du Duc monterent à l'appartement de l'Amiral. Celui-ci dit à un appellé la (*) Besme qui entra le premier & qui étoit armé d'un large épieu, *Jeune homme, tu devrois respecter mes cheveux blancs; mais fais ce que tu voudras, tu ne m'abrégeras la vie que de fort peu de jours.* L'assassinat ne répondit à ces paroles, que par le coup qu'il lui porta dans la poitrine : en même tems ceux qui suivoient la Besme, percerent l'Amiral de plusieurs coups de poignard, & l'ayant achevé, le jetterent par les fenêtres. Le Duc de Guise le voyant mort à ses pieds, sçut se contenir, & ne laissa point appercevoir la joie que lui causoit la vûe d'un pareil objet. Il continua de donner ses ordres pour faire périr tous les Huguenots qui se trouverent dans la même maison & aux en-

(*) C'étoit un Allemand Domestique du Duc de Guise. Il étoit accompagné d'Achille Petrucci Siennois, de Sarlabous, Mestre de Camp & de quelques autres meurtriers.

virons. Pluſieurs (*) Seigneurs & Gentils-hommes furent maſſacrés ſans qu'il en échappât un ſeul, excepté le plus jeune (**) des fils de Monſieur de la Force.

(*) Teligni Gendre de l'Amiral, Guerchi, Lieutenant d'une Compagnie de gens d'armes, Rouvrai, le Marquis de Renel, la Force, Soubiſe, la Chataigneraye, Piles, Pombreton, Pluviaut; Lavardin, Baudiné, Pardaillan, Francœur & pluſieurs autres.

(**) Monſieur de la Force fut mené avec ſes deux fils, au bout de la rue des petits Champs. On donna d'abord pluſieurs coups de poignard au fils aîné qui s'écria. *Ah mon pere! Ah mon Dieu! Je ſuis mort,* dans le même moment, le pere tomba percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant, n'avoit reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi, *je ſuis mort.* Il ſe laiſſa tomber entre ſon pere & ſon frere dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allerent, en diſant, les voilà bien tous trois. Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps, il reſtoit un bas de toile au jeune de la Force. Un Marqueur du jeu de Paulme du Verdelet, voulut avoir ce bas de toile, en le tirant, il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant: *hélas*, dit-il, *c'eſt bien dommage, celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvoit-il avoir fait.* Ces paroles de compaſſion, obligerent le petit la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas,

Un pareil carnage ſe faiſoit dans le Louvre ſous les yeux même du Souverain. On pourſuivoit les proſcrits (*)

---

je ne ſuis pas encore mort. Ce pauvre homme lui répondit, *ne bougez mon enfant*, ayez patience. Sur le ſoir il le vint chercher, & lui dit, *levez-vous*, *ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un mauvais manteau. Comme il le conduiſoit, quelqu'un des bourreaux lui demanda qui eſt ce jeune garçon. C'eſt, lui répondit l'autre, mon neveu qui s'eſt enyvré. Voyez comme il s'eſt accommodé. Je m'en vais bien lui donner le fouet. Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & lui demanda 30 écus pour ſa récompenſe. De là le jeune la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'Arſenal, chez Monſieur de Biron ſon parent, Grand Maître de l'Artillerie. On le cacha quelque tems dans la chambre des filles. Sur le bruit que la Cour le faiſoit chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de Page ſous le nom de Baupuy. Cet enfant échappé au maſſacre de la Saint Barthelemi, eſt le fameux Maréchal de la Force qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui a vécu juſqu'à l'âge de 84 ans. J'ai tiré cette Note de la Préface qui eſt à la tête du Poëme de la Henriade.

(*) Un Huguenot nommé Tejan ayant le bras percé de deux coups, ſe ſauva dans la chambre de la Reine de Navarre pourſuivi par quatre Archers, il ſauta ſur le lit de cette Princeſſe, lui criant de lui ſauver la vie. Elle qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit, ſortit

jusques dans les appartemens des Princes & des Princesses. Les escaliers & les Galeries étoient couvertes de cadavres, & présentoient le plus affreux des spectacles. Le Louvre n'étoit pas le seul endroit où se passoient ces horreurs. Aussitôt qu'on eut donné le signal à l'horloge du Palais & au clocher de St. Germain l'Auxerrois, les Bourgeois armés & les soldats dont on avoit rempli tous les Quartiers de Paris, faisoient par-tout de terribles exécutions. Le Duc de Nevers & Tavannes suivis des troupes qu'ils avoient assemblées, couroient dans toutes les rues, criant que les Cal-

du lit toute effrayée, & se jetta dans la ruelle où Tejan se jetta aussi. Nancey, Capitaine des Gardes, arriva dans l'instant, chassa les Archers, & accorda la vie à Tejan. Un autre Huguenot nommé Bourse, poursuivi par des soldats, fut percé d'un coup de hallebarde, & tomba mort aux pieds de cette Princesse. Ce spectacle la fit évanouir; lorsqu'on l'eut fait revenir, Miossans, premier Gentilhomme du Roi, & Armagnac premier valet de Chambre de Charles, vinrent se jetter aux genoux de la Reine de Navarre, la conjurant d'intercéder pour eux. Elle courut en chemise dans la chambre du Roi pour demander la grace de ces malheureux, & elle l'obtint.

viniſtes avoient conſpiré contre leur Souverain, & contre toute la Maiſon Royale. La fureur des meurtriers n'avoit pas beſoin d'être excitée par ces nouveaux motifs. Ils maſſacroient impitoyablement leurs ennemis, ſans diſtinction de ſexe, d'âge & de condition. Chacun ſe ſervit d'une occaſion ſi favorable pour venger ſes querelles particulieres, & il y eut plus d'un Catholique enveloppé dans le malheur des Huguenots. Pendant cette funeſte nuit, & le jour de Saint Barthelemi, deux mille perſonnes furent égorgées. Le matin on vit la riviere toute couverte de corps morts. Une infinité de gens prenoient la fuite pour ſe dérober à cette horrible boucherie. Charles IX. oubliant qu'un Roi doit être le pere de ſes Sujets, en devint lui même le bourreau. Il tiroit ſur ces malheureux avec de longues Arquebuſes qu'on lui chargeoit les unes après les autres, & crioit de toute ſa force, *tuez, tuez*. Il ſe comporta encore d'une maniere bien indigne à l'égard de Coligny; car après que la populace eut traîné par les rues le corps de cet Amiral, & qu'enſuite elle l'eut pendu au gibet de Montfaucon, il ſe tranſporta dans ce lieu pour contem-

pler un si triste objet, & comme quelques gens de sa suite se bouchoient le nez à cause de la mauvaise odeur du cadavre, il se moqua d'eux, & leur dit, *l'odeur d'un ennemi mort, est toujours agréable.*

Après toutes ces sanglantes exécutions. Charles fit venir dans son cabinet le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Jettant sur eux des regards terribles, il leur parla en ces termes. « Je » viens de me venger de mes plus cruels » ennemis ; J'aurois pû vous traiter » comme eux, puisque c'est sous votre » autorité qu'ils m'ont fait la guerre. » La tendresse que j'ai pour les Princes » de mon sang, l'emporte sur ma justice. » Je vous pardonne, à condition que » vous reprendrez la Religion des Rois » nos ancêtres, & que vous renoncerez » à une secte dont les fureurs ont mis » tout mon Royaume en combustion. » Sans cela je ne puis vous sauver, & le » peuple ne vous épargnera pas plus » que le moindre de mes Sujets.

Le Roi de Navarre témoigna beaucoup de soumission aux volontés du Roi; mais le Prince de Condé répondit fiérement que la crainte de la mort ne l'obligeroit jamais à trahir sa Religion. Le

Roi outré de colere, le traita d'opiniâtre, de séditieux, de rebelle, & le chassa de sa présence, avec menaces de le faire mourir, si dans trois jours il ne changeoit de sentimens. Il fut ensuite question de sçavoir si le Roi avoueroit le massacre de la St. Barthelemy, ou si on l'attribueroit au ressentiment de la Maison de Guise. On prit le premier parti, & Charles IX. se chargea d'un fait si odieux. Ce Prince alla au Parlement tenir son lit de justice, & y exposa les motifs qui l'avoient déterminé à prendre des voyes si violentes. « Ce n'a » été que malgré moi, dit-il, que j'en » suis venu à de pareilles extrêmités; » mais je sçais que nos ennemis avoient » formé une nouvelle conspiration con- » tre la Maison Royale. Leur dessein » étoit de mettre la Couronne sur la » tête du Prince de Condé pour faire » triompher l'hérésie dans tout le » Royaume. J'ai arrêté leurs complots, » & j'ai préservé l'Etat des malheurs » dont il étoit menacé.

Christophe de Thou, premier Président, loua à cette occasion la prudence du Roi, qui dans une rencontre si importante, avoit mis très-utilement en pratique cette fameuse maxime de Louis

XI. *Qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas régner.* Étoit-ce au Chef du Parlement de Paris à faire l'éloge d'une action qui portoit une si furieuse atteinte à la réputation du Roi ? On travailla ensuite au procès du malheureux Coligny & de ses complices. Quand on eut fait les informations, on prononça un Arrêt par lequel l'Amiral fût déclaré criminel de Lèze-Majesté, perturbateur du repos public, Chef de la Conspiration contre le Roi & l'Etat ; & il fut ordonné que son corps ou son effigie (*) seroit traîné sur la Claye par le Bourreau, ensuite attaché à une potence à la Place de Grêve, & de là porté à Montfaucon ; que sa maison seroit rasée, & que tous les ans on feroit une procession générale dans Paris pour remercier Dieu de la découverte de cette conspiration. L'Arrêt

(*) L'Arrêt fut exécuté sur une effigie de paille, à la bouche de laquelle on affecta de mettre un cure-dent, parce que l'Amiral y en avoit presque toujours un, d'où vint une espece de proverbe en France, Dieu nous garde du cure-dent de l'Amiral & de la patenotre du Connétable, parce que le premier en se curant les dents, & l'autre en disant son chapelet, donnoient quelquefois des ordres très-févéres.

rêt

rêt du Parlement fut envoyé dans presque toutes les Cours étrangeres, où le massacre de la St. Barthelemy ne pouvoit produire que de très-méchans effets. Mais cette précaution étoit-elle suffisante pour disculper un Roi qui venoit de se porter à de tels excès contre son peuple? Charles ne se contenta pas d'inonder sa Capitale de sang. Il envoya des Couriers dans presque toutes les Provinces, pour ordonner aux Gouverneurs & aux Commandans de faire main-basse sur tous les Huguenots. Ces ordres cruels ne furent que trop bien exécutés. Il se trouva cependant de vrais citoyens qui, refuserent de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes, & qui crurent servir le Roi en lui désobéissant.

Il n'est pas bien décidé si cet horrible massacre avoit été résolu long-tems avant l'exécution, ou s'il ne fût occasionné que par l'imprudence des Huguenots & par les menaces qu'ils firent après la blessure de l'Amiral; les sentimens sont partagés là-dessus. Quoiqu'il en soit, il est certain que depuis l'établissement de la Monarchie, on n'avoit vû aucun de nos Rois recourir à de pareils moyens, pour réprimer les atten-

tats de leurs Sujets. Ce fut principalement, par les conseils de Catherine de Médicis que Charles IX. se porta à cet excès de cruauté. Les artifices qu'on employa pour attirer les Huguenots dans le piége qu'on leur tendit, firent bien voir qu'une si odieuse intrigue ne pouvoit avoir été conduite que par une Princesse Italienne.

Le Roi de Navarre & le Prince de Condé qui s'étoient vûs sur le point de périr, jugerent à propos, pour mettre leurs jours en sûreté, de se conformer aux intentions du Roi. Ils abjurerent donc la Religion qu'ils avoient professé jusqu'alors. On crut que cette conversion forcée ôteroit aux Calvinistes les moyens de se relever du furieux coup qui les avoit abattus. Les espérances de la Cour furent vaines, & la France se trouva replongée peu à peu dans les plus terribles malheurs.

Charles IX. étant mort sans laisser d'enfans, la Couronne passa sur la tête de son frere qui étoit pour lors Roi de Pologne, & qui vint prendre possession de ses nouveaux Etats. Les grandes qualités que ce Prince avoit fait paroître avant que d'être Roi, disparurent aussitôt qu'il fut monté sur le Trône.

Ce n'étoit plus ce Duc d'Anjou qui dès l'enfance, marchoit à grand pas dans la carriere des Héros, & qui s'étoit fait une réputation si éclatante, que tous les suffrages d'une nation belliqueuse se réunirent en sa faveur lorsqu'elle voulut choisir un Souverain. Henri III. (c'est le nom de ce nouveau Monarque) devint tout-à-coup un Prince timide, foible, irrésolu, indolent, prodigue, débauché & superstitieux. L'amour & l'estime que les François avoient eu pour lui d'abord, se changea bien-tôt en haine & en mépris. Cette disposition des peuples à l'égard de leur Souverain, nous prépare aux tristes événemens dont je vais faire le récit.

A peine Henri III. fut-il arrivé en France, qu'il commença à faire la guerre aux Huguenots, mais ce fut avec assez peu de succès. On étoit déja si mécontent de son regne, qu'on forma contre lui une Conspiration. Le projet des Conjurés étoit de faire périr le Roi, & de mettre le Duc d'Alençon sur le Trône. Ce détestable complot ayant été découvert, Henri III. se trouva fort embarrassé sur la maniere dont il se comporteroit à l'égard du jeune Prince à qui les rebelles destinoient la Couronne.

Il le fit venir en sa présence, & lui dit d'un ton menaçant. » Vous avez conspiré contre la vie de votre frere & de » votre Souverain. J'en suis bien infor- » mé, & vous mérités la mort. Le Duc d'Alençon se jetta aux pieds du Roi, confessa qu'on lui avoit proposé cet horrible attentat ; mais il soutint qu'il n'y avoit jamais donné son consentement. Le Roi après lui avoir reproché sa mauvaise conduite, lui pardonna, en déclarant que ce seroit pour la derniere fois. On ne chercha point à faire arrêter les autres Conjurés ; on crut qu'il étoit plus à propos de les laisser prendre la fuite & se sauver hors du Royaume. C'est ce qui arriva lorsqu'ils sçurent que la Conspiration étoit découverte.

Le Duc d'Alençon qui sembloit ne plus penser qu'à mériter par sa conduite les bonnes graces de son frere, s'échappa de la Cour lorsqu'on y pensoit le moins, & prit la route de Dreux avec une grosse escorte. Une infinité de mécontens allerent aussi-tôt le joindre, & formerent un corps de troupes assez considérable. Les Allemands vinrent au secours des rebelles qu'ils mirent en état de résister à leur Souverain. Henri ne sçavoit comment s'y prendre pour dissi-

per l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Ses folles largesses avoient épuisé le Trésor Royal, de sorte qu'il étoit très-difficile, faute d'argent, de mettre une armée en campagne. On vint cependant à bout d'en assembler une de treize mille hommes, dont on donna le commandement au Duc de Guise. Celui-ci trouva le moyen d'envelopper une partie (*) des rebelles, & il en auroit fait un furieux carnage sans un coup de pistolet qu'il reçut à la joue gauche au-dessous de l'œil. Cette blessure qui empêcha le Duc de poursuivre les ennemis, se trouva moins dangereuse qu'on ne l'avoit cru d'abord. La cicatrice qui resta au visage de ce Général, lui fit donner le surnom de (**) Balafré dont

(*) Ils avoient à leur tête le Prince de Condé.

(**) A Eu, petite Ville de Normandie, on voit dans l'Eglise des Jésuites deux Mauzolées avec la figure du Duc & de la Duchesse de Guise en marbre blanc. Dans le bloc de marbre dont on s'est servi pour faire la statue de la Duchesse, il s'est trouvé une veine bleue directement à la joue gauche. Si le Sculpteur avoit pû le prévoir, il se seroit servi de ce bloc pour faire la statue du Duc. La veine bleue qui étoit dans cette partie du marbre,

il ne s'offenſoit pas. Il y eut entre les deux partis une trêve de ſix mois qui fut ſuivie d'un Traité de Paix, par lequel on accorda aux Huguenots le libre exercice de leur Religion, des Charges dans la Magiſtrature, des Places (*) de ſûreté dans le Royaume, & pluſieurs autres avantages.

L'Edit de Pacification qui fut publié à ce ſujet, chagrina très-fort les Catholiques qui craignoient de voir le Calviniſme s'établir en France ſur les ruines de l'Egliſe Romaine. La frayeur qu'ils eurent de voir l'ancienne Religion anéantie, donna lieu à cette confédération, qu'on appella *la Ligue*, & qui cauſa un embraſement univerſel dans tout
1576. le Royaume. Les Confédérés s'engagerent par ſerment d'expoſer leurs biens & leurs vies pour la défenſe de la Religion Romaine. Sous prétexte de ſervir

auroit repréſenté la balafre du Duc de Guiſe, & cela auroit produit un effet admirable. Le hazard en a décidé autrement.

(*) Aigues-mortes & Beaucaire, Périgueux & le Mas de Verdun en Guyenne, Nions & Serres, Ville & Château en Dauphiné, Yſſoire en Auvergne & Seme-la-grand-Tour & tout ſon circuit en Provence.

le Roi & l'Etat, ils se comporterent en véritables rebelles, puisqu'il n'est jamais permis aux Sujets de former de pareilles Associations sans le consentement du Souverain. Ce qu'il y eut de plus odieux dans leur conduite, c'est qu'ils engagerent les Espagnols à entrer dans la sainte Ligue, comme ils l'appelloient alors. Philippe II. qui trouvoit son intérêt à entretenir les divisions de la France, n'eut garde de refuser des secours aux Confédérés. Son prétendu zèle pour la Religion servoit à couvrir les manœuvres de sa détestable politique. On verra le rôle odieux qu'il joua pendant tout le tems de nos guerres civiles.

Henri III. qui voyoit deux partis puissans dans son Royaume, & qui n'avoit pas la force de les réprimer, sentit bien qu'il lui faudroit se déclarer pour l'un ou pour l'autre. Ce fut dans l'Assemblée des Etats Généraux qui se tenoit à Blois, que le Roi se décida en faveur de la Ligue. Par cette démarche il fit connoître aux Huguenots qu'il n'avoit pas dessein de les ménager, ni de faire observer le dernier Edit de Pacification. Il n'en falloit pas davantage pour les engager à prendre les armes;

aussi la France se vit encore en proye aux fureurs d'une guerre civile.

1584. La Ligue ne commença à éclater qu'après la mort du Duc (*) d'Alençon. Ce Prince après avoir tenté inutilement d'épouser (**) la Reine d'Angleterre, & de se procurer une Souveraineté dans les Pays-bas, mourut à Château-Thierri, & fut extrêmement regretté malgré son peu de mérite. On prévoyoit que sa mort alloit plonger le Royaume dans un abîme de malheurs. Il étoit l'héritier présomptif de la Couronne, parce que Henri III. n'avoit point de fils, & la succession regardoit par conséquent le Roi de Navarre qui depuis quelques années s'étoit éloigné de la Cour, en déclarant que la profession qu'il avoit faite de la Religion Catholique depuis le massacre de la St. Barthelemy, n'étoit qu'un effet de la contrainte & de la violence qu'on lui fit alors, & qu'il embrassoit de nou-

(*) Il avoit pris le titre de Duc d'Anjou quelque tems après l'élévation de son frere sur le Trône.

(**) La Reine Elisabeth qui n'eut jamais dessein de se marier, & qui promit cependant à différens Princes de les épouser.

veau la Religion dans laquelle il avoit été élevé par la Reine sa mere. Les Ligueurs eurent par-là un beau prétexte pour autoriser leurs démarches ; ils firent connoître dès-lors qu'ils ne reconnoîtroient jamais pour leur Souverain un Prince qui ne manqueroit pas un jour de placer l'hérésie sur le Trône. Le zèle dont ils paroissoient animés pour les intérêts de la Religion, attira dans leur parti tous ceux qui se piquoient d'être bons Catholiques. Ils ne s'imaginoient pas mériter le titre odieux de rebelles, en s'associant pour frustrer un Prince de ses droits légitimes ; comme si cette Religion dont ils embrassoient la défense, ne leur eût pas prescrit d'être fidéles à leurs Souverains tels qu'ils pussent être.

Dans l'intervalle de sept à huit années que la Ligue demeura dans l'inaction, le Duc de Guise qui en étoit le Chef, mit à profit tout ce qui pouvoit servir à son dessein, & sur-tout le mépris où Henri III. étoit tombé par sa conduite. Le Duc assembla (*) ses prin-

(*) Le Duc de Mayenne, frere du Duc de Guise, le Cardinal de Guise, le Duc de Nevers, le Baron de Seneçay, Rosne, Menne-

cipaux partisans proche de Nancy, & leur représenta la triste situation du Royaume, les désordres du Gouvernement, abandonné à la discrétion des Favoris, le malheur des peuples réduits au désespoir par des impositions exorbitantes, les contributions énormes qu'on exigeoit du Clergé, le peu d'égards qu'on avoit pour la plus haute Noblesse. « Je suis né François, ajouta-» t-il, & tenant par tant d'endroits à la » Maison de France, je ne puis envi-» sager qu'avec douleur le déplorable » état de ma patrie. Le mal est si pres-» sant, qu'il faut y apporter un prompt » remede. L'association faite depuis huit » ans, est le seul qu'on puisse employer. » On n'a que trop tardé à s'en servir ; » un plus long retardement le rendroit » inutile.

On ne délibéra pas long-tems sur le fond de l'affaire, parce que la plûpart de ceux qui composoient l'assemblée, avoient déja pris leur parti. Les Mi-

ville, Mandreville & quelques autres, Le Duc de Lorraine se rendit aussi à cette assemblée. Le Duc Casimir y envoya un homme de sa part, & le Roi d'Espagne y eut ses Agens secrets.

niſtres d'Eſpagne qui étoient charmés de voir la France en combuſtion, offrirent tout l'or des Indes pour faire réuſſir le projet des Ligueurs. Cette Aſſemblée fut ſuivie d'une autre qui ſe tint à Joinville, dans laquelle on réſolut de reconnoître le Cardinal de Bourbon pour Roi de France, ſuppoſé que Henri III. mourût ſans enfans, de recevoir dans le Royaume le Concile de Trente, & de faire rendre Cambrai aux Eſpagnols, à condition qu'ils fourniroient cinquante mille écus d'or tous les mois pour faire la guerre aux Huguenots.

La révolte étant réſoluë, on envoya ordre à tous ceux qui avoient ſigné la Ligue, de ſe tenir prêts à prendre les armes. On preſcrivit enſuite aux gens d'Egliſe les moyens dont ils devoient ſe ſervir pour mettre les eſprits en mouvement Ils ne s'acquitterent que trop bien de la commiſſion dont ils furent chargés. Les Prédicateurs dans les Chaires, les Curés dans leurs prônes, les Profeſſeurs dans leurs écoles ſe répandoient en invectives contre la Cour, & n'épargnoient pas la perſonne du Roi. Henri ſenſible à ſes outrages, & voyant que les Ligueurs commençoient à prendre les armes, aſſembla ſon Conſeil pour

délibérer sur les moyens de prévenir le soulevement. Le résultat de la délibération fut que le Roi feroit publier une Déclaration, par laquelle il défendoit toutes sortes de Ligues & d'associations dans son Royaume, & regardoit comme criminel de Lèze-Majesté quiconque en feroit auteur ou complice. Cette Déclaration embarrassa fort peu les Ligueurs. Ils firent sous main leurs préparatifs, & tâcherent d'engager le Pape Grégoire XIII. dans leur parti. Le (*) Cardinal de Pellevé, Jacques de la Rue Chanoine de Notre-Dame de Paris, le Pere (*) Mathieu Jésuite, qu'on appelloit le Courier de la Ligue, se donnoient de grands mouvemens pour gagner les Cardinaux. Ceux-ci conseillerent au Pape de ne rien précipiter, & de ne se déclarer pour les Ligueurs, que lorsqu'on seroit bien sûr que leur parti

(*) Nicolas de Pellevé étoit d'une famille noble de Normandie. Il étoit tout dévoué à la Maison de Lorraine, parce qu'il lui devoit sa fortune.

(**) Le Pere Mathieu, Lorrain de naissance, fut employé par les Ligueurs en diverses négociations, sur-tout à Rome. Ses fréquens voyages lui firent donner le nom de Courier de la Ligue.

étoit le plus fort. Le Pape approuva cependant l'aſſociation faite contre les Hérétiques, & déclara que la guerre contre les Huguenots étoit juſte & légitime, & qu'il étoit permis non-ſeulement de les pourſuivre à toute outrance, mais encore ceux qui les favoriſeroient ou qui leur donneroient du ſecours, fuſſent-ils même de *qualité Royale*. Grégoire ne voulut jamais donner cette déciſion par écrit. Ce refus inquiéta le Duc de Nevers qui ne pouvoit ſe déterminer à prendre les armes contre ſon Souverain, à moins que le Pape n'approuvât cette démarche. Le Confeſſeur du Duc leva tous ſes ſcrupules, & lui fit entendre qu'il ne pouvoit rien faire de plus louable que d'embraſſer le parti des Ligueurs.

Le Duc de Guiſe ſe voyant ſi bien appuyé à Rome, & comptant ſur le ſecours des Eſpagnols qui le preſſoient de ſe déclarer ouvertement, aſſembla enfin ſes troupes, & ſe diſpoſa à exécuter les projets que lui ſuggéroit ſon ambition. Mais avant que de rien entreprendre, le Cardinal de Bourbon publia une eſpece de manifeſte contenant les motifs de la priſe des armes par les Princes & les Seigneurs de la Ligue. Ce Cardinal

étoit (*) un Prince d'un génie médiocre, facile à gouverner par ceux qui avoient pris quelque ascendant sur son esprit, tel en un mot qu'il le falloit pour seconder les projets du Duc de Guise. Celui-ci représenta au vieux (**) Prélat que la succession au Trône le regardoit incontestablement, puisque le Roi de Navarre en étoit exclu par sa qualité d'hérétique, & qu'il ne devoit donc pas balancer un instant à se déclarer Chef de la Ligue. Le Cardinal se laissa séduire, & commença à prendre le titre de premier Prince du Sang. Il publia une Déclaration dans laquelle il exposoit les désordres du Gouvernement, le péril dont la Religion étoit menacée, les ressources qu'il avoit pour remédier (***) aux malheurs du Royaume, enfin

---

(*) Ce Cardinal étoit frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, qui fut tué au siége de Rouen, & de Louis Prince de Condé, que le Baron de Montesquieu tua à la bataille de Jarnac.

(**) Il étoit pour lors âgé de soixante & deux ans.

(***) Il donna une liste de ceux qui entreroient dans l'association. On y voyoit les Princes de la Maison d'Autriche en Allemagne, le Roi d'Espagne, les Archevêques de

il s'adressoit à la Reine-Mere & la conjuroit de le seconder dans ses louables desseins. Cette Déclaration augmenta le nombre des Ligueurs.

Le Roi de Navarre ne sçavoit quel parti prendre pour dissiper l'orage qui étoit prêt à fondre sur sa tête. On lui conseilloit de soutenir ses droits les armes à la main. Comme sa qualité d'hérétique le rendoit déja assez odieux, il ne vouloit pas qu'on eût encore à lui reprocher d'être l'auteur de la guerre civile. Le seul moyen qui lui restoit pour déconcerter les projets de ses ennemis, étoit de changer de Religion; mais un cœur droit ne fait jamais une pareille démarche par des motifs d'intérêt, lors même qu'il s'agit de la plus brillante fortune. Une si noble façon de penser est fort rare à la Cour; aussi Roquelaure voyant un Ministre qui engageoit le Roi de Navarre à persister dans sa croyance, lui dit brusquement, *crois-tu qu'une paire de Pseaumes à la*

Cologne & de Mayence, les Ducs de Savoye, de Ferrare, de Cléves & de Parme; le Grand-Maître de Malthe, la Seigneurie de Venise; les Républiques de Genes & de Lucques, le Duc de Florence & le Prince d'Ecosse.

Huguenote, puisse entrer en concurrence avec une Couronne? Tout ce que purent dire les Courtisans, ne fut pas capable d'ébranler le Roi de Navarre. Il aima mieux s'exposer au péril de perdre un bien pour l'acquisition duquel on a coutume de tout sacrifier, que d'abjurer une Religion qu'il croyoit alors la meilleure & la plus sûre. Ce Prince quoique résolu à ne pas commencer la guerre, ne négligeoit pas cependant ses intérêts, & travailloit à se précautionner contre les entreprises des Ligueurs. Il envoya (*) un de ses partisans en diverses Cours étrangeres, pour solliciter les secours dont il comptoit avoir besoin. Ce fut alors que les Prêtres & les Moines commencerent à crier dans leurs prônes & leurs sermons, qu'il y avoit une conspiration générale des Princes Protestans contre les Catholiques. Aussitôt les Ligueurs prirent les armes; ils étoient commandés par le Duc de Guise, qui pour soutenir la Religion Romaine, ne s'embarrassoit pas de détruire la puissance Royale. C'étoit un de ces hommes que leurs qualités supérieures

(*) En Dannemarck, en Angleterre, & chez plusieurs Princes Protestans d'Allemagne.

rendent propres à jouer le premier rôle dans un état Monarchique ou Républicain, & qui, faute d'occuper le rang pour lequel la nature sembloit les avoir formés, sont capables de se porter à toutes sortes d'excès pour réparer cette espéce d'injustice. Le Duc de Guise placé sur le Trône, eût été un grand Roi, né pour obéir, ce fut un sujet très-dangereux. Valeur, intrépidité, étendue de génie, fermeté, prudence, activité, toutes ces vertus héroïques formoient son caractere. Sa bonne mine, son air noble, ses manieres engageantes lui concilioient tous les cœurs; de sorte qu'il étoit tout à la fois l'idole du peuple & des soldats. Des qualités si brillantes devoient-elles être si funestes à la patrie? Dès que le Duc de Guise se vit à la tête d'une armée, il se mit en campagne, & s'empara de plusieurs Places. Je n'entrerai point dans ls détail de toutes ces opérations militaires, il me suffira de rapporter ce qui arriva de plus remarquable pendant ces tems de trouble & de division.

Henri III. continuoit de se déshonorer sur le Trône par sa foiblesse & son indolence. Avec un peu de fermeté & de courage, il seroit venu à bout

dans les commencemens de réprimer la Faction qui portoit un coup si mortel à l'autorité Royale; mais il donna le tems au Duc de Guise de fortifier son parti, de sorte que le Chef de la Ligue se vit en état de prescrire des Loix à son Souverain. Il força le Roi de publier un Edit (*) qui anéantissoit tous les privilèges qu'on avoit accordés aux Huguenots. On ne peut exprimer la douleur qu'en conçut le Roi de Navarre. (**) Ce Prince se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de perdre la Couronne, ou de mettre le Royaume en combustion pour soutenir ses droits. Il sentoit une répugnance extrême à prendre le dernier parti, parce qu'il falloit se déclarer contre le Roi qui avoit eu la foiblesse de souscrire à toute les propositions des Ligueurs. Cependant comme il n'étoit pas d'humeur à laisser passer en d'autres mains le sceptre qui lui étoit destiné, il prit des mesures pour s'opposer aux projets de ses ennemis. Sur ces entrefaites, Sixte V. (***) qui

(*) L'Edit de Nemours.

(*) L'Edit de Nemours fit une telle impression sur le Roi de Navarre, qu'une partie de sa moustache blanchit tout-à-coup.

(***) Il venoit de succéder à Gregoire XIII.

de la plus vile condition, étoit parvenu à la premiere dignité de l'Eglise, publia une Bulle contre le Roi de Navarre & contre le Prince de Condé, par laquelle il les excommunioit tous deux, les privoit eux & leurs successeurs de tous leurs Etats, & spécialement du droit de succession à la Couronne de France, & donnoit à tous leurs vassaux & Sujets, l'absolution de leur serment de fidélité. Les Pontifes Romains se croyoient alors les arbitres des Rois, & étendoient leur autorité bien au-delà de ses bornes légitimes. Ce n'est pas que Sixte V. approuvât la Ligue. Il la regardoit comme un complot exécrable, & il envoya même aux Galeres plusieurs Moines qui avoient tenu des propos injurieux sur le compte de Henri III. mais il ne pouvoit consentir à voir le Trône de France occupé un jour par un Prince Hérétique.

Le Roi de Navarre se voyant tous les jours attaqué par de nouveaux libelles, jugea à propos d'y répondre, & ce fut dans un de ces especes de Manifeste qu'il offrit nonobstant l'inégalité du rang & de la condition, de vuider sa querelle avec le Duc de Guise dans un combat singulier, pour épargner le sang de la Noblesse & du peuple que la guerre

civile alloit faire répandre. Ensuite pour se venger du Pape, il publia contre lui un Ecrit qu'il trouva le moyen de faire afficher aux portes du Vatican. Il eût été à souhaiter que ces disputes de Religion n'eussent produit que des libelles. Mais avant que ces troubles fussent terminés, il devoit couter la vie à des milliers d'hommes.

Le Duc de Guise se voyant en état de parler & d'agir en Maître, ne pensa plus qu'à contraindre Henri III. à prendre les armes contre les Calvinistes. Ceux-ci songerent à se défendre, & les hostilités commencerent de part & d'autre avec cet acharnement & cette fureur qui caractérise les guerres de Religion. Comme on sçavoit que Henri III. ne s'étoit déclaré que malgré lui en faveur de la Ligue, & qu'il entretenoit des correspondances secrettes avec le Roi de Navarre. Les seize (*) (c'est ainsi

(*) C'étoient des Bourgeois de Paris qui s'étoient associés pour mettre la Capitale dans les intérêts de la Ligue générale. Ils choisirent six d'entr'eux auxquels ils distribuerent les seize Quartiers de la Ville pour y gagner des partisans, y semer les bruits utiles à la Faction, & y porter les ordres de leur Conseil. C'est du nombre des Quartiers de Paris & non pas

qu'on appelloit les membres d'une Ligue particuliere qui s'étoit formée à Paris) publierent un Mémoire séditieux dans lequel on accusoit le Roi de vouloir ruiner la Religion Catholique, & introduire dans le Royaume des troupes étrangeres pour y mettre tout à feu & à sang. Les Factieux après avoir fait connoître le sujet de leurs allarmes, déclaroient qu'ils étoient déterminés à tout entreprendre pour la conservation de leurs biens, de leurs vies & de leur Religion. Voilà jusqu'où des Sujets poussoient l'audace à l'égard de leur Souverain.

Tandis que le trouble & le désordre régnoient dans la Capitale, les Provinces ne jouissoient pas d'un sort plus heureux. On étoit occupé de part & d'autre à prendre des Places, & à se livrer de petits combats. Les armées des deux partis se joignirent auprès de Coutras, & il fallut en venir aux mains. Le Roi de Navarre avant la bataille, se tournant vers les Princes de Condé & de Soissons, leur dit, en les quittant

---

de celui des personnes que cette association fut depuis appellée la Ligue des Seize.

pour aller prendre son poste. *Souvenez-vous que vous êtes du Sang de Bourbon, & vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné*; *& nous*, lui répondirent-ils, *nous vous montrerons que vous avez de bons cadets.* L'armée Catholique étoit commandée par le Duc de Joyeuse qui montra moins d'habileté que de courage. On ne peut pas dire la même chose du Roi de Navarre: Ce Prince fit paroître toute la conduite d'un grand Capitaine, & s'exposa dans le plus chaud de la mêlée comme un simple soldat. Aussi remporta-t-il une victoire complette. Plus de quatre mille Catholiques resterent sur le champ de bataille, & leur Général fut (*) du nombre des morts. Le Roi de Navarre se comporta très-généreusement à l'égard des vaincus, & donna des preuves de cette bonté d'ame qui le rendit dans la suite si cher à ses Sujets. Il avoit encore bien des disgraces à essuyer avant de pouvoir rendre les François heureux.

(*) Le Duc de Joyeuse fut tué d'un coup de pistolet après la perte de la bataille lorsqu'il se retiroit seul vers son artillerie. Son frere qui s'appelloit Saint Sauveur, perdit aussi la vie à la bataille de Coutras.

Les Calvinistes du Royaume formidables par eux-mêmes, le seroient devenus bien davantage avec le secours des étrangers. Aussi le Duc de Guise fit-il tous ses efforts pour chasser les Allemands qui commençoienr à inonder la France. Il en vint à bout & les obligea de retourner dans leur pays. Le service qu'il rendit au parti Catholique, fut extraordinairement exalté par ses partisans. Toutes les chaires (*) retentissoient des éloges qu'on donnoit au Chef de la Ligue, tandis qu'on vômissoit contre le Roi les plus furieuses invectives. La Sorbonne même se laissa corrompre, & publia des décisions (**) contraires aux maximes fondamentales du Gouvernement. On proposa aussi d'établir ce fa-

(*) Les plus emportés de tous les Prédicateurs, étoient Prévôt Curé de St, Severin & Boucher Curé de St. Benoît. Le Docteur Poncet s'étoit aussi signalé par ses discours séditieux, mais il ne vivoit plus depuis quelque tems.

(**) Il fut décidé par la Sorbonne qu'on pouvoit ôter le Gouvernement aux Princes qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au Tuteur qu'on avoit pour suspect.

meux (*) Tribunal qui retient les peuples dans la Religion par la crainte des châtimens, & qui fait plus d'hypocrites que de vrais Chrétiens. Enfin dans une Assemblée que les principaux Ligueurs tinrent à Nancy, on dressa un Mémoire dont tous les articles étoient préjudiciables à l'autorité Souveraine ; on voulut forcer le Roi à y souscrire, & à dégrader lui-même la Majesté Royale. Henri III, feignit de ne pas trop désaprouver cet écrit audacieux, & promit de poursuivre les Huguenots à toute outrance.

Le Duc de Guise vint à Paris, & y fut reçu au milieu des acclamations. Il se rendit au Louvre, alla saluer le Roi, & ne parla que de son attachement au service de Sa Majesté. Henri III. sçachant que son plus mortel ennemi devoit paroître en sa présence, eut envie de le faire poignarder. Quelques Seigneurs à qui il laissa entrevoir son dessein, lui représenterent qu'il y avoit trop de

(*) On proposa dans l'Assemblée de Nancy, d'établir le Tribunal de l'Inquisition au moins dans les principales Villes du Royaume.

danger

danger à prendre un parti si violent, que toute la Cour & Sa Majesté la premiere, seroient les victimes d'une populace furieuse, qui ne respecteroit rien lorsqu'il s'agiroit de venger la mort d'un homme dont elle étoit idolâtre. Ces considérations déterminerent le Roi à essuyer l'insulte que vint lui faire le Duc de (*) Guise, sous prétexte de l'assurer de son respect, & de justifier sa conduite.

Le Duc de Guise resta à Paris, & continua d'y braver son Souverain. Ce fut inutilement que la Reine-Mere voulut l'engager à en sortir. Il se trouvoit trop bien au milieu d'une Ville dont les habitans étoient entiérement dévoués à ses intérêts. Comme les Parisiens lui donnoient tous les jours de nouvelles preuves de leur affection, & paroissoient disposés à tout entreprendre pour son service, il étoit à craindre qu'il ne tramât quelques desseins contre la per-

(*) Le Duc de Guise étoit venu au Louvre sans escorte. On dit que se voyant si fort engagé, sa fermeté l'abandonna pour un moment, & qu'on le vit pâlir. Il promit bien en sortant du Louvre de n'y plus revenir que bien accompagné.

sonne du Roi. La Cour en conçut des soupçons qui déterminerent Henri III. à quitter promptement sa Capitale. Ce Prince se retira à Chartres où les Parisiens vinrent quelque tems après le trouver, pour lui demander pardon de la conduite qu'ils avoient tenue à son égard. La maniere dont on s'y prit pour le fléchir, attendrit le peuple jusqu'aux larmes, & fit rire les Courtisans. Une procession (*) de Capucins qui se déchiroient les épaules à coups de discipline, devoit naturellement produire ces différens effets.

Le Parlement députa aussi quelques-uns de ses membres, qui témoignerent au Roi la douleur que leur avoit causé

(*) Il partit de Paris une procession de Capucins pour aller à Chartres. Ces Religieux portoient à la main divers instrumens de la Passion, & un d'eux avoit une grande croix sur les épaules, & représentoit notre Seigneur allant au Calvaire. Le Capucin qui portoit la croix, étoit Henri de Joyeuse, frere du Duc de ce nom, qui avoit été tué à la bataille de Coutras. Henri de Joyeuse avant d'entrer chez les Capucins, avoit été un des Mignons du Roi. Il n'étoit encore que Novice dans le tems dont nous parlons, & portoit le nom de frere Ange. Ce fut un des plus ardens Ligueurs.

l'affaire des (*) barricades. Ils supplioient Sa Majesté de revenir à Paris pour y rétablir l'ordre & la tranquillité, protestant qu'ils contribueroient de tout leur pouvoir à faire rentrer le peuple dans l'obéissance qu'ils devoient à leur Souverain. Henri III. reçut les Députés du Parlement avec bonté. Il leur ordonna de continuer les fonctions de leurs charges & de persévérer dans leur devoir ; « les Parisiens, ajouta-t-il,
» se sont rendus coupables envers moi.
» Le repentir qu'ils témoignent de
» leur faute, me détermine à leur en
» accorder le pardon ; mais s'il leur ar-
» rive jamais de manquer à la fidélité
» qu'ils me doivent, je me vengerai
» d'une maniere terrible sur eux & leur

(*) Le Roi ayant voulu introduire des Suisses dans Paris & les joindre aux Gardes Françoises pour se rendre maître des principaux postes, & contenir les Bourgeois par ce moyen, les Factieux firent des barricades avec des tonneaux, ils tendirent les chaînes dans les principales rues, & enfermerent les troupes du Roi, qui se trouverent exposées aux mousquetades & aux pavés dont on les accabloit par les fenêtres. C'est ce qu'on appe la *la journée des barricades*. La premiere de ces barricades fut faite par une troupe d'Ecoliers.

» poſtérité. La ſplendeur & la richeſſe
» de leur ville dépend de ma préſence,
» de la réſidence des Tribunaux & des
» Ecoles qui y ſont établis, en tranſ-
» portant ailleurs les bienfaits dont mes
» Prédéceſſeurs les ont comblés, je fe-
» rois de Paris un vaſte deſert. Que
» les habitans de cette Ville ne me for-
» cent pas déſormais à leur faire ſentir
» le poids de mon indignation & de ma
» colere.

Ces menaces intimiderent les Pariſiens. Le Duc de Guiſe qui s'en apperçut, jugea à propos de ſe reconcilier avec ſon Maître, & ſe flatta d'obtenir un Traité avantageux pour lui & pour ſa faction. En effet, le Roi ne ſe montra difficile ſur aucun des articles que le Duc eut l'audace d'exiger. Il paroît que Henri avoit déja formé le deſſein de ſe défaire d'un ſujet odieux, & que pour réuſſir, il eut recours à l'artifice, n'étant pas en état d'employer la force. L'événement que nous allons rapporter, donne lieu à cette conjecture. On tint à Blois une Aſſemblée des Etats Généraux. Le Duc de Guiſe s'étoit donné beaucoup de mouvement pour faire élire des Députés de ſon parti. Tous ces Ligueurs animés de l'eſprit

d'indépendance & de révolte, vouloient proſcrire la forme ancienne des Etats, & réduire leur Souverain ſur le même pied que les Rois de Pologne & d'Angleterre. Le Duc de Guiſe étoit le principal auteur de toutes ces intrigues. Comme il donnoit à chaque inſtant de nouveaux ſujets de mortification à ſon Maître, Henri ſe détermina enfin à faire périr un homme qui travailloit ſans relâche à lui ravir les plus beaux droits de ſa Couronne. Quand le Roi fut bien affermi dans ce deſſein, il ſongea aux moyens de l'exécuter. Comme il ne s'agiſſoit point de ſuivre les régles ordinaires de la juſtice, il falloit trouver un homme qui voulût bien pouſſer la complaiſance pour ſon Roi, juſqu'à être l'exécuteur de ſes vengeances. Le Roi s'adreſſa à Crillon, Meſtre de Camp du Régiment des Gardes, & lui propoſa d'aſſaſſiner le Duc de Guiſe. » Sire, » répondit Crillon, vous connoiſſez » mon zèle & mon dévouement à votre » ſervice. Mais l'office de bourreau ne » convient point à un homme tel que » moi; s'il n'eſt queſtion que de faire » mettre l'épée à la main au Duc de » Guiſe, j'oſe vous promettre qu'en me » faiſant tuer moi-même, je viendrai

à bout de lui arracher la vie. Cette noblesse de sentimens ne déplut point au Roi ; il chercha un homme moins délicat sur l'honneur, & le trouva dans la personne de Loignac, premier Gentilhomme de la Chambre. On lui donna des gens pour le seconder. Le Roi les assembla tous dans son cabinet, & leur dit ; « Mon salut & celui de la France » est entre vos mains. Je compte vous » être redevable en ce jour de la vie & » la Couronne. Mais vous pouvez » compter que ma reconnoissance égalera le service que vous allez me rendre. Armez-vous de ces poignards, » & servez-vous-en pour percer le cœur » du plus coupable de tous les hommes. » Les Loix divines & humaines me permettent de le punir ; mais comme je » ne peux employer contre lui les voyes » ordinaires de la justice, je vous autorise par ma puissance Royale à lui » donner la mort qu'il mérite depuis si » long-tems.

Après qu'ils eurent tous assuré le Roi de la disposition où ils étoient de se sacrifier pour lui, il les plaça dans un cabinet pour y attendre leur victime, & se retira ensuite dans un autre endroit avec quelques Seigneurs de sa Cour.

Malgré toutes les précautions qu'avoit prises le Roi pour tenir son dessein caché, le Duc de Guise en eut quelques avis. Ses partisans lui conseilloient de pourvoir à sa sûreté. Il répondit toujours comme un homme qui s'imaginoit n'avoir rien à craindre. Il montra plus de prudence que de courage en cette occasion. Enfin le moment fatal arriva. Quand tout fut prêt pour l'exécution, on vint dire au Duc que le Roi vouloit lui parler. Il se rendit au Château, & lorsqu'il fut proche de l'endroit où les assassins étoient postés, ils se jetterent sur lui & le percerent de plusieurs coups de poignard. Le Roi après cette expédition, sortit de son cabinet, & ayant fait jetter un tapis sur le cadavre, il rentra dans sa chambre, & dit aux Seigneurs de sa Cour. » Je suis maintenant Roi, & je viens de me délivrer » du seul homme qui mettoit obstacle » à mes desseins. Que ses partisans apprennent par cet exemple à quoi s'exposent les Factieux qui oseront désormais entreprendre sur mon autorité Royale. Ce ton de Maître fit trembler tous les Ligueurs. Henri III. descendit ensuite chez la Reine-Mere qui étoit malade, & à qui il rendit compte

de ce qui venoit de ſe paſſer. On dit que cette Princeſſe, ſans blâmer ni approuver l'action de ſon fils, lui demanda ſeulement s'il en avoit prévu les ſuites; oui, Madame, répondit le Roi, & j'ai pourvu à tout. Je ſouhaite, reprit-elle, que cet événement tourne à votre avantage. Il paroît par cette converſation que tout s'étoit fait à l'inſçu de la Reine-Mere. Cependant quelques Hiſtoriens aſſurent que cette affaire avoit été concertée avec Catherine de Médicis. Le caractere de cette Princeſſe rend leur opinion aſſez vrai-ſemblable.

Le Cardinal de Guiſe qui avoit été enfermé dans le Château un inſtant après la mort du Duc ſon frere, s'abandonna aux plaintes, aux menaces & aux emportemens. Ce fougueux Prélat avoit outragé ſon Maître en plus d'une rencontre. Henri ne pouvoit ſur-tout lui pardonner certains traits de ſatyre que les Souverains n'ont pas communément la force de mépriſer. Il réſolut donc de faire auſſi mourir le Cardinal de Guiſe. Le Guaſt, Capitaine aux Gardes, qui fut chargé de l'exécution, alla chercher ce Prélat dans le Galetas où il avoit paſſé la nuit avec l'Archevêque de Lyon, & le conduiſit juſqu'à une Galerie obſcure

où quelques Soldats le massacrerent à coups de hallebardes. Son corps & celui de son frere furent mis dans de la chaux vive pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du Château, & les cendres jettés au vent. On prit ces précautions afin d'empêcher le peuple d'honorer leurs Reliques & de les donner en spectacle pour exciter les Ligueurs à la vengeance.

Si Henri III. s'étoit contenté de faire périr le Duc de Guise, il ne se seroit pas brouillé avec la Cour de Rome Mais Sixte V. regarda la mort du Cardinal comme un attentat inoui, & en témoigna son ressentiment. Dès-lors les partisans de la Ligue ne lui parurent plus que des zélés défenseurs de la Religion. On s'imagine l'effet que dût produire alors sur l'esprit des peuples cette disposition du Pontife Romain. Henri III. n'avoit pas besoin de s'attirer de nouveaux ennemis. Les Guises venoient de laisser un vengeur dans la personne du Duc de Mayenne leur frere qui se mit à la tête des Factieux, & continua de désoler la France. Le Roi qui s'étoit rendu incapable de gouverner, se trouva alors plus embarrassé que jamais,

parce qu'il perdit sa mere, qu'il ne manquoit guéres de consulter dans les affaires difficiles. On ne peut dire si la mort de Catherine de Médicis fût plus avantageuse que préjudiciable au Royaume ; car cette Princesse fut une des plus habiles & des plus méchantes Reines qui ait été assise sur le Trône de France.

La mort d'un homme tel que le Duc de Guise dût causer une joye bien vive aux Huguenots. Ils avoient perdu depuis quelques années un de leurs défenseurs dans la personne de Henri (*) de Condé, mais il leur restoit le Roi de Navarre qu'ils regardoient avec raison comme leur plus solide appui. Ils avoient besoin d'un Prince aussi brave pour se soutenir contre les Ligueurs dont l'audace augmentoit tous les jours. Ces derniers ne furent point abattus

(*) Henri de Condé étoit fils du fameux Louis Bourbon de Condé qui fut tué à la bataille de Jarnac. Henri fut empoisonné à S. Jean d'Angeli. On n'a jamais sçu qui lui donna le poison. Il n'avoit que trente-cinq ans lorsqu'il mourut. Ce Prince avoit du courage, mais la jalousie qu'il avoit contre le Roi de Navarre, l'empêcha de servir son parti aussi utilement qu'il eût pu faire.

par la perte qu'ils venoient de faire. Ils voyoient à leur tête un Chef auſſi vaillant, mais beaucoup moins impétueux que le Duc de Guiſe. Sous la conduite de ce prudent Général, ils ſe flatoient de rendre leur parti triomphant. Henri III. contribua par ſon indolence à rallumer les feux de la rébellion. Au lieu de marcher droit à ſa Capitale, & de profiter de la conſternation où étoient les Pariſiens après la mort du Duc de Guiſe, il reſta dans la Ville de Blois & s'amuſa à publier des Déclarations & des Manifeſtes. Les Ligueurs ayant eu ainſi le tems de reſpirer, devinrent plus furieux que jamais. Tous les habitans de Paris ſoulevés par la cabale des ſeize, prirent les armes, ſe ſaiſirent des poſtes les plus importans de la Ville, & placerent des Corps de garde de tous côtés. On vit alors les Prédicateurs ſe répandre en invectives contre la Cour, prodiguer les plus grands éloges au Duc de Guiſe, & exciter les peuples à venger la mort de ce prétendu Martyr de la Religion Romaine. On trouvoit dans tous les Carefours des placards injurieux, des ſatyres ſanglantes contre la perſonne de Henri III. qu'on traitoit d'Hérétique, d'Excommunié, & qu'on

ſe contentoit d'appeller Henri de Valois ſans lui donner le titre de Roi. On conſulta la Sorbonne pour ſçavoir ſi les François dans les circonſtances où ils ſe trouvoient pour lors, n'étoient pas diſpenſés du ferment de fidélité qu'ils avoient fait à leur Souverain? Il fut décidé que cela ſe pouvoit faire en conſcience, & cet étrange Décret fut ſigné par ſoixante & dix Docteurs.

Tandis que la Sorbonne ſe deshonoroit par ſes déciſions, le Parlement ſoutenoit avec vigueur les droits de l'autorité Royale. La fermeté que témoigna cette illuſtre Compagnie, l'expoſa aux plus indignes traitemens. Pluſieurs Préſidens & Conſeillers furent conduits à la Baſtille ſous prétexte qu'ils trahiſſoient les Pariſiens. Buſſi le (*) Clerc un des plus ardens Factieux les fit arrêter & les mena en priſon au travers d'une foule de peuple qui les chargeoit d'injures. Il choiſit enſuite un certain nombre de Magiſtrats parmi ceux qui avoient peut-être témoigné moins d'at-

---

(*) Ce Buſſi le Clerc étoit un Procureur au Parlement, & fut un des Chefs de la Ligue des ſeize. Le Duc de Guiſe le fit Gouverneur de la Baſtille.

tachement au Roi, & forma un nouveau Parlement. Il dut paroître bien extraordinaire de voir un homme qui exerçoit un des plus bas emplois de la Robe, composer à son gré le premier Tribunal de la justice.

La révolte de la Capitale & d'un grand nombre de Provinces réduisit le Roi à d'étranges extrêmités. Il étoit également haï des Catholiques & des Huguenots. Les premiers le regardoient comme un Hérétique, les seconds comme un persécuteur. Il falloit cependant se déclarer pour les uns ou pour les autres. Il aima mieux recourir aux Huguenots, parce qu'il sçavoit bien que le Roi de Navarre le recevroit à bras ouverts, autant par inclination que par intérêt. Ces deux Princes entrerent en négociation, & conclurent un accommodement malgré les manœuvres de Morosini Légat du Pape. Le Roi de Navarre s'engagea à servir le Roi de France moyennant certaines conditions avantageuses au parti des Calvinistes. L'entrevue des deux Rois se fit au Plessis près de Tours avec une satisfaction réciproque. La démarche de Henti III. irrita furieusement les Ligueurs, & leur fournit un prétexte de continuer la

guerre civile. On se mit en campagne de part & d'autre. Les Royalistes eurent presque toujours l'avantage. Après s'être rendus Maîtres des Places voisines de Paris, ils vinrent mettre le siege devant la Capitale. Ce fut alors qu'on éprouva d'une maniere bien terrible jusqu'où peuvent aller les excès du Fanatisme. Un jeune Dominiquain nommé Jacques Clement, esprit foible & superstitieux, animé contre Henri III. par les invectives continuelles des Prédicateurs, entreprit d'assassiner le Roi, & prit des mesures pour exécuter cet affreux projet. Il obtint sous je ne sçai quel prétexte une lettre de Créance du (*) Premier Président qui étoit prisonnier à la Bastille. Muni d'un Passeport du Comte de Brione, il sort de Paris, se rend à S. Clou, demande à parler au Roi, est admis à l'audience, présente sa lettre au Prince, témoigne qu'il a quelque chose à lui communiquer en secret, oblige par là les Sei-

(*) Monsieur de Harlai. On ne sçait si la lettre de créance qu'obtint Jacques Clement étoit supposée. Il y a beaucoup d'apparence; mais elle étoit si bien contrefaite qu'elle trompa même le Procureur Général à qui elle fut remise.

gneurs qui étoient présens à s'éloigner de quelque pas, tire un couteau de sa manche, & l'enfonce dans le ventre du Roi. Ce Prince jette un grand cri, retire lui-même le couteau qui étoit resté dans la plaie, & en blesse l'assassin au-dessus de l'œil. Les Gardes accourent au bruit, assomment le meurtrier, le percent de plusieurs coups & le jettent par les fenêtres.

Le Roi de Navarre qui étoit pour lors à Meudon, ayant appis ce qui venoit d'arriver, se rendit promptement à S. Clou. Voyant le Roi dans un si triste état, il se jette à ses genoux & fond en larmes sans pouvoir proférer une seule parole. Henri III. le fait lever, l'embrasse tendrement & lui dit. » Vous voyez ma situation; si Dieu » dispose de moi, je vous laisse la Cou» ronne de France comme à mon légi» time successeur; mais vous ne la pos» séderez jamais tranquillement, si vous » ne rentrez dans la Religion Catholi» que. Je vous exhorte à prendre ce » parti. C'est le meilleur conseil que je » puisse vous donner. Henri III. fit ensuite approcher les Princes & Seigneurs qui se trouvoient dans sa chambre, & leur recommanda, supposé qu'il vînt à

mourir, de reconnoître le Roi de Navarre pour leur Souverain. Lorsque l'infortuné Henri sçut que sa mort étoit prochaine, il s'y prépara sérieusement, & témoigna jusqu'au dernier soupir de grands sentimens de piété. Nous verrons dans le volume suivant les traverses qu'eut à essuyer son successeur, pour s'assurer la possession du Trône qu'on vouloit lui disputer. Cette suite d'histoire nous fournira encore des événemens tragiques.

FIN du Tome III.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit, intitulé, *Histoire des Conjurations, Conspirations & Révolutions célébres, tant anciennes que modernes*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 13 Janvier 1754.

SECOUSSE.

PRI-

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Le nouvel Almanach des Spectacles à Paris, les Tablettes de Thalie, l'Histoire de Théâtre d'Italie, Nouveau Recueil des Piéces représentées depuis* 1747. *Choix de différentes Piéces représentées, &c. Almanach Chantant. Autre Almanach Chantant, suivi de la Lotterie. Almanach des Beaux Arts, ou la France littéraire. Les Oracles de Cithère.* Bibliothéque amusante & instructive. *Le Calendrier du Destin. Histoire des Conjurations, Conspirations & Révolutions célébres, tant anciennes que modernes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES,

voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer & réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la date de ces Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſ-

trées tout au long ſur les Regiſtres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits & Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur DE LA MOIGNON, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes :

Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commmandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre bon plaisir. DONNÉ à Versailles le vingtiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens cinquante-un : Et de notre Regne le trente-septiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale dee Imprimeurs & Libraires de Paris N°. 687. Fol. 546. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1725. A Paris, le 24 Décembre 1751.

COIGNARD, *Syndic.*



